HISTOIRE

DE

LA RUSSIE,

RÉDUITE

AUX SEULS FAITS IMPORTANS,

PAR L'AUTEUR DU VOYAGE DE PYTHAGORE.

Avec la Carte générale de la Russie, gravée par Tardieu l'aîné.

Multa paucis.

par Sylvain Maréchal

A PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND, LIBRAIRE, ACQUÉREUR DU FONDS DE BUISSON, RUE HAUTEFEUILLE, N°. 23.

1807.

ON TROUVE CHEZ A. BERTRAND, LIBRAIRE,

MÉMOIRES HISTORIQUES, POLITIQUES ET MILITAIRES DE M. LE COMTE DE HORDT, Suédois, et Lieutenant-Général des Armées Prussiennes, rédigés par M. Borrelly, Ancien Membre de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Berlin, etc. 2 vol. in-8°. de près de 700 pages. 7 fr. 50 centimes.

GALERIE POLITIQUE, ou Tableau Historique, Philosophique et Critique de la Politique étrangère, où se trouvent l'aperçu des Evénemens qui ont contribué à l'élévation, à la gloire ou à l'abaissement de chaque Etat; ses Rapports Politiques; l'analyse de divers Traités et les Portraits des Monarques, Ministres, Généraux, etc., qui ont influé sur le sort et la Politique de l'Europe, depuis 1788 jusqu'en 1800; par M. A. Gallet, Employé pendant plusieurs années dans la Diplomatie Etrangère. 2 vol. in-8°. 9 francs.

MES SOUVENIRS, ou Frédéric le Grand, sa Famille, sa Cour, son Gouvernement, son Académie, ses Ecoles et ses Amis Littérateurs ou Philosophes; par Dieudonné Thiébault, de l'Académie Royale de Berlin, de la Société Libre des Sciences et Arts de Paris, etc. 5 vol. in-8°. Seconde Edition. 18 francs.

VOYAGE DANS LE NORD DE LA RUSSIE ASIATIQUE, dans la Mer Glaciale, dans la Mer d'Anadyr, et sur les Côtes de l'Amérique, fait par ordre de l'Impératrice de Russie, Catherine II, depuis 1785 jusqu'en 1794, par le Commodore Billings; rédigé par M. Sauer, Secrétaire-Interprète de l'Expédition, et traduit de l'anglais avec des notes, par J. Castéra, auteur de l'Histoire de Catherine II. 2 vol. in-8°. imprimés sur carré fin; avec un vol. in-4°. contenant quatorze Planches et une grande Carte supérieurement gravées en taille-douce, et imprimées sur grand-raisin fin double. 13 fr. En papier vélin, 26 francs.

TABLEAU HISTORIQUE ET POLITIQUE DE L'EUROPE, depuis 1786 jusqu'en 1796, ou l'an IV; où se trouvent l'Histoire des principaux événemens du règne de F. Guillaume II, roi de Prusse, et un Précis des Révolutions de Brabant, de Hollande, de Pologne et de France; par L. P. Ségur l'aîné, ex-Ambassadeur, Conseiller-d'Etat, Grand-Maître des Cérémonies. Troisième Edition, revue et corrigée, 3 vol. in-8°. avec le Portrait de F. Guillaume II, gravé par A. Tardieu. 12 fr.

POLITIQUE DE TOUS LES CABINETS DE L'EUROPE, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI; contenant des Pièces authentiques sur la Correspondance secrète du Comte de Broglie; — Un Ouvrage sur la Situation de toutes les Puissances de l'Europe, dirigé par lui et exécuté par M. Favier; — Les Doutes sur le Traité de 1756, par le même; — Plusieurs Mémoires du Comte de Vergennes, de M. Turgot, etc.

Manuscrits trouvés dans le Cabinet de Louis XVI. Troisième Edition, considérablement augmentée de Notes et Commentaires, et d'un Mémoire sur le Pacte de Famille ; par L. P. Ségur l'aîné, ex-Ambassadeur, Conseiller-d'Etat. 3 vol. in-8°. 12 francs.

Histoire de Catherine II, Impératrice de Russie, par J. Castéra ; suivie de l'état actuel du Commerce, des Richesses, des Forces, des Productions de la Russie. 3 vol. in-8°., avec treize Portraits, gravés par A. Tardieu et autres, comprenant celui du maréchal Souwaroff, du prince Ivan, du prince Potemkin et de Catherine II à deux âges ; de Pierre III, de Grégoire et d'Alexis Orloff, de Paul Ier, de Poniatowsky, de Lanskoï, et celui de l'Auteur; la Vue de la Forteresse de Schlusselbourg, et deux belles Cartes de la Russie, et de la Pologne avec ses différens partages. 17 fr. En papier vélin, 25 fr.

Le même Ouvrage en 4 volumes in-12, sans portraits ni cartes. 9 francs.

Théatre de l'Ermitage de Catherine II, Impératrice de Russie, composé par cette Princesse ; par L. P. Ségur l'aîné, alors Ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg ; par le Comte de Cobentzel, Ambassadeur de l'Empereur; par le Comte Iwan Schowaloff; par le Comte Strogonof ; par le Prince de Ligne ; par le favori Momonof ; par Mlle Aufrène, etc. 2 vol. in-8°. avec le Portrait de Catherine II, gravé en taille-douce. 9 francs.

Anecdotes intéressantes et secrètes de la Cour de Russie, tirées de ses archives ; avec quelques anecdotes particulières aux différens Peuples de cet Empire ; publiées par un voyageur qui a séjourné treize ans en Russie. 6 vol. in-12. 12 francs.

Caractères et Anecdotes de la Cour de Suède. 1 v. in-8°. 3 fr.

Histoire de la prétendue Révolution de Pologne en 1792, avec un examen de la nouvelle Constitution; par Méhée. 1 vol. in-8°. 4 fr. 50 c.

Portrait de Frédéric le Grand, tiré des anecdotes les plus intéressantes et les plus certaines de sa vie militaire, philosophique et privée; par S. F. Bourdais, Instituteur de S. A. Royale madame la princesse Wilhemine de Prusse, pour les Sciences et Belles-lettres. in-12. 2 fr. 50 c.

Situation politique de la France, et ses rapports actuels avec toutes les Puissances de l'Europe : ouvrage dont l'objet est de démontrer par les faits historiques et les principes de la saine politique, tous les maux qu'a causés à la France l'alliance autrichienne ; par Peyssonnel. 2 vol. in-8°. 7 fr. 50 c.

5765
382

Р. И. Бр. 12465

HISTOIRE
DE LA RUSSIE,
RÉDUITE
AUX SEULS FAITS IMPORTANS.

PRÉLIMINAIRE.

L'EMPIRE russe est si vaste, que les princes qui l'ont gouverné jusqu'à ce moment, n'en ont pas plus connu les limites que les habitans. Huit cents lieues du sud au nord, deux mille lieues de l'ouest à l'est, formant un total de onze cent mille lieues carrées, voilà, par approximation, ce qui compose le domaine d'un seul. Nous n'entrerons point dans les détails géographiques de ce monstrueux héritage; qu'il suffise de savoir que dix millions d'hommes végètent sur cette immense étendue, ébauches grossières qui attendent un bon génie pour avoir une existence morale. Le bel esprit de Ferney, le courtisan de la Sémiramis moderne, porte jusqu'à vingt millions la population de la Russie; mais

Voltaire ne fait pas plus autorité dans l'histoire qu'en politique.

Cinq siècles avant l'ère commune, on commençoit à parler des Russes, ou *Ross*, mot esclavon, pour peindre un ramas de peuplades errantes et dispersées, vivant sans aucune forme de gouvernement arrêté ; et peut-être y gagnoient-elles. Une famille, plus entreprenante que les autres, conçut le dessein de se lotir leur patrie. Trois frères et une sœur convinrent entr'eux de se séparer pour régner chacun à part. Sous le prétexte de civiliser les habitans, on les asservit : chaque frère engagea ses voisins à se réunir pour élever une espèce de bourgade, ceinte d'une muraille de boue et de branchages. Ces quatre petits souverains pullulèrent : presque tous les rois ont été prolifiques. Une tradition vague nous apprend qu'ils jouirent en paix de cette invasion des droits naturels sur une multitude brute, mais déjà sensible aux aimsances perfides de la civilisation. Les enfans de ces quatre premiers monarques de la Moscovie, prirent querelle pour les limites de ce qu'ils appeloient déjà leur patrimoine. Pour soutenir leurs prétentions respectives, ils trouvèrent assez de dupes disposées à verser

leur sang en faveur d'un maître plutôt que d'un autre. On se battit avec un acharnement ridicule et cruel ; on s'affoiblit, on s'épuisa, et bientôt on ne se trouva plus assez de force pour résister aux irruptions des nations voisines.

OBRIN,

PREMIER DUC DE LA RUSSIE.

Règne de quelques années.

CET aventurier étoit persan : il se mit à la tête de quelques milliers de brigands [1] qui prirent son nom, et commença par piller son pays. Le succès de ses premiers coups de main lui donna de l'audace et une sorte de prudence : il sentit bien qu'il lui falloit changer de théâtre, et qu'on n'est pas toujours impunément héros dans sa patrie. C'étoit à l'époque de l'ébranlement presque général des peuples du nord de l'Europe. Obrin propose à son armée de sortir de la Perse ; on s'y préparoit à élever une digue contre ce débordement. « Mes amis, dit-il à ses compagnons d'armes, notre patrie n'a point de terres à nous donner. Jusqu'à présent nous n'avons vécu que de butin enlevé à la pointe

[1] Rien de plus exact que la naïveté qui échappe au conseiller d'état Michel Lomonossow, dans son *Introduction* à l'Histoire ancienne des Russes. « On remarque, dit-il, une grande conformité entre les premiers rois de Rome et les premiers souverains de Russie ». P. XXV.

de nos javelots. On nous traite ici de brigands. Sortons ; hors des frontières, nous deviendrons des conquérans. Marchons, en exterminant tout ce qui voudroit nous résister sur notre passage rapide ».

On part, en poussant des cris féroces. Obrin n'a point de but ; il marche au hasard, résolu de ne s'arrêter que quand il trouvera une terre propice au vœu de ses soldats. Ils arrivent sur les limites du territoire des Esclavons, qui ne s'étoient jamais trouvés plus mal d'accord entr'eux que depuis qu'ils avoient salué du nom de rois quelques ambitieux des leurs. « Camarades ! dit Obrin à sa troupe, les circonstances nous favorisent ; profitons des dissentions domestiques de ce peuple demi-barbare ; tombons sur ses possessions mal gardées, mal cultivées, mais fertiles assez pour nos premiers besoins : à la plus légère résistance, frappez indistinctement et sans pitié ; de nos premiers coups dépendra notre puissance. Etonnons ces hommes mal unis ; glaçons-les d'effroi, en infligeant les plus horribles supplices à ceux d'entr'eux qui s'obstineroient à la défense de leurs foyers et de leurs héritages : qu'ils apprennent que ce globe appartient de droit à qui l'envahit de fait ! Mar-

chons ! suivez Obrin, et continuez de vous rendre dignes de son nom, que vous avez adopté au sein de la victoire ».

Obrin est ponctuellement obéi : tout cède à ce torrent dévastateur et subit. Les Esclavons tremblans baissent un humble front sous cette domination étrangère, satisfaits de racheter leur vie au prix de l'esclavage ; car tels étoient les principes d'alors.

L'heureux brigand de la Perse, étonné lui-même de la réussite de son plan téméraire, se laisse entraîner aux charmes du despotisme, et conçoit le système affreux, mais imprudent, d'appesantir le joug en raison de la docilité des esclaves. Il invente chaque jour des formes tyranniques, dans l'espoir de consolider sa puissance ; il croit que la terreur est le plus sûr rempart du trône. Installé dans les plus fortes villes, il y tient sa cour avec tout le faste de sa nation, du moins autant qu'il le pouvoit chez un peuple grossier. Toujours environné des siens, il partage avec eux les rayons de sa gloire, et donne à son train tout l'appareil de la grandeur.

Avant l'invasion, les tyranneaux de la Moscovie voyageoient dans de lourds chariots

traînés par une paire de bœufs, ainsi que les rois fainéans de France. Obrin avoit d'abord adopté cette étiquette ; mais bientôt il se dégoûta d'un attelage aussi rustique. Un jour, à la fin d'une orgie, il appelle les esclaves russes qui faisoient le service de ses écuries, et leur dit : « Soyez attentifs à mes ordres suprêmes. Je ne veux plus être voituré par des bœufs : remplacez-les par vos femmes et vos filles. Entendez-vous, Esclavons admis à l'honneur de me servir ; attelez désormais six de vos femmes ou de vos filles au timon de mes chars. Je veux à l'instant même essayer de ce nouveau train. Qu'on m'obéisse ! je ferai le tour de la ville dans cet équipage plus digne de moi. Je permets à mes premiers officiers d'en user de même et de m'accompagner. Qu'on ne me fasse pas trop attendre » !

Il fallut se soumettre et obéir. On alla chercher de malheureuses esclavones, on les attacha deux par deux à la voiture du farouche Obrin, puis on vint lui dire que tout étoit prêt. Il monta sur son chariot, s'arma d'un fouet, et toucha avec une joie barbare sur les épaules nues des six infortunées qui le traînèrent ainsi hors de son palais. Quatre

femmes seulement étoient attelées aux autres chars qui formoient le cortége de l'insolent despote.

A cet horrible spectacle, la consternation fut générale dans la ville, et se répandit en un moment parmi les bourgades environnantes. On vit des groupes de citoyens se former devant les principales cabanes : les habitans voisins concentroient en eux-mêmes leur désespoir ; en sorte que le tyran ne s'aperçut de l'orage que quand la nuée creva sur sa tête. Tandis que toute sa cour le félicitoit du nouveau genre d'amusement qu'il venoit d'imaginer et de goûter, des Esclavones dans les faubourgs firent rassembler leurs pères, leurs maris, leurs frères, leurs enfans, et leur dirent avec toute la véhémence d'un cœur ulcéré : « Lâches que vous êtes ! souffrirez-vous plus long-temps cet excès d'insolence et de barbarie ? qui vous retient ? L'exécrable brigand qui vous a subjugués, n'est qu'un homme comme vous ; lui et les siens ne forment pas la millième partie des habitans de la Moscovie. Il n'est fort que de votre foiblesse : qu'attendez-vous ? Aujourd'hui il attelle à son char, et à ceux de sa cour infame, vos mères, vos épouses, vos

sœurs, ainsi que des bêtes de somme. Dans peu il viendra prendre vos nouveaux nés, les arrachera du sein maternel, et les fera servir sur sa table comme des agneaux rôtis. Vous frémissez ; armez-vous ! Ne remettez pas à demain la vengeance ; demain, Obrin sera plus en état de vous repousser que ce soir. Il faut le surprendre au milieu de l'exécrable orgie qu'il célèbre avec ses courtisans. Prenez le fer de vos charrues, vos ustensiles de ferme, tout ce qui tombera sous vos mains : tout est arme quand il s'agit de la justice et de l'indépendance. Portons-nous tous vers le palais de l'ogre couronné ; toute la ville n'attend que le premier signal pour se déclarer. Pendant que vous vous précipiterez sur nos infames conquérans, nous autres femmes, nous ne resterons pas oisives : chacune de nous, armée d'une torche, nous irons mettre le feu aux quatre coins du repaire royal. Le tigre surpris dans sa tanière, rugira. Tenez bon, il s'enferrera lui-même. Qui peut résister au désespoir de la nature opprimée ? Une fois le château pris au dépourvu, faites main basse sur tout ce qu'il y a d'Obrin dans cette enceinte et aux environs ; il ne faut pas qu'il en reste le moindre

vestige. Il faut que la destruction soit si complète, qu'elle passe un jour en proverbe chez nos enfans, qui nous béniront après nous avoir plaints ».

On n'attendit pas la fin de cette invitation ; en moins d'une heure tout est en feu dans la ville, et sur-tout au palais. Obrin, assoupi par la débauche, n'ouvrit les yeux que pour se voir massacré et mis en pièces : comme jadis chez les Hébreux, on porta un morceau de son cadavre dans chacune des principales bourgades ; et cette vue fit plus qu'un long discours.

Ainsi finit la tyrannie affreuse d'Obrin ; il n'en resta que le souvenir, dont on ne sut pas profiter.

RURICH,

SECOND DUC.

Règne de 17 ans.

PENDANT bien des années, l'histoire, et même la tradition, n'indiquent rien de positif. Seulement on nous dit vaguement que les Russes, mélange informe de plusieurs peuplades qui

[1] *Voyez* le *Lévite d'Ephraïm.*

se heurtoient, se chassoient, se détruisoient tour-à-tour, payoient et recevoient réciproquement des tributs plus ou moins honteux et lourds. Un vieillard (de vieilles chroniques se sont donné la peine de nous transmettre son nom), Gostomile, jouissoit de beaucoup de considération parmi les Russes ses compatriotes. Ses cheveux blancs, ses grands biens, et de bonnes intentions, plus que ses lumières, donnoient du poids à ses avis. Voyant avec peine que son pays s'épuisoit d'hommes et de ressources dans de petites guerres meurtrières et fréquentes, il s'avisa, un jour de fête chômée (la foi chrétienne commençoit à pénétrer dans ces contrées lointaines), de rassembler autour de lui tous les chefs de famille, pour leur dire : « Mes amis, n'êtes-vous pas las, autant que moi, de la vie que nous menons ? Nous ne formons pas même un peuple, et nous en supportons toutes les charges, sans goûter les douceurs d'une nombreuse association. Nous avons eu des rois qui nous ont indignement trompés, peut-être parce que nous les avons reçus de la main du hasard ou de la force. Essayons d'un monarque de notre choix, pris parmi nous, ou, si vous aimez

mieux, pour éviter toutes dissentions civiles, chez nos voisins... Réfléchissez à cet avis que je vous donne par amour pour mon pays; et dans quelques jours, soyons en état de prendre une résolution salutaire ».

Parmi les nations voisines, les Russes distinguoient les Warages, peuple assez doux, chez lequel figuroit un homme fort riche, et ambitieux à proportion. On le nommoit Rurich; il étoit possédé de la manie d'être quelque chose et de faire parler de lui. Il soudoyoit des émissaires chargés de lui trouver une occasion de se montrer avec avantage. Il est instruit du conseil que le bon Gostomile avoit hasardé au milieu des notables de sa ville. Rurich ne perd pas de temps, Il appelle à lui ses deux frères, Truvor et Sinaus, et ses amis les plus déterminés, pour leur communiquer ses projets: « La fortune nous ouvre les bras; qui d'entre vous veut m'accompagner à Novogorod? Au moyen de quelques secours semés adroitement parmi les familles indigentes, et il n'en manque pas en Russie, les esprits sont disposés à nous recevoir. Les cœurs sont à nous; ces bonnes gens sont affamés d'avoir un maître. J'ai tout prévu : rassemblons-nous

le plus en armes que nous pourrons ; j'ai la parole d'une partie de la ville d'être proclamé aussitôt qu'on m'apercevra. Venez, mes chers compagnons, venez partager les faveurs du trône, elles seront toutes pour vous ; je ne me réserve que le plaisir de vous les distribuer. Mes frères, vous savez que cette contrée est assez vaste pour être divisée en trois royaumes ; et si j'accepte une couronne, c'est sous la condition que vous en aurez aussi chacun une autre ».

C'est ainsi que Rurich faisoit le partage du bien d'autrui, et s'en mettoit en possession, sans soupçonner seulement si les hommes ont des droits sur la terre qu'ils cultivent et qu'ils habitent. Tout se passa comme le vouloit cet ambitieux, qui n'eut pas de peine à se saisir d'un sceptre qu'il avoit payé d'avance. Il n'eut garde de manquer de parole à ses deux frères : il fit trois parts de la Russie, et en donna à chacun un tiers. Lecteurs honnêtes, tant de loyauté vous étonne ; mais apprenez que Sinaus et Truvor cessèrent tous deux de vivre peu de temps après le partage, et presqu'à la même époque. L'histoire de ces vieux temps a la discrétion de taire leur genre de mort : mais

une antique chronique esclavone manuscrite, trouvée dans la bibliothèque poudreuse d'un petit monastère grec, dont le prieur savoit à peine la langue de sa religion, nous instruit que Rurich, qui avoit déjà trafiqué du trône russe, paya ce qu'on voulut pour être délivré de ses deux co-assosiés. Un poison lent fit justice de Truvor. Sinaus, à la chasse, fut pris pour une bête fauve par un capitaine de ses gardes, dont le roi, qui survécut à ses deux frères, prit un soin tout particulier, en raison du service qu'il venoit de lui rendre. Les fratricides sont si communs dans l'histoire de la politique, qu'on y prend à peine garde.

L'officier qui se chargeoit des expéditions secrètes de Rurich, se nommoit Oleg ; c'étoit un ambitieux subalterne qui jouera un grand rôle sous le règne suivant. Il devint le bras droit de son maître, qui ne s'en défia pas assez.

Seul souverain de toute la Russie, Rurich devoit être satisfait. On espéroit qu'il apporteroit tous ses soins pour éclairer la nation qui l'avoit élu son chef. Il n'y avoit pas plus d'administration que de loix ; des usages barbares tenoient lieu de code ; l'instinct de la nature

faisoit le reste : mais Rurich étoit né avec une ame trop remuante, pour s'occuper paisiblement sur le trône du bonheur de ceux qui l'y avoient appelé. Le voilà comme un autre Alexandre, se trouvant trop à l'étroit dans un royaume déjà si vaste. Il rêve la conquête des Grecs ses voisins, et mène contr'eux une armée considérable, mais mal disciplinée. Il fallut rentrer chez soi, honteux et avec la perte de presque toutes ses troupes.

Oleg qui lui avoit conseillé cette malheureuse expédition pour lui faire perdre l'estime et la confiance de la nation, se livra de son côté à des spéculations non moins ambitieuses, mais mieux concertées que celles de son maître. Il se dit donc un jour à part lui : « Rurich, dégoûté de la manie des conquêtes, va peut-être vouloir rentrer en grâce avec le peuple, en renonçant au titre brillant de triomphateur, pour mériter celui de sage législateur de la Russie. Cela peut lui réussir, et dans cette chance, me voilà devenu inutile; par conséquent peu considéré. Il a un fils; j'ai une fille du même âge. Envoyons Rurich tenir compagnie à ses deux frères auxquels il a fait prendre les devants; la peine du talion est de toute justice. Une fois dans la tombe,

je deviens tout naturellement souverain de la Russie, sous le nom du jeune Igor, que je marie à ma petite Olega»....

Oleg fit comme il avoit dit. L'an 879, on trouva Rurich exhalant son dernier souffle sur sa couche royale. Cette mort fut ménagée de façon qu'il eut le temps, avant que d'expirer, de recommander le fils au meurtrier du père. Les Russes ne portèrent point dans le cœur le deuil d'un prince qui ne valoit pas mieux que les autres, quoique de leur choix. Les clair-voyans surent gré tout bas à Oleg d'avoir délivré l'état d'un intrigant étranger, sans talent pour justifier l'illégitimité de son élévation.

IGOR Ier.

Régence et règne d'une quarantaine d'années.

OLEG, qui n'étoit qu'un soldat parvenu, avoit une tête forte, c'est-à-dire plus scélérate que celle de son bienfaiteur né au sein de l'opulence. Au comble de ses vœux, son ame sembloit avoir besoin d'être alimentée de crimes. Il craignoit deux événemens : une attaque de la part des empereurs grecs, jaloux

loux de riposter à celle du règne précédent ; et l'invasion des princes de Kiow. Ceux-ci étoient le plus à redouter, pouvant motiver cette guerre par l'avantage qui devoit résulter pour la nation russe, de la réunion des deux autorités dans une seule main. Oleg avise ce stratagème, sans doute plus digne d'un flibustier que du régent d'un grand état : il fréta plusieurs navires sous l'apparence de vaisseaux marchands, veut lui-même être de l'expédition, mouille au port de Kiow, sous un spécieux prétexte attire sur le rivage les deux princes qui se trouvoient sans armes, les arrête en son nom et au nom de son pupille, et les fait massacrer à ses yeux par ses soldats déguisés en matelots. Le chroniqueur Macarius met ce double assassinat sur le compte de Rurich. C'est à cette époque que la ville de Kiow devint la capitale de toute la Russie. Le jeune Igor y fut installé aussitôt, et y reçut, des mains teintes du sang de son père, Olega pour épouse.

Devenu tout-puissant après cet heureux attentat, Oleg imposa tribut à tous ses voisins : argent et bétail, tout lui convenoit. Il oblige aussi chaque particulier à fournir tous les ans un lapin noir, afin de rendre la servitude plus

complète : obéir à la loi du plus fort, n'étoit pas assez pour lui ; il vouloit qu'on obéît encore à ses caprices ; et en effet, c'est là le comble de la honte et du despotisme. Il mourut de la morsure d'une vipère ; un peu plus tard, il auroit péri plus misérablement encore. Les troupes et le peuple commençoient à murmurer beaucoup.

Fidèle aux leçons meurtrières de son tuteur, Igor, devenu tout-à-fait roi, suivit les plans de son beau-père. Chaque année, il provoqua ou soutint une guerre nouvelle ; et le barbare fut presque toujours heureux. Il est l'un des despotes qui firent répandre le plus de sang humain. La descente qu'il ordonna en 941 sur les côtes de Phénicie, en coûta des ruisseaux. Le trône de Constantinople étoit le but qu'il se proposoit dans cette horrible expédition, et rien ne lui coûta pour y parvenir. Il arma une flotte de dix mille voiles ; d'autres historiens ne craignent pas de pousser le calcul jusqu'à quinze mille : le lecteur judicieux sait ce qu'il faut en croire ; mais du moins on peut conclure de cette exagération indigne de l'histoire, qu'on n'avoit pas encore, depuis Xercès, armé en mer avec des forces aussi formidables. Le ravage qui s'en-

suivit, fut à proportion. Malheur aux cités, aux bourgs, aux villages qui avoisinoient la côte ! l'ordre de l'atroce Igor étoit de ne laisser que de la cendre et des cadavres. Malheur aux vaisseaux qui se trouvoient dans le port ! ils étoient aussitôt dévorés par les flammes avec tout l'équipage. Malheur aux Grecs qui tomboient sous les mains du féroce soldat commandé par Igor en personne ! les passe-temps, les délassemens, les jouissances de ce pirate étoient d'assister aux tortures des prisonniers de guerre : c'étoit une grâce de n'être qu'assommé. Le démon russe, que l'histoire désigne sous le nom d'Igor, faisoit empaler les uns, mettre les autres en croix. Ceux-ci étoient attachés aux arbres, et servoient de but pour exercer les jeunes milices à l'arc ou à la fronde. Dans la tête de ceux-là, on enfonçoit lentement des cloux rougis au feu. Cette armée de bourreaux, commandée par un génie infernal, reçut pourtant son salaire. Quarante mille hommes marchèrent contr'eux, et les détruisirent presque jusqu'au dernier. Comme pour justifier ceux qui nient une providence, l'infame Igor fut du petit nombre qui échappa au fer vengeur de toutes ces atrocités. Igor reparut sain et

sauf dans sa capitale, avec le dessein d'en ressortir aussitôt pour une deuxième expédition contre les Grecs ; mais la nation n'étoit point de cet avis, et vouloit qu'on entendît aux propositions de paix. Qu'imagine le duc ? il gage des émissaires pour soulever sa propre armée contre lui qui feignoit d'accéder au vœu général. Ses soldats avoient déjà plus d'un sujet de plainte. Il faisoit des passe-droits dans ses troupes, et ne les habilloit point. Ceux qui lui cueilloient les lauriers sanglans, dont il étoit si avide et si fier, étoient à peine vêtus. Il sut neutraliser leur mécontentement, en leur faisant entendre que le butin de la prochaine campagne et les nouveaux tributs imposés aux vaincus, seroient distribués aux bataillons vainqueurs. Il les mena contre les Dreuliens, parce qu'on l'avoit forcé de traiter avec les Grecs. Les Dreuliens, avertis de sa marche et instruits de sa manière de guerroyer, ne l'attendirent pas. Ils allèrent à lui : l'indignation leur servit de tactique et leur donna la victoire. Toute l'armée d'Igor fut massacrée ; et, cette fois, il partagea le sort de ses troupes. Il fut percé de coups sur le champ de bataille : trop honorable trépas pour un monstre qui auroit dû expirer sur l'échafaud.

C'est sous ce règne, vers la fin du neuvième siècle, que l'écriture fut connue et trouva de l'emploi chez les Russes. Ils en consacrèrent les prémices à la Bible, dont on fit une copie en caractères grecs assez informes. Ses progrès furent lents, ainsi que ceux du christianisme.

SWIATOSLAS.

Règne de 27 ans.

MÈRE et régente de Swiatoslas, Olega se montra digne d'être la fille d'Oleg et la femme d'Igor ; elle doit figurer parmi les monstres couronnés. Dans la guerre qui délivra la Russie de l'un de ses mauvais génies, les Dreuliens n'avoient point été agresseurs : ils n'avoient fait que se défendre. Sentant leur foiblesse, ils envoient des ambassadeurs à Olega, pour lui proposer la souveraineté de leur pays et un époux. Contre les droits de l'humanité et des gens, Olega ordonne de fouiller un champ sous ses yeux, pour y enterrer tout vif chacun des membres de l'ambassade ; et sans perdre de temps, elle expédie un courrier aux Dreuliens ignorant le sort

de leurs envoyés, pour qu'ils aient à lui adresser les principaux de la nation, parmi lesquels ils lui proposent de choisir un mari. On les lui envoie ; elle ordonne qu'on les massacre en sa présence.

Semblable à une louve dont rien ne peut assouvir l'appétit carnassier, Olega, sans donner le temps aux crédules Dreuliens d'être instruits de toutes ces horreurs, leur fait dire qu'elle se propose d'aller chez eux, pour y sacrifier aux manes de son époux. Elle y va en effet, bien accompagnée, donne une fête à cette occasion, enivre le peuple ; quinze mille sont surpris et passés au fil de l'épée par ses soldats, au premier signal.

Cette horrible scène fait courir aux armes le reste de la nation. On marche sur la ville de Kiow, pour y assiéger l'auteur de cet attentat. Olega va au-devant et prévient ses ennemis, qui se défendirent avec plus de courage et d'opiniâtreté qu'elle ne s'y étoit attendue. Elle change de moyens : ingénieuse à faire le mal, elle feint de la modération. Des hérauts vont de sa part au camp des Dreuliens, pour leur dire que la reine n'exige d'eux d'autre tribut que plusieurs paires de pigeons. On s'empresse de la satisfaire. Alors elle or-

donne d'attacher à leurs ailes de petits flambeaux allumés, et de les lâcher. Les pigeons revolent innocemment vers leurs anciens colombiers et y mettent le feu. La flamme ne tarda pas à se communiquer aux maisons de chaume et de bois. Les malheureux incendiés sont dans le plus grand désordre. Olega sourit du succès de sa ruse, et tombe sur eux. Ceux qui purent échapper au massacre, n'évitèrent point l'esclavage pire encore. Ils furent vendus à l'encan, comme les plus vils troupeaux.

Nous ne garantissons pas l'authenticité de l'épisode des pigeons, renouvelée peut-être des renards de Samson[1], chez les Philistins, par une réminiscence du moine Nestor, premier historien de la Russie. Mais le génie méchant de la reine y est bien caractérisé, ainsi que l'opinion publique sur son compte. Honorables lecteurs, apprenez que cette princesse cannibale, devenue chrétienne, est couchée sur le répertoire des saintes qui font le plus d'honneur à la religion. Le baptême qu'elle alla recevoir à Constantinople, la purifia de tout le sang dont elle dégouttoit. Elle trouva un pontife pour l'absoudre, et des prêtres pour

[1] *Voyez* la Bible, livre des Juges.

lui brûler de l'encens après sa mort. Il est vrai qu'elle fonda plusieurs monastères. Elle engagea, dit-on, son fils à se convertir à son exemple. Swiatoslas, qui avoit vingt-deux ans, refusa d'abord cette grâce. Il n'avoit pas eu le temps de commettre assez de crimes pour mériter les indulgences de l'église; mais il ne perdit pas un moment pour s'en rendre digne. Hélène (c'est le nom d'Olega depuis que, cessant d'être régente, elle voulut jouer un rôle sous le titre de chrétienne), Hélène eut à s'applaudir des leçons et des exemples qu'elle avoit donnés au jeune roi son successeur. Pendant l'espace de vingt-sept ans que dura son règne, il fit constamment la guerre, et professa le métier de boucher d'hommes. Il se prit de querelle avec tous ses voisins, et eut rarement le dessous. Il faut dire que tous les moyens lui étoient bons : la ruse, la perfidie, le manque de foi, la lâcheté même; en un mot, tout ce que peut un prince qui se permet tout à la tête d'une armée demi-barbare, fut mis en œuvre par Swiatoslas avec d'autant plus de sûreté de conscience, qu'il n'avoit qu'un mot à prononcer pour être justifié de tous ses crimes, et absous.

Les Bulgares, horde aguerrie, lui coûtè-

rent plus de peine que les autres peuplades. Il les assiégea dans le chef-lieu de leur territoire ; ils disputèrent long-temps Pereslave ; mais il fallut céder. Le vainqueur entra dans cette ville en triomphateur insolent ; et le châtiment qu'il infligea aux vaincus pour avoir osé lui résister et défendre leur patrie, fut si horrible, que les historiens du temps n'ont pas eu le courage de le consigner dans leurs annales ; mais leur silence à ce sujet en dit plus que le récit du fait même. Il suffit qu'on sache que le fils surpassa sa mère en cruauté, et fut plus ingénieux qu'elle dans l'invention des tortures qu'il infligea aux Bulgares, plus malheureux encore que les infortunés Dreuliens.

Les sentimens les plus vils, les passions les plus basses remplissoient le cœur de cet affreux despote. Il étoit aussi avide d'or que de sang. A la tête de dix mille combattans, il va porter la guerre aux Grecs. Ceux-ci, pris au dépourvu, n'en agirent pas pour cela avec moins de prudence, et confirmèrent dans cette occasion le caractère astucieux qu'on est convenu [1] de leur donner. Ignorant le nombre des Russes qui s'avançoient sur eux, ils s'avisèrent d'un stratagème dont l'avarice de

[1] *C'est un Grec* : proverbe.

Swiatoslas fut complètement dupe. Ils eurent l'air de vouloir se rendre à un prince guerrier aussi formidable, et lui proposèrent pour tribut une somme proportionnée au nombre de ses soldats. Le despote russe, au lieu d'en déclarer dix mille, les porta au double, pour avoir une double contribution. Les Grecs, instruits que cette guerre devenoit très-grave, armèrent en conséquence; et au lieu de lever une armée de cinquante mille combattans, ils s'assemblèrent jusqu'à cent mille. Les troupes russes en furent découragées. Il fallut toutes les ressources du grand-duc pour obtenir de ses bataillons qu'ils feroient du moins une retraite honorable. Il s'en retourna donc dans ses états, le désespoir dans le cœur de n'avoir pu verser du sang, ni rapporter l'or dont on l'avoit flatté. Quelques mois après, il revint à la charge; et cette fois il dut être content quoique vaincu. La bataille qu'il livra l'an 971 devant Dorosterum, est l'une des plus meurtrières que l'on connoisse; elle dura tout un jour. L'acharnement étoit égal des deux parts. Swiatoslas se retira à travers des monceaux de cadavres, et put tout à loisir savourer la vengeance la plus complète.

Ce vautour sur le trône ne pouvoit demeu-

rer, un seul mois, paisible. Tout étoit à faire dans ses états demi-policés ; mais il ne vouloit que se battre, parce qu'il ne savoit que cela. Il se met encore une fois en campagne pour visiter, disoit-il, les sources du Borysthène, grand fleuve de la Russie, qu'on nomme aujourd'hui le Dnieper. Sa véritable intention étoit de se montrer aux Perciostaucenses, peuplade à peu près indépendante, sur laquelle il se proposoit d'appuyer son sceptre de fer. Ceux-ci, à la première nouvelle de son arrivée, appelèrent en secret à leur secours les Petschenèses ; ils fondirent tous sur l'armée du tyran qui se retrancha. On lui ferma les passages et tout espoir de retour dans son pays, sans livrer combat. Il se défendit avec intrépidité, mais sans succès. Tous ses soldats y périrent, lui-même aussi, l'an 972. Sa férocité avoit inspiré une haine telle, qu'on voulut donner un exemple sur son cadavre. De son crâne, ses ennemis firent une coupe à boire qu'ils conservèrent long-temps et qu'ils montroient, en disant : « C'est ainsi que nous traitons les princes qui ne se plaisent que dans le sang et ne veulent régner que sur des monceaux de morts ».

VOLODIMIR Ier.

Règne de 40 ans.

Ce prince, né d'une concubine, fut le plus heureux des enfans de Swiatoslas ; ou, pour nous exprimer plus convenablement, il fut celui auquel ses crimes réussirent le mieux. L'empire avoit été divisé entre lui et ses deux frères. D'abord ces deux derniers se firent la guerre, au grand contentement de Volodimir qui resta spectateur, certain de gagner, quelle que fût l'issue de cette querelle. En effet, il ne lui resta bientôt plus qu'un compétiteur, Oleg ayant été écrasé sous la chute d'un pont, comme il fuyoit devant Jaropolc victorieux. Celui-ci, fier de ce premier succès, alla droit à Novogorod pour se délivrer de façon ou d'autre du frère qui lui restoit. Volodimir parut céder un moment ; mais c'étoit pour venir à bout par la perfidie de ce qu'il n'osoit tenter à force ouverte. Il se ménagea des intelligences à la cour de Jaropolc. Il corrompit un de ses principaux officiers qui jouissoit de toute la confiance de son maître, et qui en abusa pour lui insinuer un plan de

campagne favorable aux desseins de Volodimir. Jaropolc le crut, se renferma imprudemment dans la forteresse de la ville de Kiow, s'y laissa bloquer, et après un siége opiniâtre, se vit obligé de se rendre à discrétion : il tomba aux genoux de son frère, pour implorer sa clémence et obtenir du moins la vie. La réponse de Volodimir fut un arrêt de mort. « Le bien de l'état, avant les considérations de famille ! dit le vainqueur hypocrite. Le repos de la nation veut qu'elle n'ait qu'un maître à la fois ».

Quand on débute dans la carrière du crime par un fratricide, on ne s'en tient pas là. Volodimir a besoin d'une femme légitime pour affermir un trône cimenté par le sang. Il jette les yeux sur Rochmida, fille d'une princesse de Plescow, tributaire de l'empire. La mère refuse ce qu'elle a de plus cher, à un barbare pour qui rien n'est sacré, et dont la main fume encore du meurtre de Jaropolc. Volodimir enlève celle qu'on ne veut pas lui donner, fait massacrer ses deux frères qui auroient pu venger ce rapt, et sur leurs cadavres palpitans assassine la mère. Deux fils et une fille furent les fruits de ce mariage épouvantable.

Quelques années après, Rochmida, la cause innocente et l'objet malheureux de tous ces meurtres, fut délaissée. Son mari, despote unique de toute la Russie, sentant qu'il avoit besoin d'un puissant allié, commença par demander le baptême pour en venir à mériter la main de la sœur des deux empereurs grecs. Ces deux princes eurent la lâcheté de consentir à cette union. Anne, dit-on, parvint à inspirer à son époux quelques sentimens d'humanité. La vérité est que Volodimir crut qu'il étoit de son intérêt bien entendu de faire oublier ses forfaits par quelques actes d'une administration tempérée. Il devint même prince religieux ; après avoir étudié les dogmes du christianisme, il vit qu'ils lui étoient plus favorables encore que ceux du paganisme. De ce moment il bâtit des églises, fit des conversions, et se mit en devoir de devenir saint après sa mort. Constantin, dit le Grand, avoit agi de même et avec succès.

Les Petschenèses, où son père avoit reçu le juste salaire de ses crimes, vinrent attaquer le fils jusque dans la ville de son nom, qu'il avoit à peine achevé de bâtir. Cette irruption subite, à laquelle il ne s'étoit pas

préparé, pensa avoir pour lui les suites les plus sinistres. Ce prince, si hardi quand il faut égorger son frère, ou assassiner la mère de sa première femme avec ses deux enfans, ne se trouve point de courage pour résister en face à des ennemis vaillans : comme Néron, le *couard* (qu'on nous permette ce mot) va se cacher dans un égoût, sous un pont qu'il avoit eu le temps à peine de construire ; et là, abrité par plusieurs pièces de charpente, le lâche fait vœu de consacrer une chapelle au saint du jour, s'il en échappe. Il paroît qu'il ne comptoit pas beaucoup sur l'attachement de la nation.

Délivré d'un aussi grand péril, il s'acquitta scrupuleusement de son *ex voto ;* et de plus, il donna un grand repas à tous les habitans de la ville indistinctement, avec promesse de tenir table ouverte, tous les dimanches, dans son palais, pour tous les indigens qui se présenteroient. Les Russes n'avoient pas encore perdu tout-à-fait leur énergie et ce caractère d'indépendance que conservent plus long-temps les nations peu opulentes. Les nombreux convives, se voyant servis avec des cuillers de bois et sachant que le prince en avoit d'argent pour son usage, lui firent passer ces

paroles : « Volodimir ! ceux qui par leurs travaux t'ont procuré les moyens d'avoir une vaisselle d'argent, pourquoi ne les traites-tu qu'avec des couverts de bois »? Volodimir sentit la justesse du reproche, et craignit ce qui pouvoit en résulter de fâcheux pour lui. Le dimanche suivant, on ne vit plus que des cuillers de bois sur sa table, et la multitude fut contente : c'étoit à bon marché. Ces petits détails ne sont point au-dessous de l'histoire, en ce qu'ils peignent les mœurs du temps.

Les méchans ne sont pas heureux ; du moins ils ne restent pas long-temps impunis. Volodimir fut frappé dans ce qu'il avoit de plus cher. Anne, sa deuxième femme, qui n'avoit pas peu contribué à raffermir la couronne sur sa tête, lui fut enlevée par un trépas prématuré. Il perdit de même son fils aîné, le plus docile de ses enfans ; et il mourut lui-même de chagrin, le 13 juillet 1015, comme il se préparoit à marcher contre Joroslaus, son autre enfant, qui lui refusoit l'obéissance et le tribut imposé sur la principauté de Novogorod.

Volodimir, regardé comme l'apôtre de la Russie, et devenu saint sous le nom de Basile, avoit tous les vices honteux qui marchent

chent à la suite des grands forfaits Il déshonora quantité de familles par ses débauches ; c'étoit l'homme le plus libertin de son temps, et ce Sardanapale du Nord voulut se donner pour réformateur : mais il étoit chrétien. L'éponge du baptême efface toutes les souillures : aussi, célèbre-t-on encore aujourd'hui sa fête ; on prend pour patron, celui qui sut allier les mœurs d'un Sybarite avec la férocité d'un barbare. Il fut cruel et poltron, débauché et dévot. Le cœur des hommes d'état est susceptible de tous ces mélanges adultères. C'est la boîte de Pandore : tout le mal qui pèse sur la terre en découle, comme de sa source naturelle.

JAROSLAS Ier.

Règne de 40 ans.

Les princes malfaisans pendant leur vie, ne le sont pas moins après leur mort. Leur progéniture, presque toujours nombreuse, consomme les crimes qu'ils n'ont pas eu le temps de commettre. Sviatopolc, l'un des fils de Volodimir, s'empressa de rendre les derniers devoirs au corps de son père, comme pour

avoir un titre de plus à sa succession ; la piété filiale n'y fut pour rien : la preuve en est que, le lendemain des funérailles qui se firent à Kiow, il donna ordre de faire périr Boris et Gleb, deux de ses plus jeunes frères qu'il avoit sous la main, se promettant bien d'en agir semblablement avec les autres. Une de ses sœurs qui habitoit près de lui, se déroba au meurtre.

Pour se mettre en mesure contre son père dont il ignoroit la mort, Jaroslas appela à lui les Varages, peuplade voisine, qui, depuis quelque temps, ne vivoit plus que de rapines. Ils accourent à Novogorood ; et, avant de marcher contre Volodimir, sous le commandement de son fils, ils commettent dans la ville toutes les horreurs, et font main-basse sur les habitans, égorgeant les hommes, violant les femmes. Les citoyens, indignement trompés, parvinrent à s'entendre et à se réunir pour tomber sur les brigands appelés par le roi. Que va faire celui-ci ? sans doute il se met à la tête de ses compatriotes pour réparer la faute qu'il a commise, en recourant à une horde barbare et sans pitié. Point du tout : Jaroslas combine au contraire les moyens de punir Novogorood de sa résistance qui

pouvoit devenir contagieuse. On ne sait comment caractériser une telle conduite : fût-elle plus atroce encore que stupide ? Jaroslas fait rassembler les citoyens ; et, sous ses yeux, par ses ordres, on en massacre traîtreusement mille à onze cents. Ce qui nous étonne, c'est que cette exécution ait pu avoir lieu sans coup férir de la part du plus grand nombre contre le plus petit. Mais ne voyons-nous pas tous les jours le bœuf docile se rendre de lui-même à la tuerie, parce qu'il n'a point le sentiment de sa force ?

Cet horrible attentat étoit à peine achevé, qu'on vint apporter au bourreau couronné la nouvelle de la mort de son père, et ce qui s'en étoit suivi. Sa sœur, échappée au massacre comme par miracle, lui faisoit tenir ce message.

Les mains dégouttantes du sang du peuple, Jaroslas sentit la faute politique qu'il avoit faite : que peut un roi, seul et abandonné à ses ressources personnelles ? Les méchans n'ont point de remords ; mais ils savent les feindre. Il convoque une assemblée générale et s'y présente en habit de deuil : « Habitans de Novogorood ! oublions le passé, et ne songeons qu'aux malheurs qui vont fondre sur

nous, si, trop sensibles à ce qui vient d'avoir lieu, vous ne vous joignez pas à votre chef légitime, pour repousser l'attaque d'un frère ambitieux, qui aspire à régner sur la Russie entière».

Le peuple de Novogorood auroit pu répliquer à Jaroslas : « Boucher d'hommes ! c'est ton affaire. Défends-toi contre un frère qui ne vaut pas mieux que toi. Hors d'ici ! Allez vider votre querelle en champ-clos. La nation russe ne manquera pas de chefs ; nous ne voyons pas qu'il faille une guerre civile pour te maintenir dans un droit que tu ne tiens que de nous. Pars ; nous restons. Nous attendrons ton frère : famille de sang, nous renonçons à vous ».

Ce discours, tout modéré qu'il est, expression naïve du bon sens, fut tenu en effet, et n'obtint pas de succès. Le citoyen qui le hasarda, eut même lieu par la suite de se repentir de sa témérité. Un prince contrit et suppliant parut une chose si neuve, toucha tellement les hommes simples qui composoient la majorité de la population de Novogorood, qu'on se hâta de faire reprendre à Jaroslas l'attitude d'un maître ; le lendemain, il eut à son service trente mille hommes

armés et prêts à verser tous leur sang pour le maintenir dans l'héritage de ses pères. On marcha de suite au-devant de Sviatopolc qu'on mit en fuite. Ce prince ivrogne avoit perdu à table le moment favorable. Il alla se jeter dans les bras de Boleslas, roi de Pologne. Celui-ci accepta avec joie l'occasion d'envahir la Russie. Il taille en pièces l'armée de Novogorood, conduit son protégé à Kiow, et lui donne le spectacle de sa femme violée par lui sur les marches du trône, et part. Ce ne sont là que jeux de princes.

Sviatopolc, pour se venger, ordonne le massacre général de tous les Polonais en quartier d'hiver dans la Russie. Boleslas revient sur ses pas, use de représailles, emmène la princesse qu'il a forcée, et enlève à Kiow toutes les richesses que renfermoit cette ville, séjour habituel du souverain.

Jaroslas qui avoit tout à craindre de son frère Sviatopolc et du roi de Pologne, feint le plus beau désespoir, et fait les adieux les plus touchans aux habitans de Novogorood. Le bon peuple est ému ; on se cotise, on s'impose de soi-même une contribution pour lever et soudoyer une nouvelle armée de Varages qui ressembloient aux Suisses, se ven-

dant à qui peut les acheter. Pour cette fois, Sviatopolc ne put long-temps résister ; d'ailleurs l'effroi s'empare de lui. Le misérable qui a massacré de sang-froid ses deux plus jeunes frères sans défense, croit déjà être au moment de tomber vif entre les mains d'un autre frère puissant et implacable. Il perd la tête : il veut fuir ; ses genoux tremblans se dérobent sous lui ; la fièvre de la peur le conduit au tombeau. Il laisse Jaroslas maître de presque toute la Russie, n'ayant plus à combattre que deux ou trois autres frères et des neveux peu redoutables par leur mésintelligence et leur incapacité. Il les réduisit l'un après l'autre. La fortune le délivra aussi de son ennemi le plus à craindre, Boleslas, roi de Pologne. Après beaucoup de guerres, toutes à la charge des peuples, il fit sa paix avec son successeur Casimir, et commença à vouloir goûter les douceurs du repos. Il occupa ses loisirs à fonder des monastères, selon l'esprit du siècle. Les rois d'alors ne savoient que ravager la terre et bâtir des églises ; ils ne vouloient que des soldats et des moines. C'est par ces sublimes occupations que Jaroslas termina son rôle, dans un âge avancé, le 7 février 1055. Les prêtres van-

toient sa piété, les courtisans son esprit, les fournisseurs de l'armée son courage. Il étoit boiteux. Son nom grossit la liste des monstres à face humaine, qui ont fait métier de répandre du sang. Il retenoit, depuis plus de vingt ans, un de ses frères prisonnier dans un cachot de la forteresse de Pleskow, et vouloit qu'on lui sut gré de cette indulgence assez rare, il est vrai. Mais des raisons d'état l'obligeoient, disoit-il, à tenir cette conduite.

Le premier code de loix nationales date du règne de ce monarque : monument grossier, ouvrage des prêtres de ce temps-là.

« Jaroslas Ier (dit un conseiller d'état que nous avons déjà cité, M. Lomonossow) eût été plus grand, s'il avoit laissé moins de liberté aux peuples ».

Et voilà comme on écrivoit encore l'histoire, il y a trente ans !

ISIASLAS Ier.

Règne de 23 ans.

Ces premiers règnes de la Russie se ressemblent ; les frères contre les frères, les neveux contre les oncles : les ducs de Russie,

de la dynastie primitive, n'offrent que les mêmes faits à raconter. Ce sont de petites guerres bien absurdes, bien sanglantes ; des villes assiégées, prises et pillées tour à tour ; et le peuple, toujours le même, malgré l'expérience, se laissant conduire comme un troupeau par des chefs plus ou moins habiles, plus ou moins valeureux ; mais tous de mauvaise foi, sans principes, sans mœurs, sans humanité.

En 1067, Isiaslas, confédéré avec les trois frères qui lui restoient, bat son parent Wseslas ; mais, peu sûr d'être toujours aussi heureux avec un prince qui annonçoit plus de caractère qu'eux quatre à la fois, sous le prétexte de rendre la paix à la patrie, il lui envoie des ambassadeurs pour l'inviter à venir terminer leur différend à l'amiable. L'envoyé, au nom de son maître, fait le serment qu'il sera reçu avec loyauté dans le camp des vainqueurs. Wseslas, sans défiance, s'achemine, accompagné de ses enfans. Isiaslas a la lâcheté perfide de le faire arrêter, conduire à Kiow, et précipiter, lui et sa famille, au fond d'une prison étroite et mal-saine. C'est ainsi que les chefs politiques, quand ils craignent de n'être pas toujours les plus forts, se montrent sans

scrupule les plus traîtres. Avis aux peuples ! mais la multitude est incorrigible. Un mauvais génie semble retenir sur leurs yeux le bandeau d'une prévention fatale, en faveur de leurs plus mauvais princes. Wseslas sera vengé, l'année suivante.

Des Tartares franchissent le Tanaïs et fondent à l'improviste sur la Russie. Isiaslas et ses frères réunissent leurs troupes pour opposer une digue à ce torrent dévastateur; mais en vain : l'ennemi les met deux fois en fuite. Témoins de ce désastre, et craignant de voir le débordement s'étendre jusqu'à eux, les habitans de Kiow s'assemblent dans leurs places publiques, pour aviser aux moyens de résister à cette inondation de barbares : mais ils sont sans défense et sans armes. Leur duc les retenoit ainsi, pour n'en avoir rien à craindre dans des momens difficiles. La proximité du danger ne le fait même pas changer de système; il aime mieux s'y exposer, et attendre de nouveaux secours que lui ont promis ses frères, que de mettre les armes à la main des citoyens. « Ils voudront peut-être les garder, se dit-il à lui-même, et il est toujours dangereux de laisser du fer à la disposition d'une grande ville ». Kiow députe

vers Isiaslas : « Grand duc ! les momens sont chers : l'ennemi approche. Il nous a déjà fait reculer deux fois. Il peut pénétrer jusqu'ici : quelle résistance pourrons nous lui opposer, n'ayant d'autres armes que celles que nous a données la nature ? Grand duc ! donne-nous des glaives, des javelots, et nous te promettrons de repousser les Tartares. — Non, leur répondit Isiaslas ; le péril n'est pas aussi prochain que ma bonne ville de Kiow semble le croire. Qu'elle s'en repose sur ma prudence et l'assistance de mes frères ! Des armes entre les mains du peuple, c'est comme un rasoir dans celles d'un enfant ». De retour du palais, la députation rend compte mot pour mot du succès du message. L'assemblée des citoyens s'agite, s'échauffe : on commence à pénétrer la véritable intention du prince. « Il veut nous retenir à la chaîne, et dans l'impuissance de repousser les nouveaux coups d'autorité qu'il médite contre nous. C'en est fait ! Isiaslas est un tyran ; il faut en faire justice. Marchons à son palais ». On part.... Le grand-duc n'attend pas que l'orage fonde sur lui ; il s'y dérobe et se sauve en Pologne. Le peuple le laisse fuir, se porte à la prison, en brise les guichets ; on délivre Wseslas,

on le conduit à la citadelle, où il est proclamé grand-duc.

Hélas ! ce beau mouvement n'aboutit qu'à une guerre civile, Wseslas n'ayant pas répondu dignement à ce qu'on attendoit de lui pour prix du service inespéré qu'on lui rendoit ; on le vit fuir deux fois devant Isiaslas de retour en Russie, étayé de son parent le roi de Pologne. Kiow abandonnée et sans chef, négocia lâchement son pardon auprès des frères du grand-duc. Celui-ci ne daigna pas même honorer cette ville de sa présence ; il y envoya son fils avec une liste nombreuse de proscription. Par ses ordres, une grande quantité de citoyens fut mise à mort ; beaucoup d'autres eurent les yeux crevés ; et le reste eut la bassesse d'aller jusque hors des remparts au-devant du vainqueur insolent et barbare, en poussant des cris de joie. L'histoire n'offre que trop souvent de ces scènes affligeantes qui enhardissent merveilleusement les princes, et les confirment dans l'espoir d'une impunité continuelle.

La ville de Kiow végéta dans le calme des tombeaux pendant plusieurs années, sous les yeux de son heureux tyran. L'année 1071 prouva pourtant qu'il y avoit encore des ci-

toyens dignes de la liberté, au milieu de toute cette foule d'esclaves. Un homme parut, et, sous le costume et le style de prophète, s'avisa de sonder les esprits dans les carrefours de la capitale du grand-duché. « Encore un peu de temps, prêchoit-il au peuple ébahi, encore un peu de temps, et l'on verra une grande révolution. Encore quelques années, et les flots du Borysthène refluеront à leur source. Encore quelques années, la Russie deviendra la Grèce; la Grèce prendra la place de la Russie. Que ceux qui ont des oreilles pour entendre, entendent » !

On commençoit à le comprendre en effet : on devina sans peine que le nouveau prophète vouloit dire que les choses élevées devoient bientôt s'abaisser, et que l'indépendance s'acclimateroit un jour dans la Russie, comme elle l'avoit été en Grèce. Il ne prêcha que dans un désert, et ces précieuses semences rencontrèrent un sol ingrat. Lui-même disparut : Isiaslas le fit enlever secrètement pour éviter tout esclandre; et le peuple retomba dans sa léthargie première.

A peu près dans le même temps, un autre missionnaire fut moins heureux à Novogorood : le duc lui-même en fit justice en public;

il lui fendit le crâne d'un coup de hache, pour éprouver s'il avoit le don des miracles.

Le reste du règne d'Isiaslas ne fut qu'un enchaînement de calamités publiques dont ce monstre timide fut la cause première. A la moindre querelle que lui suscitoient ses parens, il imploroit le roi de Pologne, et introduisoit des armées étrangères qui désolèrent tout le pays, et finirent par prendre Kiow par famine. Le vil Isiaslas consentit à voir sa patrie s'obliger á entretenir les troupes d'un roi voisin, à lui payer un honteux et lourd tribut, et à dépendre tout-à-fait de lui. Le glaive des loix auroit dû faire justice de ce prince infame : il périt trop heureusement d'un coup de javelot, dans une bataille rangée qu'il livra à son neveu, le 3 octobre 1078. C'est l'un des ducs de Russie qui firent le plus de mal à cette nation, digne au reste d'avoir de tels maîtres, puisqu'elle enduroit tous ces maux, sans même oser se plaindre.

VOLODIMIR II.

Règne de 15 ans.

Nous passons à pieds joints sur plusieurs petits ducs intermédiaires, dont les crimes

obscurs ont échappé aux crayons de l'histoire. Elle nous a laissé peu de documens sur celui-ci. On sait seulement qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, et pour en servir à ses descendans, il eut la prétention de régner seul sur toute la Russie. Ses parens, comme c'étoit l'usage, implorèrent le bras du monarque polonais ; et ce malheureux pays continua d'être déchiré par des factions intestines et étrangères. Volodimir mourut vieux, mais seulement après quinze ans de règne. Il n'avoit point de mœurs ; c'étoit une maladie de famille. Une de ses femmes légitimes, qui montroit plus de caractère ou de jalousie que les autres, voulut une nuit se venger. Déjà elle levoit le bras, armé d'un poignard, sur le sein de son auguste et infidèle époux ; un garde arrête le coup. La ville de Kiow n'en eût pas été fâchée. En ces temps-là, le peuple, qui n'osoit faire justice de ses tyrans avec l'arme de la loi, n'avoit d'autre jouissance que de les voir s'assassiner ou s'empoisonner les uns les autres : tragédies politiques dont il acquittoit volontiers les frais.

JAROPOLC.

Règne de 9 ans.

Ennuyé de n'être qu'un despote subalterne, ce duc se mit en tête d'affranchir la Russie du joug polonais, et ne fut pas heureux d'abord. On vint à bout de l'enlever du sein de ses états, et de le conduire, lié sur un cheval, vers Boleslas III, qui le retint prisonnier un an. Sa rançon payée, Jaropolc ne s'étudia qu'à rendre la pareille à son ennemi; il eût été généreux de ne chercher à se venger que sur sa personne: le monstre se permit, pour satisfaire à son ressentiment particulier, un attentat public, et le plus horrible qu'on puisse imaginer. Il corrompt la fidélité d'un Hongrois, gouverneur de Vislicia, cité polonaise à cinq lieues de Cracovie, sur un roc baigné par les eaux du Nida. Jaropolc marche sur cette ville à la tête de quelques troupes: le perfide commandant fait dire à tous les habitans des environs de venir se réfugier dans ces murs avec tout ce qu'ils ont de plus précieux. On accourt, ivre de joie, dans l'espérance de trouver un abri contre

les Russes. Le duc de Kiow approche, se présente aux portes, à l'entrée de la nuit; elles lui sont toutes grandes ouvertes. En un instant, on égorge la garnison; on massacre les habitans de tout âge, de tout sexe; on met le feu aux quatre coins de la ville, qui n'est bientôt après qu'un monceau d'ossemens et de cendre. Jaropolc savoure l'infernal plaisir de la vengeance, et croit s'être assez justifié de cet exécrable attentat contre le droit de l'humanité et des gens, en faisant couper la langue et crever les yeux au scélérat dont il s'est servi.

Cette atrocité ne resta point impunie. Boleslas accourut pour en châtier l'auteur principal : les ames cruelles et vindicatives sont ordinairement lâches. A l'approche de son ennemi en force, Jaropolc se jeta dans un marais, laissant son pays en proie à l'indignation du vainqueur.

Ce prince n'est connu dans les annales russes que par ces deux traits, qui suffisent pour en faire un monstre méprisable. Il mourut le 18 avril 1139 : on ne sait aucun détail sur le reste de sa vie, ni aucune des circonstances de sa mort.

ANDRÉ.

ANDRÉ.

1140 à 1200.

Nous élaguons la nomenclature de plusieurs princes, bagage inutile que l'histoire se charge à regret de transmettre à la postérité. Faut-il consacrer un article à un certain Igor II, qui d'abord voulut à toute force se voir duc de Russie, et qui, à la première affaire, abandonne ses troupes et se plonge dans un bourbier, où il demeure plusieurs jours pour échapper aux recherches de son ennemi plus vaillant, l'an 1147?

Que dire d'un Isiaslas II, qui n'est connu dans les fastes de son pays que pour avoir perdu la vie dans une bataille affreuse qu'il provoqua, et qui fut si meurtrière, que les eaux du fleuve Zélani, sur la rive duquel elle se donna, furent, dit-on, toutes teintes du sang des combattans, l'an 1161?

André, duc de Rostof, se trouvoit en 1169 le prince le plus considérable et le plus redouté de toute la Russie : et voici comme il s'y prenoit pour attacher la terreur à son nom. Un évêque de Volodimir, nommé

Théodore, malgré l'austérité du caractère dont il étoit revêtu, menoit joyeuse vie ; il est dénoncé au duc. André ordonne qu'on lui coupe la main droite, qu'on lui crève les yeux, et qu'on lui perce la langue, et le renvoie dans cet état à l'archevêque de Kiow, faisant parade de son amour pour la justice, et de son respect pour les saintes mœurs. On fut dupe de cette hypocrisie.

ROMAIN.

1207.

Ce duc de Lucko voulut l'être aussi de Halitz, malgré les habitans de ce duché, où il avoit la réputation d'un homme cruel. Il fallut guerroyer. Le despote, aidé des Polonais, réduisit les malheureux Haliciens, et les courba sous un joug de fer, se livrant sans pudeur et tout à son aise à toutes les exactions que lui conseilloit son avidité.

Les propriétaires, petits ou grands, furent pressurés comme des éponges, et la plupart perdirent la vie avec leurs biens. « Il faut écraser les abeilles, disoit Romain, quand on veut manger leur miel sans craindre

l'aiguillon ». Avare et ambitieux, inhumain et poltron, il convoita les possessions des princes ses voisins, après avoir tiré de la sienne tout ce qu'il pouvoit : il alla même jusqu'à oser former des projets d'invasion sur la Pologne qui l'avoit si puissamment aidé, et tenta de se rendre maître du palatinat de Lublin. Mais Lesko, Ve du nom, roi des Polonais, qui l'avoit déjà vu fuir dans la plaine de Mosgau, sut lui résister. Romain commença par tout massacrer, tout détruire sur son passage ; c'étoit plus aisé que de se défendre en présence de l'ennemi qui se préparoit à le recevoir. Ce fut alors qu'on le vit fuir une seconde fois, et mettre la Vistule entre lui et ceux qu'il assailloit ; mais il fut poursuivi, atteint et mis en pièces avec un gros de ses soldats. On l'inhuma à Sendomir. Il ne méritoit pas plus les honneurs que les frais d'une sépulture. La bataille où il acheva sa vie monstrueuse, est désignée dans l'histoire sous le nom de *Zavichost*.



ROMAIN II.

1212.

C'est le fils du précédent. Il vouloit suivre les erremens de son père ; mais les Haliciens (ce peuple figure avec avantage dans les annales russes) aimèrent mieux s'exposer à d'autres risques, en recourant aux armes des Hongrois, que de supporter plus long-temps la verge lourde de ses princes. Coloman, fils d'André, roi de Hongrie, leur amena une petite armée pour combattre celle de Romain. Celui-ci fut pris et livré à ceux qu'il appeloit ses vils sujets. Les Haliciens ne lui firent point de grâce. Sa couronne ducale sur la tête, ils le pendirent aux fourches patibulaires, et voulurent que son cadavre attestât pendant plusieurs jours le crime et le châtiment. Périssent ainsi tous ceux qui ne savent ou ne veulent gouverner un empire que par leurs passions substituées aux loix ! De tous les moyens mis en œuvre par la politique, la justice est encore celui qui réussit le mieux.

CONSTANTIN.

Règne de 4 ans.

Le duc de Rostof étoit un mauvais frère et un homme perfide; il ne brille un moment dans les annales de son pays, que par un trait qui suffit pour le rendre exécrable. D'abord, il brûle la ville de Costrum, après l'avoir livrée au pillage; puis il s'avance pour donner bataille à son frère George, duc de Volodimir. Le combat s'engage, se prolonge jusqu'à la nuit, qui oblige à une suspension d'armes. Le lendemain, dès l'aube du jour, on recommence avec un nouvel acharnement. Les deux frères se cherchent à travers la mêlée. Ils se reconnoissent, s'approchent, le bras en l'air pour se frapper. George semble avoir l'avantage. Constantin jette son arme pour l'embrasser : la réconciliation se fait; on la croit sincère; mais Constantin qui convoitoit le trône où etoit assis George, n'a que suspendu sa rage ambitieuse. Il attend l'heure favorable, revient à la charge, presse son rival qui ne s'attendoit pas à une seconde affaire, après avoir ter-

miné la première à l'amiable. Le fer sur la gorge, il est obligé de céder sa souveraineté, acquise par la violence et la perfidie. Constantin mourut, selon ses désirs, duc de Volodimir, à trente-trois ans, l'an 1218.

GLEB.

1218.

L'ACTION de celui ci est encore plus atroce; c'est la répétition du fratricide commis par l'empereur Néron sur la personne de Britannicus. Fils de Volodimir et duc de Riazan, Gleb invite Isiaslas, son proche parent, à le venir voir, le place à côté de lui à table, le massacre au milieu du festin, et s'enfuit.

Les mêmes crimes se sont répétés sur tous les points du globe, par-tout où il y a eu des princes impunis et des peuples imbécilles.

MICHEL,

GRAND-DUC DE RUSSIE.

Règne de 12 ans.

NOUS passons sous silence un siècle tout entier, dont l'histoire appartient aux Tartares ou Mongouls, devenus terribles et conqué-

rans sous Gengiskan. Un des principaux exploits de ce guerrier farouche, fut le joug qu'il imposa, par la force de ses armes, sur toute la Russie. Cette vaste contrée, déchirée, comme nous l'avons vu, par des guerres civiles continuelles, dues au despotisme de ses petits ducs, ne put résister au génie du vainqueur moderne de toute l'Asie : depuis la partie occidentale de la Moscovie jusqu'aux provinces orientales de la Chine, tout ploya et se tut devant ce soldat parvenu; et les Russes, sans être plus serfs sous cette nouvelle domination, y gagnèrent au moins un peu de repos, sous un seul duc vassal des Mongouls. Basile fut le premier revêtu de cette dignité, et ses successeurs disputèrent à l'envi à qui seroit le plus rampant aux pieds des barbares devenus seigneurs et maîtres suzerains. On vit tous les princes russes aller faire une cour assidue dans la tente du grand-kan, et recevoir ses ordres suprêmes en vils esclaves. Michel, à force de souplesses, obtint en 1306 le titre de grand-duc de Russie, à la mort d'André, et prêta à genoux serment de fidélité. George qui avoit été son compétiteur, à la nouvelle d'un nouveau kan, courut briguer la place de Michel, en 1314, et l'obtint;

mais Michel prit la ferme résolution de se maintenir par la force dans un poste qu'on lui enlevoit par lâcheté. Les deux rivaux sont aux prises près Tvère, sur les rives du Wolga. La femme de George est prisonnière ; Michel, aussi peu généreux que son ennemi, l'empoisonne. George, vaincu et furieux, dissimule et parvient à faire consentir le vainqueur à un accommodement par-devant le grand-kan. Ils se rendent à l'armée des Mongouls. Michel à son tour y est traîtreusement assassiné en y arrivant. Ces horribles réciprocités se passoient l'an 1318.

GEORGE IV.

Règne de 7 ans.

VOILA enfin George grand-duc de Russie ; mais les fils de la victime qu'il venoit d'immoler pour monter sur le trône, ne l'y laissèrent pas tranquille. Il faut encore se battre ; George est battu, et va aussitôt trouver le kan pour implorer bassement sa protection. Au moment d'obtenir la confirmation du rang où il vouloit se maintenir, un des enfans de son prédécesseur l'assassine, en 1326.

JEAN, ou IWAN Ier.

Règne de 14 ans.

Fils de Daniel et frère du précédent, cet Iwan mérite toute l'exécration de l'histoire. A la mort de George, le peuple russe avoit profité du mauvais accord des petits rivaux qui se disputoient sa dépouille à l'ombre de la puissance des Tartares, en surprenant ceux-ci dans plusieurs postes, et en les exterminant par le fer et la flamme. L'ambitieux Iwan se met en tête de tirer parti des circonstances. Il s'achemine vers la tente du grand chef des Mongouls; et pour en obtenir le trône de la Russie, il lui offre ses services, et lui fait part des intelligences qu'il s'est ménagées dans son pays. La cour mongoule qui ne vouloit que se venger de la dernière insurrection, accepte avec une joie féroce. Iwan, plus féroce encore, se met à la tête d'un parti de Tartares, les conduit à Tvère, prend cette ville d'emblée, en massacre la moitié des habitans; le reste est fait esclave. Tout le duché de Novogorood est ravagé sous ses ordres. Contens de lui, les Mongouls l'installent grand-

duc de Russie. C'est ainsi qu'il monta sur le trône, à travers des monceaux de cadavres, et parmi les ruines de sa patrie en cendre. Il lui fallut toute l'astuce de la politique pour se conserver, au milieu des haines et des piéges que les Russes indignés, mais sans énergie, semèrent continuellement sur ses pas. Il mourut le 31 mai 1342.

SIMÉON.

1342.

SIMÉON son fils lui succéda. Le système de ce tyran étoit la terreur. Il n'étoit pas meilleur mari : aucune femme ne pouvoit vivre avec lui. Les vertus domestiques ont toujours été étrangères à ceux qui ont violé les loix de l'humanité.

DÉMÉTRIUS III.

Règne de 27 ans.

C'ÉTOIT un prince actif, infatigable et assez brave. Il osa le premier secouer un moment le joug des Tartares ; mais c'étoit pour

y substituer un sceptre de plomb. Il trouva mauvais que le kan des Mongouls terminât ses diplomes par la formule : *Telle est ma volonté*, dans l'intention d'en faire lui-même usage un jour. Ce grand-duc affichoit la hauteur des sentimens ; c'étoit un tyran politique qui ne cherchoit qu'à en imposer. Lui-même il fléchit le genou devant le despote asiatique, dont il avoit paru vouloir s'affranchir. Il étoit en même temps dévoré d'ambition. Sous son règne, la Russie jeta quelqu'éclat, mais ne fut pas plus heureuse. Les talens de son chef brillèrent un moment, mais furent éclipsés par des actions infames. Ce Démétrius si fameux, si craint des ennemis, n'étoit qu'un brigand qui avoit un peu plus de prudence que ses prédécesseurs. Il vendoit sa protection à ses sujets ; et quand une province n'étoit pas en état de le payer (car il se mettoit au plus haut prix), il n'avoit pas honte de passer un marché avec ceux contre qui on imploroit son assistance. Des bandits s'étoient établis sous les murs de Nis-Novogorood et rançonnoient cette ville. Elle députe en 1385 vers Démétrius, pour en être aidée à se délivrer de ce fléau. Le grand-duc se met aussitôt à la tête d'une petite armée, comme pour

faire droit aux justes réclamations d'une cité dont le salut étoit un des devoirs du prince ; mais les brigands qui le connoissoient, envoient au-devant de lui quelques-uns de leurs camarades avec une rançon de huit mille roubles : Demétrius les accepte, rebrousse chemin, et laisse les habitans de Nis-Novogorood vider eux-mêmes leurs débats et se défendre contre les invasions des bandits. Il mourut paisiblement dans son palais, quatre ans après, le 19 mai 1389, à quarante ans, après vingt-sept années d'un règne souillé d'infamies.

BASILE Ier.

Trois règnes pendant 73 ans.

UNE seconde révolution étonnoit l'Asie. Tamerlan, le sabre en main, éclipsoit par ses brigandages heureux les brillans forfaits de Gengiskan; et ses capitaines étoient aux prises avec les successeurs de ce dernier. L'occasion sembloit favorable aux Russes pour s'émanciper de la tutelle asiatique. Ils n'en profitèrent pas, faute d'avoir un chef capable d'une aussi belle expédition. Basile, l'un des enfans de Démé-

trius, étoit trop au-dessous des événemens par son caractère, pour en tirer parti. Il eut assez de peine à se maintenir au milieu des autres despotes subalternes qui continuoient à se chamailler. Il régna dans le trouble ; et les tracasseries du ménage se joignirent encore aux affaires publiques, pour lui faire acheter cher l'honneur de commander à ses égaux. La vertu de sa femme et la naissance de son fils lui étoient trop suspectes pour lui permettre de se dédommager au sein de sa famille des embarras de la grandeur. Que deviendroit le monde, si les tyrans étoient toujours heureux !

IWAN, DIT LE GRAND.

Règne de 44 ans.

Nous vouons à l'oubli les deux successeurs de Basile Ier, pour en venir tout de suite au règne d'Iwan III, qui porta plus loin encore que celui de Démétrius la splendeur du nom russe. Les historiens du pays s'épuisent en éloges sur ce prince qui, dans le fait, n'étoit point un homme ordinaire. Il vint à bout de rendre aux Tartares le joug que ceux-ci

appuyoient sur la tête des habitans du grand-duché. Quelques historiens prétendent que cet exploit libéral lui fut suggéré par la princesse Zoë sa femme.

Iwan fit plus encore. La Russie n'offroit qu'un chaos de petites tyrannies : il n'en voulut qu'une et devint le seul despote. Ce grand pas de fait, il n'eut qu'à tenir fermes dans ses mains les rênes du gouvernement, qui flottoient auparavant lui comme au hasard. L'amour de la patrie n'inspira point ce hardi projet à Iwan. Il est aisé de voir que l'égoïsme fut l'unique mobile de ses actions publiques. Il ne voulut que devenir le maître absolu, indépendant, d'une poignée de petits roitelets. Ce grand changement politique ne s'opéra point sans coup férir. Il en coûta du sang ; et ce fut la nation qui paya tous les dépens de ce grand procès entre les prétentions d'un seul et celles de plusieurs. Si l'ambitieux Iwan ne commit pas plus de crimes, c'est qu'il étoit trop adroit pour se permettre des forfaits inutiles ou dangereux à ses vastes projets. Il fut toujours en guerre, et presque toujours heureux. Présent par-tout, il ne laissa échapper aucune des occasions que la fortune lui offrit. L'ensemble de sa conduite

politique devoit nécessairement en imposer et rallier autour de lui la nation russe, peu accoutumée à rencontrer de tels chefs : mais les détails de sa vie sont loin d'y répondre. Le besoin d'argent lui fit contracter la plus sordide des passions ; et celle-ci le mena aux forfaits. Sophie, l'une de ses épouses, échappa avec peine au dernier supplice, pour avoir osé porter une main profane aux coffres de son auguste mari, plus jaloux de son trésor que de toute autre chose. Le grand-duc fit mettre à la torture tous les serviteurs du palais. Les complices ne se rachetèrent du trépas que par une prompte fuite.

Tous les moyens étoient bons aux regards d'Iwan, pour se procurer de l'or. Il trafiqua des choses réputées les plus saintes. Tout étoit devenu vénal à sa cour. L'archevêché de Novogorood coûta deux mille roubles au prélat Gennadius. La justice même étoit au plus offrant.

Les despotes sont tous intolérans. Iwan infligeoit le knout jusqu'à la mort à ceux qui, même dans l'ivresse, avoient laissé échapper une parole ou un geste tendant au mépris des images exposées sur les autels. Il faisoit brûler vif quiconque avoit trempé dans une

conjuration contre sa personne sacrée. Confondant les citoyens d'une province avec les chefs, il enveloppoit dans son ressentiment particulier contre tel ou tel seigneur, les malheureux habitans du lieu. Parce que le duc de Lithuanie, son gendre, exigeoit de sa femme Hélène qu'elle n'eût point d'autre religion que celle de son mari, Iwan jura par son sceptre qu'il extermineroit tous les Lithuaniens, et changeroit en un désert inculte cette contrée célèbre par sa fécondité ; et aussitôt trois armées se mirent en campagne pour remplir ce vœu atroce. Ceci se passoit en 1500.

En 1505, il fit brûler vif, sur la place publique de Moskou, un archimandrite et un secrétaire d'état, pour suspicion d'hérésie, et s'appliqua la confiscation de leurs biens.

En 1488, les habitans de Novogorood ne pouvoient supporter plus long-temps la tyrannie d'un gouverneur que leur avoit choisi Iwan les pourcontenir. Ils forment le complot de l'assassiner. Iwan, à la première nouvelle du délit, quitte sa cour, arrive dans cette ville ; et au pied d'un trône qu'il fait élever sur la place publique, il ordonne d'apporter tout l'or, tout l'argent, tous les bijoux qu'on put trou-

ver

ver dans les maisons, soigneusement visitées de la cave au comble ; le comptoir des marchands, les ateliers, les manufactures, aucun établissement ne fut exempt de la visite, d'autant plus exacte et sévère, que le prince étoit présent à l'exécution. Plusieurs chariots qui rompoient sous le poids, transportèrent toutes ces richesses à Moskou ; ils furent suivis de deux mille citoyens des plus considérables de Novogorood, qu'on distribua loin de leur sol natal, et qui périrent misérablement dans leur exil. Cette violation inouie du saint droit de propriété avoit été méditée à loisir dans le cerveau du grand-duc, toujours en travail pour se procurer des ressources pécuniaires. On assure que lui-même avoit payé sous main quelques mercenaires, pour exciter dans Novogorood une commotion propre à provoquer la sévérité ducale.

Il avoit beaucoup de prédilection pour Démétrius, son petit-fils, adolescent qui promettoit beaucoup. Sophie, son épouse, protégeoit au contraire de tout son pouvoir Basile, le fils qu'il avoit eu d'elle. La reine un jour sut mal prendre son temps ; l'apparition subite du jeune Démétrius mit Iwan en fu-

reur contre ceux qui lui en disoient du mal ; et sans autre préliminaire de justice, il fit trancher la tête à tous ceux de la cour qui parurent être de l'avis de Sophie, afin de fermer la bouche à celle-ci. Le grand-duc se jouoit ainsi de la vie des hommes, et répandoit le sang comme de l'eau. Quelque temps après, passant à des affections contraires, il fit jeter son bien-aimé Démétrius et sa mère dans le fond d'un cachot.

Iwan cessa de vivre et de régner le 27 octobre 1506, âgé de soixante-six ans, après plus de quarante-sept de despotisme, laissant un grand nom et le souvenir de grands crimes colorés de raisons d'état. Il passe pour le premier des souverains de la Russie qui s'intitula *Czar*.

BASILE IV.

Règne de 28 ans.

Le premier soin de ce prince, en succédant à Iwan son père, fut de réintégrer dans sa prison le jeune Démétrius, que le grand-duc, près de sa fin, avoit cru devoir élargir pour calmer sa conscience. En s'annonçant sous de

tels auspices, Basile ne se démentit point par la suite.

De tous les coins de la Lithuanie s'élevoient de violens murmures contre son gouverneur Glinski, capitaine habile, mais immoral et sans entrailles. Il fut enfin cité au sénat de Pologne, et le glaive de la loi se levoit déjà sur sa tête. Glinski prévient le coup par la fuite, et va offrir ses services à Basile. Un prince ami de la justice, se fût empressé de rendre aux tribunaux leur proie ; mais le grand-duc qui avoit des vues sur le duché de Lithuanie, fait l'accueil le plus distingué au coupable fugitif, au traître à sa patrie ; et voilà soixante mille hommes en campagne pour ravager, sous ses ordres, toute une grande province de la Pologne. On ne se battit point ; mais après de grands dégâts, on conclut un traité de paix en 1508 ; et le malheureux peuple en fut pour les frais de la guerre.

L'année suivante, Démétrius mourut de faim dans sa prison. Basile avoit ordonné de ne lui donner à manger qu'autant qu'il en falloit pour prolonger son agonie. Le grand-duc avoit d'abord choisi le même supplice pour son oncle Siméon, arrêté comme il passoit en Pologne pour se soustraire à la ty-

rannie de son neveu : mais des raisons de politique, au défaut de la piété filiale, inspirèrent à Basile quelques sentimens de clémence.

N'ayant pu réussir à s'emparer du grand-duché de Lithuanie, il voulut s'en dédommager par l'invasion de celui de Pleskow en 1513 : un coup de main lui suffit. En vertu de la dernière conciliation, il demande et obtient facilement passage pour conduire, disoit-il, un corps d'armée dans la Livonie. Il fait halte sous les murs de Pleskow, annonce une fête dans son camp ; y invite les bourgeois. Pendant qu'on se livre aux divertissemens hors de la ville, des émissaires s'abouchent avec les prêtres. Ceux-ci prêchent le peuple en conséquence. On n'est pas long-temps à se déclarer pour un parti. On se tourne vers un prince qui professe la même secte ; on abandonne celui de Pologne qui n'est pas du rit grec. Les portes s'ouvrent ; on appelle Basile, et l'on crie : *Vive notre nouveau duc !*

La même année, la même perfidie valut encore à Basile le duché de Smolensko. On fit main-basse sur la garnison, et les habitans crédules ne brisèrent un joug que pour en recevoir un autre plus lourd encore. L'usurpateur ne tint pas parole à Glinski, et le laissa

sans gouvernement à la tête d'une colonne de son armée. Le Polonais voulut payer de la même monnoie un prince de mauvaise foi. Il fut trahi et livré à Basile. Les deux scélérats, en présence l'un de l'autre, se dirent publiquement leurs vérités. « Traître ! cria le grand-duc à Glinski, du plus loin qu'il l'aperçut, tu vas subir le châtiment dû à ton crime. — Traître toi-même ! lui répliqua celui-ci ». Et tous deux avoient raison. Cette entrevue auroit pu servir de leçon au peuple de Moskou ; ce grand exemple fut encore perdu. Glinski précipité dans un cachot, Basile continua de s'avancer audacieusement dans la route des forfaits ; les suites de cette campagne furent déplorables. Trente mille Russes périrent sur la rive de la Krapiwna, en 1515, comme de vils automates, trop dociles à la main perfide de l'ambitieux Basile.

Il ne marcha plus que de victoire en victoire. Les chroniques du temps ne sont pleines que du récit des batailles qu'il livra, des peuples qu'il soumit et retint sous le joug, des ambassades que l'Europe et l'Asie lui envoyoient pour solliciter sa protection ou son alliance. Basile étoit aussi vain que peu sûr dans ses traités. Un roi des Indes lui

propose d'ouvrir un commerce d'échange entre sa nation et la sienne, et lui offre en même temps son amitié et le titre de frère. « Frère ! reprit le grand-duc, dis à ton maître que je ne fraternise qu'avec les potentats dont la naissance, au moins égale à la mienne, est bien constatée sur des actes authentiques. Si ton souverain n'étoit qu'un roi parvenu... ! Je veux bien permettre à mes sujets de commercer avec les siens : mais quant à la fraternité royale qu'il me propose.... c'est ce qu'il faudra voir. Le grand-duc Basile, empereur et souverain de toutes les Russies, ne doit pas se compromettre et contracter une alliance fraternelle avec le premier prince qui la lui offre. Va, mon ami, redire à ton maître ce que j'ai bien voulu te signifier de ma bouche ».

C'est dans ce style insolent que Basile répondoit aux envoyés qui se succédoient dans son palais de Moskou. Mais il n'étoit pas si fier avec tout le monde. Les prêtres le trouvoient fort humble ; ils en faisoient ce qu'ils vouloient. Il étoit prodigue de deux choses : du sang du peuple, pour mériter le titre de conquérant sur la terre ; et des trésors de l'état envers le clergé, pour en obtenir son

salut dans le ciel. Le royaume de Casan coûta la vie à bien des milliers de Moscovites, sans parler des autres guerres entreprises par vanité. Quant aux prêtres, il ne leur refusa jamais rien. Les hommes d'état ont toujours pensé en avoir besoin. Les ministres du culte et les hommes d'état se sont toujours donné la main pour consommer la servitude des nations. Basile épuisa les ressources de la sienne pour bâtir des églises et les décorer, pour en doter les desservans, et les mettre à même d'en imposer à la multitude misérable par le faste de leur train. Pour principal monument, il laissa une cloche de cinquante mille livres pesant. Se voyant un pied dans le tombeau, il voulut rendre le dernier soupir au fond d'un monastère, et sous l'habit religieux : il fit approcher de lui sa famille ; et après avoir adressé de justes excuses à sa femme, qu'il n'avoit pas toujours traitée en bon et loyal mari, il parla en ces termes au jeune Iwan, celui de ses enfans qu'il désignoit pour son successeur : « Mon fils, j'ai bien quelques reproches à me faire ; mais la religion est miséricordieuse : ayez toujours soin d'elle, et elle vous pardonnera les fautes que vous pourrez commettre. J'ai peut être

été un peu sévère à l'égard de Démétrius ; mais vous saurez un jour que tout, même la parenté et l'humanité, doit ployer devant les raisons d'état. Tout est excusable dans un prince qui ne travaille que pour agrandir sa couronne et en augmenter la splendeur. Je me suis permis quelques fraudes politiques ; mais on peut impunément manquer de foi envers des voisins dont on a lieu de craindre la trop grande puissance. Au reste, j'ai pris exemple sur mes plus illustres prédécesseurs ; imitez-moi, et souvenez-vous que les prêtres, médiateurs entre dieu et les rois, sont là tout prêts pour absoudre ceux qui ont pu commettre des fautes à la plus grande gloire de l'église ».

Basile IV expira, en parlant ainsi, le 4 décembre 1534, après vingt-huit années de règne : il en avoit vécu cinquante-quatre. Une tradition plus véridique que certaines histoires, nous apprend que ce grand conquérant étoit aussi pusillanime qu'une femme ; mais qu'il avoit grand soin de sauver les apparences. A le voir se promener dans les rues de Moskou, sans un seul garde-du-corps, on eût dit que Basile étoit au-dessus de la crainte, et bravoit les événemens : mais tout le monde

ne savoit pas qu'il stipendioit largement bon nombre de satellites déguisés sous l'habit du peuple, et chargés de crier sur son passage : *Vive le grand-duc !* ou prêts à lui donner main-forte, à la plus légère apparence d'émeute.

Après les livres composés dans les temples, il n'y en a point de plus menteurs que ceux écrits dans le voisinage des cours. Les princes taillent la plume des annalistes, et quelquefois paient leur silence plus cher encore que des louanges, auxquelles on ajoute ordinairement peu de foi. Il est bien temps de faire cesser ce scandale littéraire.

IWAN, SURNOMMÉ LE TYRAN.

Règne de . . . .

Il faut que ce czar ou grand-duc de Russie ait comblé la mesure ordinaire des crimes communs à tous les princes, pour voir son nom suivi de la qualification de tyran. Le peuple de toutes les contrées a toujours été si débonnaire, si enclin à excuser les forfaits de ses chefs ! Il faut en avoir commis beaucoup pour exciter son indignation, et se

rendre digne à ses yeux de la flétrissure de l'histoire. Un annaliste russe pense, il est vrai, *que c'est faire injure à la mémoire d'Iwan IV, que de le désigner sous le titre de tyran; qu'il mérite avec plus de justice celui de conquérant :* comme si cette dernière épithète étoit plus honorable que l'autre; comme si une bête féroce à face humaine, qui ravage la terre et l'arrose de sang, n'est pas un monstre aussi-bien, mais d'une autre espèce, qu'un roi sombre et timide, qui accable, sous le poids de sa verge de fer, toute une nation ignorante et demi-civilisée. C'est ainsi qu'on a traité l'histoire jusqu'à ce jour. Remettons les choses à leur place, et appelons-les par leurs noms : pour cela, n'en croyons que les faits.

Mais avant d'en venir au tyran lui-même, disons un mot d'Hélène, sa mère, et régente de l'empire; car Iwan n'avoit que quatre ans quand il se vit en possession du trône moscovite. Cette princesse sans mœurs, comme presque toutes les femmes qui ont eu un grand pouvoir, n'attendoit pas qu'on prît la peine de la séduire; elle faisoit elle-même les premiers pas, et s'offrit à un jeune boïard ou seigneur de sa cour. Les autres courtisans en

parurent scandalisés, sans doute parce que chacun d'eux auroit voulu être l'heureux objet des tendres caprices de la princesse. Un oncle d'Hélène hasarda quelques remontrances paternelles ; sa nièce le fit charger de fers, et le laissa périr de misère au fond d'un cachot, pour apprendre à ceux qui auroient été tentés de rappeler leur *souveraine* aux premiers devoirs de son sexe, quel salaire leur étoit préparé. Au reste, la conduite scandaleuse d'une femme ne compromet pas assez directement la dignité et le salut d'un peuple, pour en instruire la postérité. Si Hélène n'eût été qu'une débauchée, on eût abandonné son nom à l'oubli : mais tenant les rênes du gouvernement, elle se permit tous les attentats des despotes. Au lieu de veiller à la sûreté des frontières, et de se mettre sur une défensive respectable, la régente, par les conseils de son amant, voulut placer son nom parmi les conquérans, et envoya des armées entières hors de la Russie pour ravager le territoire de la Pologne, tandis que les Polonais ravageoient celui des Russes. Au lieu de brûler les villes ennemies, il étoit d'une sage politique d'empêcher qu'on ne brûlât celles de la Russie. Enfin elle se conduisit

d'une manière si révoltante et si insensée, que plusieurs princes de la famille ducale saisirent ce prétexte pour justifier le poison qu'ils firent administrer à la princesse, dont l'existence tenoit en échec toutes leurs prétentions : en sorte qu'ils travaillèrent pour la nation, en ne croyant s'occuper que de leurs intérêts. Le peuple russe se vit délivré du joug et de la honte d'obéir à une femme qui ne savoit pas elle-même commander à ses passions.

Mais le jeune Iwan ne pouvoit pas encore se passer d'un régent. De nouvelles brigues agitèrent sa cour, et le plus ambitieux ou le plus adroit l'emporta. On fit la guerre sous son nom avec succès : pendant tous ces exploits, il passoit sa première jeunesse avec des favoris, et accordoit sa confiance à celui d'entr'eux qui l'aduloit davantage. Un de ses courtisans, rival du Ganymède en faveur, s'oublie un jour jusqu'à frapper celui-ci, en présence même et dans le palais du grand-duc. Iwan, de sa certaine science et autorité plénière, appelle ses gardes, et leur dit : « Tuez ce boïard, et que son cadavre soit traîné dans les rues de Moskou ! Je veux montrer, ajouta-t-il, comme je punis ceux

qui osent me manquer de respect ». Il fut obéi à la lettre. La cour et la ville, par ce premier acte du règne d'Iwan, virent qu'ils avoient un tyran de plus à ajouter à la nomenclature de leurs princes, et que la justice continueroit d'être ce qu'elle avoit toujours été, la volonté absolue et suprême du grand-duc, se mettant au-dessus des loix, et des formes gardiennes des loix.

Cet arrêt de mort, qui signala les premiers momens de l'émancipation du prince parvenu à l'âge où il pouvoit despotiser par lui-même, fut suivi de plusieurs autres exécutions, terribles effets de sa vengeance. Tous ceux qui n'avoient pas craint de dire tout haut leur avis sur l'administration, furent poursuivis. Iwan daigna faire grâce de la vie au boïard Anastase Buturlin, atteint et convaincu d'avoir critiqué les premières opérations du nouveau gouvernement : il en fut quitte pour sa langue, que le grand-duc, par clémence, ordonna de couper. Il fit trancher la tête à deux seigneurs de sa cour, accusés devant lui d'avoir tenu des propos contre sa personne. Iwan saisit ce prétexte pour se délivrer de plusieurs personnages dont le crédit pouvoit ombrager le sien. Il s'étoit choisi pour prin-

cipe la terreur : la terreur étoit son arme favorite. D'ailleurs il crut devoir faire précéder, par ces coups d'état, la cérémonie de son couronnement, et le titre de roi qu'il déclara vouloir prendre et garder, celui de grand-duc ne lui paroissant pas convenir à sa toute-puissance. Le 16 janvier 1547, il fut donc proclamé solennellement, au pied de l'autel de l'église cathédrale de Moskou, czar, ou roi de toutes les Russies. Le plus grand appareil accompagna ce cérémonial, et en imposa à la multitude présente, et préalablement glacée d'effroi par les sanglantes exécutions émanées de la bouche du prince.

La même année de ce couronnement, un grand incendie consuma presque toute la ville, témoin des fêtes de la cour : le défaut de police en fut la cause première. Le peuple sans asile, gémissant sur les décombres de ses habitations, voit passer George Glinski, celui des courtisans sans l'avis duquel le prince ne se déterminoit à rien. « Voilà, s'écrièrent plusieurs citadins, l'un des principaux auteurs de notre désastre : si lui et son maître, au lieu de donner des fêtes somptueuses à l'occasion du couronnement et du mariage du czar, eussent veillé davantage au bon ordre,

le feu n'eût point pris à notre ville ; du moins il n'auroit pas fait d'aussi grands ravages. Renvoyons-lui les pierres et les débris de nos maisons détruites par sa faute ; qu'il ne puisse plus venir insulter par son faste aux calamités publiques » ! Des paroles on passe aux actions : le favori du prince et sa suite sont en un moment écrasés sous les restes fumans de la ville, qu'on jette sur eux.

A la première nouvelle de cette émeute, Iwan entre en fureur : « Gardes ! allez faire main-basse sur cette vile populace, et réservez les plus factieux pour mourir dans les plus cruels supplices. Qui s'attaque aux seigneurs de ma cour, s'attaque à moi. Il faut apprendre à cette multitude à respecter les objets de mon affection ».

La sentence verbale du czar fut exécutée, sans coup férir de la part du peuple, incapable de donner quelque suite à un premier élan vers la justice et la liberté.

La Russie étoit sans cesse harcelée par plusieurs petites nations voisines, qui de temps en temps prenoient de l'humeur du joug et du tribut que les grands-ducs avoient imposés sur elles. Les Czérémisses avoient montré le plus d'impatience : Iwan se mit en marche

contr'eux à leur tour. Plus courageux, mais plus foibles que les autres peuplades, pour éviter une destruction totale, ils résolurent de se mettre à la merci d'un prince aussi redoutable. Iwan parut touché de leur soumission. Ce monstre, pour mieux déguiser son arrière-pensée à leur égard, leur fait grâce d'impositions pendant trois ans; mais en même temps exige d'eux, comme un gage de leur fidélité, qu'ils marcheroient tout de suite contre les habitans de Casan. Les Czérémisses s'arment aussitôt de leurs arcs, et partent tout joyeux pour cette expédition, ignorant que l'ennemi qu'ils alloient combattre leur répondroit avec du canon; et c'est là où le czar les attendoit pour les voir périr presque tous, et pour se délivrer d'une nation qui se rappeloit trop souvent qu'elle étoit née pour l'indépendance. Il s'en fit une horrible boucherie : ceux qui réchappèrent de ce combat, ou plutôt de ce massacre, furent largement récompensés par le prince perfide, qui n'avoit plus rien à craindre d'eux, du moins pour quelque temps. Voilà un trait de la politique d'Iwan IV, laquelle, au reste, ressemble à celle de tous les dieux de la terre.

Il se rendit maître du royaume de Casan à peu près par les mêmes moyens. Il eut soin d'abord d'entretenir des intelligences dans la capitale, et de faire tomber le choix du monarque sur la personne d'un certain Sigaleus, homme lâche, débauché, et plus sanguinaire encore que lui. Les habitans ne tardèrent pas à s'en dégoûter, comme il l'avoit bien prévu. Il ne restoit plus qu'un pas à faire ; c'étoit d'offrir la couronne au czar, et de se mettre sous son sceptre : mais il y avoit dans Casan un parti assez considérable qui, plus sage ou plus clair-voyant, pensoit que ce seroit troquer un despote contre un autre plus à craindre encore. Iwan fut donc obligé d'appuyer ses prétentions sur la souveraineté de ce pays par la force des armes ; mais les Russes, toujours en guerre, et hors d'haleine depuis plusieurs années, commençoient à soupirer après le repos, ne croyant pas devoir davantage exposer leurs jours, pour procurer à leur czar la vanité d'attacher un fleuron de plus à sa couronne. Cette disposition des esprits contrarioit les vues d'agrandissement qu'Iwan méditoit et brûloit de remplir.

Pour donner du ressort en sa faveur à l'opinion publique, il imagine d'imprimer à cette

guerre d'invasion le caractère d'une espèce de croisade. Il ordonna sous main au clergé russe, valet complaisant de la cour, de publier que le royaume de Casan est idolâtre, et que la religion grecque est intéressée à faire rentrer dans son giron un peuple aussi voisin. Les Russes donnèrent dans le piége. Iwan caressa les soldats presque rebutés, et vint à bout de les mener droit à Casan, dont on fit le siége. Cette ville et tout le royaume se rendirent, et devinrent province de l'Empire, vers la fin de l'année 1552. Il en coûta bien du sang ; mais cette considération ne pèse pas beaucoup dans la balance des hommes d'état. Qu'importe des milliers d'hommes massacrés, pourvu qu'au titre de *czar de Russie*, Iwan puisse ajouter : *et roi de Casan !* Qu'importe neuf mille citoyens morts de la peste à Moskou au commencement de 1553, par une suite de la négligence d'Iwan, qui, tout occupé de conquêtes, n'avoit pas le temps de veiller à la salubrité des peuples confiés à son administration !

Un prince de la Tartarie, qui avoit autrefois disputé au czar la souveraineté de Casan, inquiétoit encore ce dernier. Iwan cherchoit un expédient pour s'emparer de sa per-

sonne, et le garder sous ses yeux à Moskou : la religion lui fournit ce qu'il cherchoit. Sous prétexte de le convertir au rit grec et de le baptiser, on l'attire à la cour, on lui donne un palais et des revenus suffisans. Le prince tatar se laisse prendre à cet appât ; et le czar, au titre de vainqueur, ajoute celui de propagateur de la foi. Sous ce dernier titre révéré de la multitude, il se permet tout, pour la plus grande gloire de Dieu et de son église.

Les Czérémisses, doublement infidèles au joug du czar et à celui des prêtres, font un petit mouvement ; on détache contr'eux quelques troupes ; quatre-vingts d'entre ce peuple, digne d'un meilleur sort, sont attachés à des gibets plantés sur le plus haut de ses montagnes. Pendant qu'on décimoit ainsi le peu d'hommes énergiques de ces contrées, le barbare Iwan, en pélerinage et à genoux dans des chapelles, élevoit au dieu des prêtres ses mains teintes dans le sang et pleines de rapines.

L'année suivante fut marquée par l'invasion du royaume d'Astracan. Cet événement ne coûta qu'un mois de guerre : Iwan avoit tout disposé d'avance ; il avoit gagné, à force d'argent, un parti dans la capitale pour chasser le prince régnant ; en sorte que les Russes

n'eurent, pour ainsi dire, qu'à se présenter. Le roi détrôné avoit un fils dont l'existence faisoit ombrage à Iwan : on fit offrir secrètement la protection et la faveur du czar au mirza ou tel autre seigneur du pays conquis, qui, n'importe par quelle voie, pourroit envoyer à Moskou la tête du prince proscrit et déshérité. L'infortuné, en effet, ne tarda point à subir son arrêt, dans un moment où il se laissa surprendre sans gardes. La mère et les parentes de cette victime furent traitées, par ordre du meurtrier en chef, avec tous les égards et toutes les distinctions dues à des princesses souveraines. Iwan n'avoit rien à craindre de ces femmes sans pouvoir et sans ressources. C'est par le chemin de l'hypocrisie et des assassinats qu'il marchoit à la gloire : il en étoit quitte pour charger les moines du mont Sinaï de prier pour lui le dieu des armées. Ainsi, avec quelques pièces de monnoie distribuées à de pieux fainéans, il achetoit le pardon de ses crimes et le salut de son ame ; mais il ne fut pas assez impolitique pour se mettre en guerre ouverte avec les Turcs qu'il craignoit, à l'occasion de quelques monastères rançonnés par une puissance rivale de la sienne.

Les princes de Circassie, craignant la visite inopinée d'un prince entreprenant, et à qui tout cédoit de gré ou de force, se hâtèrent de lui en rendre une à Moskou : ils y furent bien reçus. Par un ordre secret, les prêtres grecs s'emparèrent de la conscience et de l'esprit de ces rois idolâtres, et n'eurent pas de peine à les faire consentir à une conversion dont les suites furent une renonciation à peu près volontaire au trône qu'ils venoient de quitter. Iwan se servoit de tout pour en venir à ses fins ; et les prêtres lui gagnèrent presqu'autant de conquêtes que ses soldats.

Le zèle pour la religion lui servit encore une fois de prétexte pour envahir la Livonie, province riche, fertile et paisible, gouvernée par le grand-maître de l'ordre teutonique. Des ambassadeurs se hâtent de prévenir la tempête, en portant des présens considérables au czar avide. Ce fastueux barbare leur donne audience du haut de son trône d'or massif. « Nous venons vous proposer la paix. — Point de paix, reprit Iwan, avec des gens sans foi, sans loi ! vous n'êtes que des schismatiques. Vous me devez un tribut ; où est-il ? je ne vois ici que des présens. — Les Livoniens, reprirent leurs envoyés, ne

vous doivent rien : dans nos annales, il n'est question d'aucune redevance servile ; nos pères n'ont jamais été vos tributaires, et les enfans doivent imiter leurs pères. — C'est ce que nous verrons, dit Iwan en leur faisant signe de se retirer. — Nous nous en plaindrons à l'empereur de Rome, répondirent-ils en s'en allant. Vous ne nous refuserez pas du moins un guide pour retourner dans notre patrie ».

Iwan leur en accorde un ; mais on lui enjoint de conduire les ambassadeurs par des routes écartées, afin de les empêcher de rentrer de sitôt dans la Livonie ; et pendant que cette province attend dans l'inaction les suites de son message, le czar, précédé d'une espèce de déclaration, où il prend le ciel à témoin de l'innocence de ses intentions, fait occuper le territoire de Derpt par plusieurs milliers de Russes déterminés à commettre toutes les horreurs, et ils s'en acquittent avec toute la barbarie du maître qu'ils servent. Le fer et le feu, la famine et la peste portent la désolation et la destruction par-tout où ils passent : la malheureuse Livonie est livrée à tous les fléaux par les ordres d'un scélérat couronné, qui croit avoir perdu une journée

de son règne affreux, quand le soir il ne peut pas se dire : « Aujourd'hui, par mes ordres, toute une ville a été livrée aux flammes, et les habitans passés au fil de l'épée ». Pendant quarante jours entiers, toute une province souffre le pillage d'une soldatesque brutale et infame. On fit quelque résistance ; mais ce généreux dévouement ne servit qu'à redoubler la fureur d'Iwan, et la barbarie de ses ordres. Les droits les plus saints de la nature et de la société furent violés : l'amour maternel, la piété filiale, la vieillesse et l'enfance, la foiblesse et la pudeur, rien ne fut sacré pour les dignes satellites d'Iwan. Ils firent main-basse sur tout ; et des historiens français et modernes, après le tableau de toutes ces horreurs, sont assez insensibles et assez lâches pour s'exprimer ainsi : « Le général de l'armée russe qui étoit en Livonie, alla à Moskou pour rendre compte de sa conduite au czar : *le monarque avoit l'ame aussi élevée que le courage ;* il donna à son général des récompenses proportionnées à ses actions, et le chargea de faire bénir les églises de Derpt ».

Et voilà, disons-le encore, comme on écrivoit l'histoire ! Le massacreur Iwan, qui, du

fond de son palais, donne ordre de mettre tout à feu et à sang dans une contrée paisible, *avoit l'ame aussi élevée que le courage*. Que les écrivains d'autrefois étoient vils! ils traçoient de sang-froid le récit des plus grands crimes de lèse-humanité, et terminoient leur récit par une apologie des scélérats, parce que ces scélérats portoient un sceptre. Que les annales de l'esprit humain lui sont peu honorables!

Le mal ne se faisoit jamais assez vîte au gré d'Iwan. Il se met lui-même en campagne en 1570, pour achever l'anéantissement de la Livonie. Les Turcs viennent enfin au secours de cette malheureuse contrée, mais vainement; le génie infernal du czar résiste à tout; rien ne l'arrête dans ses affreux succès; il triomphe à la fois et des Musulmans et des Lithuaniens, vengeurs de l'innocence opprimée. Ces derniers éprouvent plus particulièrement les effets de la fureur czarine. Iwan, pour laisser un exemple terrible, propre à dégoûter les peuples de prendre parti en faveur de leurs voisins injustement persécutés, brûle les villes de la Lithuanie, massacre tous les hommes en état de se défendre, et emmène en servitude les femmes

et les filles. Jadis, on appeloit cela de l'héroïsme.

Comment décrire l'horrible catastrophe de la ville de Venda ? Il manquoit un chef aux Livoniens ; ils proclament Magnus, duc de Holstein, oncle du tyran du nord. Celui-ci, à cette nouvelle, accourt à la tête d'une partie de ses troupes, devant Venda ; on s'y prépare à soutenir le siége. Semblable à l'hiène des montagnes, qui la nuit rode dans la plaine, autour d'une ferme, attirée par l'odeur d'un troupeau, Iwan fait plusieurs fois le tour de la ville, en prononçant le serment de n'y pas épargner l'enfant sur le sein de sa mère. Les citoyens instruits de ce vœu des furies, trop convaincus de leur impuissance à résister, prennent la généreuse résolution d'incendier leur patrie, et d'y mourir tous au milieu des flammes, plutôt que de se rendre au tigre altéré de sang, qui les tient bloqués. Leur nouveau roi, principale cause de l'affreuse situation où ils se trouvent, se dépouille lui-même de son manteau, dépose la couronne, et, en habit de deuil, sort et se remet entre les mains de son neveu. Les habitans se pressent sur les remparts pour être témoins de l'accueil qu'on va lui faire.

Iwan, peu touché de l'attitude humiliante de son oncle embrassant ses genoux, le repousse, le jette à terre, le foule à ses pieds, et donne ordre de le charger de chaînes. A la vue d'un ennemi sans entrailles, qui ne respecte pas même les liens du sang, les citoyens de Venda s'assemblent dans la place publique, allument des flambeaux, mettent le feu aux barils de poudre qui leur restent, et font sauter leurs murailles. Ils furent tous ensevelis sous les décombres de leur ville [1]. A ce spectacle, Iwan ne regretta qu'une chose ; c'est de ne s'être pas donné lui-même le plaisir de cette destruction. La résolution des citoyens de Venda fut sublime, sans doute, mais peu réfléchie. Dans leur désespoir, il étoit beau de mettre le feu aux quatre coins de la ville ; mais en même temps il falloit en sortir tous à la fois, les femmes, les enfans et les vieillards à l'arrière-garde, tomber en masse sur l'assiégeant, et, sans lui donner le moment de se reconnoître, diriger l'irruption principalement du côté où se trouvoit Iwan, et se faire hacher tous ; mais envelopper, entraî-

[1] Les citoyens de Sagonte en Espagne, vivement serrés par Annibal, avoient déjà donné l'exemple de ce déplorable dévouement.

ner avec eux le czar déconcerté par ce coup de hardiesse. L'issue en eût été problablement heureuse : peut-être auroient-ils pu s'emparer de la personne d'Iwan, mal préparé à un tel choc. Qu'il eût été consolant pour la province, d'apprendre que ce monstre couronné termina le cours de ses brigandages parmi les feux dévorans de la place dont il faisoit le siége ! Cet événement est de 1572.

On lui eût épargné un nouveau forfait, plus exécrable peut-être encore que tous ceux qu'il a déjà commis. Pendant qu'il savouroit l'horrible plaisir de la vengeance dans la Livonie, le kan de la Crimée profitoit de son absence pour entrer dans la Russie ; il pénétroit jusqu'à Moskou, et faisoit le sac de cette ville, résidence du czar. A la première nouvelle, Iwan, dans une fureur aveugle et lâche, fait massacrer sous ses yeux tous les prisonniers qu'il vient de faire, sans distinction d'âge ni de sexe ; puis il vole au secours de sa capitale, et a la bassesse d'offrir de l'argent au vainqueur, ne pouvant l'obliger autrement à évacuer le territoire russe.

En 1576, les Livoniens eurent enfin leur revanche. Aidés des Polonais, ils taillèrent en pièces l'armée de leur implacable ennemi. Il

périt, dit-on, dans cette affaire, une quantité innombrable de Russes. Mais ces instrumens dociles de la tyrannie n'excitèrent aucune pitié. Le trop heureux Iwan ne partagea point le sort de ses victimes : il commandoit le crime, d'autres que lui en portoient la peine; c'est un usage immémorial.

Il appartenoit aux Polonais, sous la conduite d'Etienne leur monarque, d'humilier le féroce orgueil d'Iwan; mais à quel prix! que d'affreuses représailles! La plupart des conquérans ont eu plus d'heureuses chances que de talent; ils ont eu aussi plus de hardiesse et de témérité, que de courage et de bravoure. Le succès rapide du roi Etienne étonna le czar. Il eut l'air de temporiser. La crainte seule et le défaut de ressources lui tinrent lieu de prudence. Dans cette pénurie de moyens, ce superbe conquérant se sentit réduit à une telle extrémité, qu'il crut devoir supplier le pape d'être le médiateur entre lui et le monarque de Pologne. Ce trait n'annonce pas cette élévation d'ame qu'on suppose à Iwan; mais le vengeur de la Livonie exigeoit la liberté de cette province pour premier article du traité. Le czar y eût peut-être consenti, s'il n'eût craint d'indisposer la nation

russe, plus fière que lui, et de perdre toute sa gloire. Il ne savoit que résoudre, et son inaction contrastoit avec l'ardeur des Polonais. Que faire ? Il imagine une scène plus digne de figurer sur les treteaux d'une troupe de comédiens, qu'en la présence d'une grande nation. Il s'étoit préparé d'avance au rôle étrange qu'il devoit y jouer. Agité de diverses craintes, se défiant de tout le monde, dans le revers de fortune qu'il éprouvoit, il se fait envoyer une députation, comme pour le réveiller de son assoupissement, et le menacer de se voir remplacé par son fils, s'il désespère du salut de l'état. Ce préliminaire avoit pour fin de motiver le dénouement qu'il méditoit : il se présente sur la place publique, seul et sans gardes, se dépouille du manteau impérial, et jette sa couronne à terre, en disant : « Que celui qui s'en juge plus digne que moi, la ramasse et la mette sur sa tête ! Peuple ingrat ! puisque tu parois chercher un autre monarque, je renonce à te commander [1] » ! Le tartufe savoit bien que le peuple ne le prendroit pas au mot ; ou que, dans ce cas, des

[1] On trouve, dans la vie de Philippe-Auguste, roi de France, au treizième siècle, un trait tout-à-fait semblable.

émissaires, bien payés par lui, crieroient : « *Vive le czar Iwan !* nous n'en voulons point d'autre ». En effet, on le força pour ainsi dire à se revêtir des marques de sa dignité suprême. Certain d'avance du succès, mais écumant de rage de voir que la veille, lors de la députation qu'il avoit lui-même provoquée en secret, on avoit parlé de son fils, comme du seul espoir de la patrie dans les conjonctures difficiles où elle se trouvoit, il se laissa entraîner à un mouvement de fureur si violent, qu'il assena sur la tête de son enfant prosterné devant lui, un coup de bâton ferré dont il mourut cinq jours après. Iwan parut au désespoir ; il manifesta tous les symptômes de l'amour paternel ; le contentement étoit au fond de son cœur : il perdoit un fils, mais en même temps un rival que déjà on lui opposoit. Sa douleur en imposoit au peuple débonnaire ; et, loin de perdre de son ascendant, son despotisme ne se trouvoit que plus affermi. Une autre considération s'étoit offerte à son esprit. Il pressentoit bien que jamais il ne parviendroit à la paix, sans relâcher sa proie. La Livonie ne pouvoit lui rester ; l'orgueilleux, en la cédant au vainqueur, cherchoit à pallier sa honte, et à mé-

nager son amour-propre. Il accéda aux propositions qui parurent lui être arrachées sur le corps de son fils arrosé de ses larmes ; et c'est ainsi qu'il sut se tirer d'un mauvais pas. On en conclura nécessairement que l'ame d'un homme d'état est étrangère à tous les sentimens de la nature, et qu'Iwan est peut-être l'un des plus scélérats d'entre les souverains.

Incendiaire de villes, massacreur d'hommes, assassin de son propre fils, il ne manquoit plus à Iwan qu'un grand crime à commettre, celui de père incestueux, pour atteindre au comble de la gloire des tyrans, jaloux de ne s'être refusé aucun forfait. Se voyant, par l'âge et les circonstances, incapable de se livrer avec le même succès d'autrefois à ses goûts meurtriers, depuis plusieurs jours le czar étoit rêveur et sombre. Ce n'étoit pas le remords qui le tourmentoit, les hommes d'état n'en ont point, mais l'impuissance où il se trouvoit de faire le mal avec toute l'énergie d'un grand scélérat qui se permet tout. Un matin, sa bru, la veuve de son fils Iwan, vint lui rendre ses devoirs de cour ; et cette étiquette lui coûtoit presqu'autant de larmes que la mort de son mari. Baiser la main teinte du sang de ce qu'on a de plus

cher ... ! Elle étoit jeune, pleine de charmes ; et la douleur qu'elle ne pouvoit tout-à-fait dissimuler, lui prêtoit de nouveaux appas. A sa vue, Iwan, qui avoit besoin de se distraire, se livre aux désirs impudiques qu'il nourrissoit encore au fond de son cœur. Sous le voile de la tendresse paternelle, ce satyre couronné conçoit la passion la plus brutale. Il prend dans ses bras la jeune princesse, la fait asseoir sur ses genoux, feint d'abord de partager sa tristesse ; et comme pour la consoler et la dédommager des caresses d'un époux bien-aimé, il ose porter sur son sein une main libertine. Arine Ududovic (c'est le nom de l'infortunée), qui d'abord s'étoit prêtée aux premiers témoignages d'un intérêt qu'elle ne soupçonnoit pas être criminel ; car comment se faire l'idée d'une monstruosité pareille à celle du czar ! Arine s'arrache avec effroi et indignation d'entre les bras de son cynique beau-père, en jetant un cri. Les gardes accourent ; la princesse se retire en silence. Iwan interdit donne ordre d'avertir son autre fils de venir lui parler sur-le-champ. Théodore arrive ; et son père lui parle ainsi : « Mon fils, je t'ai privé d'un frère, et je le pleure tous les jours ; c'est sur toi que repose

l'espoir

l'espoir de l'empire et ma seule consolation. Qu'on me fait payer cher un moment de violence, affreux sans doute, mais involontaire! Les knees, les boïards, toute ma noblesse, et le peuple lui-même m'abhorrent, et peut-être me méprisent. Ma bru vient de mettre le comble aux peines dont on m'accable; elle m'impute à crime les caresses paternelles que je lui prodiguois; et sans doute que mon palais, la ville et les provinces vont croire, par ses soins, que j'ai osé porter sur elle un regard incestueux. Mon cher Théodore, venge l'honneur d'un père, et empêche que ma honte ne devienne publique. Je t'ordonne de t'emparer de la personne d'Ududovic, et de la renfermer pour le reste de ses jours, en ne lui donnant pour nourriture que le pain de la douleur : qu'elle expie au sein de la misère une calomnie atroce, et qui compromet la dignité du trône » !

Iwan fut obéi. Théodore mit sa belle-sœur dans un monastère, d'où elle ne voulut plus sortir; et le châtiment qu'on crut lui infliger, devint pour elle un port tranquille, où elle put se livrer sans contrainte au douloureux souvenir d'un époux chéri, loin de son meurtrier infame.

Ne pouvant plus vivre long-temps, ni sans honte, Iwan voulut, aux yeux du peuple crédule et débonnaire, effacer la mémoire des crimes de son existence par une fin édifiante. Prévoyant bien que la première chose que feroit son successeur pour être bien venu à l'avénement au trône, seroit, selon l'usage, de rendre la liberté aux victimes du prince défunt, il voulut en ôter le mérite à son fils aîné. « Je veux, dit-il, qu'au moment où la tombe se refermera sur moi, on ouvre la porte des prisons ; qu'on distribue en même temps de l'or aux religieux de mon empire, afin de les engager à prier, pour le repos de mon ame, le dieu des armées, qui m'a toujours si visiblement protégé dans tout le cours des guerres que j'ai eues à soutenir. Pour expier les fautes inévitables aux princes chargés d'une grande administration, mon vœu est de rendre mon dernier soupir sous le vénérable habit de S. Basile, et sous le nom de Jonas ».

Il avoit raison, le monstre ! le sien, noirci de crimes, ne pouvoit qu'irriter la justice céleste, à laquelle il eut l'air de croire, pour en imposer jusque sur le bord du cercueil. Le peuple dévot, auprès duquel un feint re-

pentir tient lieu de justification de tous les excès dont lui-même a été la victime, donna, dit-on, des larmes au trépas d'Iwan, arrivé enfin le 18 mars 1584. Plus éclairé, il eût traîné sur l'échafaud le cadavre impur d'un despote qui, tant qu'il vécut, fit le métier de boucher d'hommes, et qui après lui laissoit la Russie en proie aux vengeances de toutes les nations voisines, qu'Iwan avoit insultées et mises en pièces.

Il fut regretté principalement des gens attachés à son service personnel : il étoit pour eux affable et bon. Ce prince hypocrite avoit l'art de jeter sur ses grands attentats publics le voile officieux des vertus domestiques. C'est à l'aide de cette dissimulation journalière, que beaucoup de tyrans ont sauvé leur mémoire de l'opprobre qu'ils méritoient.

Il avoit grand soin de se montrer populaire. Sur son passage, il caressoit les enfans du peuple, faisoit accueil aux vieillards, s'entretenoit familièrement avec les habitans de la campagne. Ces petits moyens, dont la multitude a toujours été dupe, lui réussissoient ; il s'en servoit pour recruter des soldats, et mettre ses bataillons au complet. Les pères livroient gaiement leurs enfans à un prince

qui les accabloit des démonstrations les plus affectueuses : un mot obligeant, sorti de sa bouche, prévenoit les murmures de toute une province, ou les calmoit.

Iwan avoit étudié son métier de prince, avec toute l'attention qu'exige le système affreux qu'il s'étoit proposé, de tenir les Russes comme à l'attache, en leur livrant pour curée la vie et les biens des malheureuses peuplades environnantes : c'étoit un gibier qu'il avoit toujours sous la main, pour entretenir sa meute dans la soif du carnage.

Pour justifier ses grands attentats, pour détourner la vue de dessus son manque de foi, ses vexations publiques, ses dilapidations des deniers de l'état qu'il prodiguoit à des guerres injustes et sacriléges, il se donnoit dans l'intérieur pour un observateur scrupuleux des loix de l'équité. Il ne vouloit pas qu'il y eût dans toute la Russie d'autre brigand, d'autre concussionnaire, d'autre meurtrier que lui. Il avoit ordonné qu'à l'installation d'un juge sur son tribunal, on le fît précéder de quatre valets de bourreau, ayant à leur tête leur chef armé d'un fouet [1]. C'est

[1] Sans doute par réminiscence de ce roi de Perse, qui installa un nouveau juge sur le siége du tribunal,

dans cet appareil que le magistrat venoit au palais du czar recevoir la confirmation de sa place. Alors Iwan lui disoit, en se composant la physionomie : « Ce fouet est pour t'écorcher vif à la première faute que tu feras. Je prétends que mon peuple soit gouverné par des loix sages et des hommes intègres. Va à tes fonctions ». Ce cérémonial ne laissoit pas que de produire beaucoup d'effet sur les esprits : les citoyens s'en retournoient chez eux extasiés, et chantant les louanges d'un prince aussi grand justicier.

Quand un ministre prévariquoit, voici le supplice qu'Iwan avoit imaginé. On habilloit le coupable d'une peau d'ours ; et, au milieu des marchés publics, on l'exposoit à la voracité des chiens du quartier.

Jusque dans les actes de justice dont il faisoit parade, Iwan ne pouvoit s'empêcher de laisser entrevoir son caractère féroce et carnassier.

Iwan, qui se permettoit l'inceste, n'entendoit pas raison sur l'ivrognerie ; c'étoit à ses yeux un délit digne de plusieurs années de prison. Pendant les saints jours du culte, ce

recouvert de la peau de son prédécesseur convaincu de concussion.

prince pieux ordonnoit la fermeture des tavernes. Toutes ces petites attentions produisoient des merveilles : *O le bon prince ! ô le saint homme de czar !* lui crioit-on, au retour d'une campagne où il avoit fait couler des flots de sang. On ne voyoit pas ce sang ; on ne pensoit qu'au vin dont il avoit interdit religieusement l'usage.

Lui qui manqua si souvent de foi avec ses alliés, lui qui extorqua tant de pays avec de belles promesses, il étoit inexorable envers tout particulier qui abusoit de la confiance des autres. Il le faisoit couvrir de haillons, et on le promenoit par toute la ville, en le fustigeant dans les carrefours.

D'après ses vastes plans d'envahissement et de conquêtes, il avoit besoin de soldats : cette caste jouissoit de toutes ses prédilections ; tous ses soins se portoient sur ces instrumens dociles ; il leur distribuoit des terres pour se les attacher, et cette munificence impériale ne lui coûtoit pas beaucoup. De toutes les loix qu'il réforma, il n'eut garde de toucher à celle qui le déclaroit héritier naturel de tous ses sujets ; en sorte que chaque jour lui fournissoit de quoi payer ses assassins enregimentés, et soumis à une subordination sévère.

Un despote conquérant, ami du sang et de la luxure, doit nécessairement avoir beaucoup de religion; c'est le manteau le plus ample et le plus épais pour dérober les horreurs et les turpitudes de la tyrannie. Iwan avoit si bien distribué sa journée, qu'il trouvoit le loisir de rester une heure ou deux prosterné au pied des autels, et ce temps n'étoit pas perdu; il lui portoit profit; il lui faisoit la réputation d'un prince chéri du ciel, et n'entreprenant rien ici-bas sans consulter le Très-haut. Les jours de jeûne, il ne se nourrissoit que de racines, et ne buvoit que de l'eau; mais sans préjudice du sang humain dont il s'abreuvoit en toute sécurité de conscience. Pendant la sainte semaine, il se mettoit en retraite, et endossoit l'habit monacal dans le cloître de S. Basile, richement doté par lui, dans une maison royale, à deux ou trois lieues de Moskou. Iwan sortoit de ce lieu saint avec l'absolution provisoire de tous les crimes qu'il lui plairoit commettre pour la plus grande gloire de dieu et du czar.

Il étoit intolérant; cela va de suite. La mort, ou tout au moins le knout pour les hérétiques et les blasphémateurs! Mais ce qu'on n'eût pas soupçonné, il étoit ce qu'on appeloit jadis

dans les écoles un *ergoteur*. Il se divertissoit à disputer avec les docteurs d'une autre communion que la sienne. Un jour, rapporte naïvement l'historien de sa vie, il se prit de dispute avec un certain Rocyta, théologue renforcé de la secte luthérienne.

« N'as-tu pas de honte, lui dit Iwan, tout dégouttant de meurtres commis par ses ordres et sous ses yeux dans la Livonie et ailleurs; n'as-tu pas de honte de professer un culte qui divise les hommes qui sont tous frères, et met en feu toute l'Europe? Renonce à une doctrine qui sème le trouble sur la terre, et ranime la férocité des peuples ignorans les uns contre les autres. Eh! ne sais-tu pas, malheureux, que notre divin sauveur n'est venu parmi nous que pour y faire régner la paix, et recommande par-dessus tout l'union à ses disciples? D'ailleurs, vos prêches sont autant de lieux de débauche. Vous n'observez aucun jour d'abstinence; vous vous attirez la haine des saints dans le ciel, et la malédiction des hommes sur ce globe. Vos prêtres couchent avec leurs sœurs, etc. etc. »

Le biographe d'Iwan dit que le czar fut si content de la réplique du docteur luthérien, qu'il lui en demanda une copie manus-

crite. Si Rocyta eût fait son devoir, s'il eût répondu ce qu'il devoit, nous doutons que le prince prédicateur eût été jaloux de conserver par écrit ce monument de franchise. Iwan parloit de paix, d'union, de fraternité....! Cette conversation est précieuse; elle sert à mettre à nu le cœur des princes; c'est un préservatif pour ces ames douces et confiantes, qui se laissent toucher par quelques actes de fausses vertus, ou par quelques belles paroles, loin d'y voir un vernis perfide, et le comble de la scélératesse des hommes d'état.

Les panégyristes les plus intrépides d'Iwan IV conviennent pourtant qu'il fut méchant jusqu'à la barbarie, et sévère jusqu'à la cruauté; et ils en racontent plusieurs traits. Il portoit toujours un bâton ferré; c'est l'arme avec laquelle il frappa de mort son fils aîné. Une de ses jouissances de tous les jours, étoit de peser fort avec ce bâton sur le bout du pied de celui avec qui il daignoit lier conversation. L'individu en qui l'envie de plaire à son maître étoit plus forte encore que la douleur, et qui répondoit par un sourire à cette caresse du prince, avoit part dans la suite à ses faveurs. « Voilà les gens qu'il me faut à ma cour », disoit tout bas Iwan; et telle

étoit l'épreuve qu'il répétoit, et d'après laquelle il se vantoit de se connoître en hommes.

Un vaivode (gouverneur d'une place forte) reçoit en présent une oie farcie de ducats. Iwan le sait, et ne dit mot d'abord ; mais à la première rencontre qu'il fait du gouverneur dans un carrefour de Moskou, il ordonne au bourreau de lui donner le knout, en lui demandant à chaque coup : « Comment trouves-tu la chair d'oie » ?

Quelquefois son despotisme avoit un caractère de bizarrerie, qui ne le rendoit que plus odieux et plus insupportable.

On raconte qu'un autre jour il imposa pour tribut aux habitans de Wologda, ville sur la rivière de ce nom, une assez grande mesure de puces : les citoyens se dégradèrent au point de se soumettre à cette imposition ; mais ils ne purent jamais parvenir à remplir tout-à-fait la mesure ordonnée. Iwan les condamna à une forte amende, qu'ils payèrent. Le despote savoit à quelle nation il avoit à faire.

L'ambassadeur qu'Elisabeth, reine d'Angleterre, envoya au czar, se couvrit en présence d'Iwan : celui-ci, gonflé d'orgueil, trouva cette étiquette si étrange, qu'il dit au ministre plénipotentiaire anglais : « Ne sais-tu

pas comme je traite les ambassadeurs insolens ? — Prince ! lui répliqua aussi fièrement l'envoyé, je sais que ma reine, que je représente ici, n'ôte son bonnet devant aucun prince du monde ».

« Voilà un brave homme », reprit le czar, qui savoit dissimuler une injure, quand il ne se croyoit pas en mesure de se venger avec succès. Il ne se conduisit pas aussi généreusement envers un ambassadeur polonais, coupable du même délit : il lui fit clouer son chapeau sur la tête.

Iwan, si superbe sur son trône, n'étoit qu'un vil histrion à la fin des repas qu'il donnoit, et ne savoit pas conserver à table cette dignité d'un souverain, dont il paroissoit si fier dans les audiences : comme un bateleur de foire, il faisoit des tours et mille autres plates bouffonneries. Des femmes d'Ecosse et d'Angleterre, qui voyageoient en Russie, témoins de ces turlupinades, si indignes d'un monarque qui visoit au titre de grand homme, ne purent s'en taire, et le blâmèrent assez haut pour être entendues des observateurs qu'Iwan entretenoit dans les hôtelleries : ce propos ne tarda pas à parvenir aux oreilles d'Iwan. « Qu'on aille me chercher ces étran-

gères si difficiles » ! Elles arrivent. En présence de toute sa cour, il ordonne qu'on les dépouille jusqu'à leur dernier vêtement, et qu'on répande devant elles, sur le parquet, six boisseaux de pois secs. « Mes belles dames, leur dit-il ensuite, il me faut ramasser tous ces grains un à un : vous le pouvez à votre aise ; je vous ai débarrassées de tous vos habits pour cela. Allons ! qu'on se mette à l'ouvrage ; autant de coups de knout que vous laisserez de grains par terre ! Un bon verre d'eau-de-vie à celle d'entre vous qui aura terminé sa besogne avant les autres. Cette petite corvée finie, j'espère que vous serez mieux avisées à l'avenir, et que vous ne tournerez point en ridicule mes actions. Je vous rends leçon pour leçon ».

Il fallut se soumettre à ce supplice ; car c'en fut un à des femmes honnêtes, de se voir exposées nues aux risées indécentes de toute une cour grossière et sans mœurs, et aux sarcasmes insolens d'un prince profanateur de l'hospitalité. Elisabeth eut la lâcheté de fermer les yeux sur cette violation brutale du droit des gens. Qu'on nous pardonne tous ces détails, si peu dignes de la majesté de l'histoire ; mais ils sont indispensables pour

peindre les mœurs du temps et l'esprit des peuples.

Toute la Russie étoit couverte d'espions ; on le savoit, et les maîtres de maison n'hébergeoient pas volontiers le premier venu qui se présentoit sur une grande route. Iwan quelquefois se déguisoit lui-même en observateur, pour l'être de ceux qu'il soudoyoit. Sous ce costume, un soir, il se présente sur le seuil de la chaumière d'un villageois, près de Moskou. On refuse de le recevoir ; il éprouve le même accueil devant plusieurs autres portes. A la fin, une s'ouvre : le lendemain il donne ordre de mettre le feu à toutes les habitations du village, excepté à celle qui s'est ouverte pour lui. Ainsi, quantité de familles furent réduites à la plus affreuse misère, et sans asile, pour satisfaire au caprice d'un prince ombrageux et bizarre.

Quelquefois Iwan se plaisoit à grossir les bandes des voleurs qui infestoient les grands chemins, et leur indiquoit les maisons les plus riches, où il y avoit le plus de butin à faire ; et il partageoit avec eux, sans se laisser reconnoître : c'étoit, de toutes ses parties de plaisir, celle qui lui en procuroit davantage, parce qu'elle avoit le plus d'analogie avec son

caractère, et quadroit davantage avec ses plans d'invasion et de conquêtes. Il ne changeoit pas de profession ; seulement il s'abaissoit à exercer en détail ses brigandages, quand il étoit las de les commettre en grand.

Péri, Oléarius, Oderborn, et plusieurs autres écrivains du Nord, qui n'ont pas encore été démentis avec preuves, s'accordent tous à représenter Iwan IV comme surpassant, par sa méchanceté, Phalaris, Néron, Domitien, etc. Oderborn assure que c'étoit une volupté au-dessus de tout, pour ce czar, de voir couler du sang, et d'entendre gémir les malheureux qu'il avoit condamnés aux supplices. Pour se délasser des fatigues du siége d'une ville qu'il venoit de prendre, assis sur la place publique, au milieu des morts et des mourans entassés, il faisoit venir de jeunes citoyennes, les plus belles et les plus sages, et les livroit au soldat pour être déshonorées en sa présence : puis le même soldat avoit ordre de torturer jusqu'à la mort la jeune fille, évanouie dans ces infames embrassemens.

Tel fut le monstre qu'un écrivain moderne, mais heureusement assez obscur, appelle l'un des plus grands princes qui aient paru !

Un autre annaliste qualifie froidement tous ces faits d'actes de sévérité, terribles sans doute, mais nécessaires chez un peuple encore barbare.

Résumons les crimes d'Iwan IV. Dès sa plus tendre jeunesse, bien avant d'être despote en titre, il en avoit toute la vocation; il fut le plus cruel des enfans de son âge : son œil aimoit à se repaître de la vue des objets les plus féroces et les plus hideux. Adolescent, les compagnons ordinaires de ses jeux étoient les voleurs de grands chemins et les meurtriers de profession : il leur donnoit des leçons de brigandage et d'inhumanité, et se permettoit avec eux tous les actes de débauche, dont le nom seul est proscrit et feroit rougir. L'innocence fuyoit ses regards impurs : rien n'étoit sacré pour lui. Semblable à ces animaux lascifs des forêts d'Amérique, qui se précipitent du haut des arbres où ils sont en embuscade, sur toutes les femmes qui viennent à passer, le jeune Iwan poursuivoit la beauté novice, la vierge pudique, et ne la laissoit échapper de ses bras immondes, qu'après avoir assouvi son appétit brutal. On le vit plus d'une fois, d'une main forcenée, arracher lui-même, du pied des

autels, l'épousée tremblante, et la déshonorer en la présence de son époux ; puis la lui rendre, en ajoutant l'ironie à l'outrage : « Les sujets ne doivent avoir que les restes de leur maître et seigneur ».

Sur son passage, quand on pouvoit en être prévenu, ou du plus loin qu'on l'apercevoit, les époux et les mères cachoient leurs femmes et leurs enfans, ainsi que ce qu'ils possédoient de plus précieux : on fuyoit de toutes parts ; on évitoit sa rencontre, comme celle d'une bête fauve dans la saison du rut.

Il ne marchoit jamais qu'entouré de bourreaux, et vouloit être présent aux exécutions qu'il ordonnoit. Si le patient montroit encore plus de force ou de courage que ceux-ci de cruauté, Iwan se creusoit le cerveau pour inventer de nouvelles tortures, piqué de se voir vaincu, et de rester au-dessous de la patience héroïque de ses victimes. C'étoient là ses passe-temps les plus doux ; et le changement de supplices mettoit de la variété dans ses jouissances.

Pour faire sa cour au despote, il n'est pas de traitement odieux qu'on n'ait fait supporter à sa femme Solomée, quand il la répudia pour cause de stérilité : on la frappa, en la forçant d'entrer

d'entrer au couvent ; et on lui arracha les cheveux, parce qu'elle ne prêtoit pas de bonne grâce sa tête aux ciseaux de l'évêque.

Il vouloit être obéi religieusement. Rebutées par les succès des Tartares, ses troupes parurent vouloir lâcher pied sous les murs de Casan, et abandonner leur czar, ne croyant pas devoir aller à la boucherie pour seconder son ambition. Iwan dissimule, et change sa garde : il annonce un grand festin, où tous les officiers de son armée, rebelle par lassitude, trouveroient place. On arrive ; des robes brunes sont distribuées à ceux qu'il sait avoir partagé les trop justes murmures du soldat, las de se battre pour le bon plaisir d'un maître : on donne des manteaux de pourpre à ceux qui ont tenu pour le prince. « Je connois les uns et les autres, dit-il ; que les coupables fassent l'aveu de leurs fautes, et je leur pardonne » ! Beaucoup d'officiers, qui le croient de bonne foi, se prosternent à ses pieds pour obtenir leur grâce. Iwan fait un signe ; des bourreaux entrent dans la salle du festin ; ils égorgent, ils étranglent, ils tenaillent et coupent en morceaux tous les coupables repentans, sous les yeux du czar, qui se lave les mains dans le sang avec une joie

d'antropophage : on dit même qu'il en remplit sa coupe, et qu'après en avoir fait une libation, il but le reste. A l'issue de cet horrible festin, il donne ordre de décimer les soldats rebelles, et de les noyer dans les eaux de la Moscowa.

Le reste de ses troupes trembla devant lui ; il les mena où il voulut. La conquête de Casan et d'Astracan, dont nous avons parlé, fut le fruit de cette barbarie : il trouva des hommes aussi féroces que lui, ou qui consentirent à le devenir, pour éviter d'être ses victimes. Il ne lui manquoit que le fanatisme religieux : il ne fut point dévot ; mais il saisit le prétexte de sa conversion au culte chrétien, pour multiplier les occasions de torturer la pauvre espèce humaine. Il commanda de mettre en pièces, et de jeter dans le Wolga, les membres palpitans de tous ceux d'entre ses prisonniers de guerre qui ne voulurent point abandonner la foi de leurs pères pour embrasser sa nouvelle religion. En Livonie, des familles entières furent brûlées dans leurs propres maisons, incendiées par les soldats d'Iwan. Dans la ville d'Ascérad, il livra cinq cents jeunes femmes à la brutalité de son armée, avant de leur ôter la vie. Quant aux jeunes hommes, il en mutila lui-même une

bonne partie, pour soulager ses bourreaux, fatigués d'exécutions. Les chemins d'un village à un autre étoient jonchés de cadavres respirant encore, et réduits à n'être qu'un tronc informe et tout sanglant. Iwan coupoit le nez, les oreilles, les lèvres, plusieurs doigts aux guerriers qui s'étoient rendus à lui avec l'espoir d'être traités selon les loix de la guerre: il faisoit arracher le sein des mères, et le couvroit des lambeaux du corps de leurs enfans déchirés. Il avoit un peu plus d'égard pour l'ordre de la noblesse; il se contentoit de fustiger jusqu'au premier sang les chevaliers et commandeurs, que le sort des armes livroit entre ses mains.

Il avoit oublié un certain nombre de prisonniers; il se les rappelle un jour, et les fait venir. « Aimez-vous bien votre patrie; et seriez-vous bien aises d'y rentrer? — Ah! sans doute! s'écrient les infortunés, tout d'une voix. — Comment, vile canaille! vous préférez le séjour dans votre patrie, à l'honneur de servir le grand-duc et empereur de Russie! vous ne méritez point de vivre ». A un clin-d'œil convenu, les bourreaux accourent, conduisent les captifs sur un pont, et font voler leurs têtes dans la rivière.

Il avoit la prétention de passer pour le grand Alexandre du Nord, et trouvoit des courtisans pour lui donner ce nom ; mais ils en furent mal payés pour la plupart. Les tyrans aiment la flatterie plus que les flatteurs, ne pouvant se dissimuler qu'on leur brûle de l'encens en raison des faveurs qu'ils accordent. Délivré de ses ennemis du dehors, son caractère féroce qui avoit besoin d'aliment, s'exerça sur les familiers de son palais, et sur les princes subalternes dont il craignoit l'élévation ou l'influence de leurs richesses. En un seul jour, il fit étrangler le duc de Rostow avec cent autres personnes de son sang ou attachées à son service.

Le palatin Petrowitz avoit mérité la vénération publique par son âge et quelques vertus ; c'en fut assez pour encourir la jalousie et le ressentiment d'Iwan. Il appelle un matin le vieillard à sa cour, le fait asseoir sur son trône d'or, et lui dit avec le sourire perfide d'un monstre qui médite un attentat nouveau : « Salut à l'auguste empereur des Russes ! mais je te préviens que ton règne ne sera pas même d'une heure » ; et en disant ces mots, il lui lance un javelot qui fait choir le palatin aux pieds du siége impérial. La garde

d'Iwan acheva de le massacrer, et courut infliger le même sort à la famille de l'infortuné. Le tyran voulut qu'on n'épargnât pas même les bestiaux du palatin condamné : on mit le feu à la bergerie et aux étables. Cet ogre à face humaine (car comment désigner Iwan IV ?) obligeoit les maris à manger sur le cadavre même de leurs femmes descendu de la potence, et le fils étoit contraint de boire à la santé du tyran, au pied du gibet où son père expiroit. Présent à cette scène atroce, Iwan battoit des mains et rioit aux éclats. Malheur à qui auroit paru révolté de cet affreux tableau !

Tout le peuple moscovite vivoit dans la consternation, mais ne faisoit aucun mouvement. La ville de Novogorood seule osa se permettre un moment de résistance ; mais qu'elle paya cher cet élan passager ! Iwan donne ordre à son fils de porter la mort et le carnage dans toutes les maisons de cette ville. On choisit l'instant où les citoyens, rassemblés dans les églises, assistoient à la messe. On se saisit des portes, et les prêtres sont les premières victimes qu'on immole sur l'autel même où ils consacroient leurs mystères. Les magistrats sont atteints du fer

homicide sur le siége de leur tribunal ; d'autres sont pendus aux fenêtres du palais de justice. Sept cents mères de famille, leurs enfans dans leurs bras, sont précipitées au fond de la Wolkoma. L'évêque du lieu sembloit avoir été excepté de la proscription ; et le lâche, pour en remercier son *souverain très-clément*, le supplie de lui accorder la grâce de prendre un repas dans sa maison épiscopale. Iwan accepte, se met à table, mange bien, et au dessert fait un geste : des Strélitz entrent pour égorger son hôte.

Les habitans de Wolkoma qui survécurent à leurs compatriotes, périrent plus misérablement peut-être encore, atteints de la peste causée par le grand nombre des cadavres. Le tyran abandonna à regret le théâtre de toutes ces horreurs, pour échapper au fléau. Il alla se rassasier du même spectacle dans cinq ou six villes qu'il visita successivement. Son secrétaire bien aimé fut condamné par lui à la roue, pour avoir averti les citoyens de Tvère du malheur dont ils étoient menacés. Quand le monstre entra dans cette ville, il la trouva presque déserte.

Terminons ici ce répertoire affreux, en faisant remarquer qu'Iwan a trouvé des pa-

négyristes. Des historiens ont eu l'impudeur d'écrire qu'*il s'attacha à adoucir les mœurs de sa nation.* On pourroit dire au contraire, que si la Russie demeura plus long-temps dans la barbarie que toute autre contrée d'Europe, la cause en est due à la férocité de ses maîtres.

Sous ce trop long règne, on rédigea un code. Quel code! absurde et barbare, il porte l'empreinte de la moralité du législateur.

Ce roi vandale [1] voulut aussi naturaliser dans son empire les sciences, les lettres et les arts. La puissance arbitraire et absolue a besoin des beaux-arts et des belles-lettres; c'est un vernis propre à masquer bien de honteuses nudités.

Quel est notre but? nous demandera-t-on peut-être, après avoir parcouru le tissu de forfaits, qui compose l'existence et le règne d'Iwan Nous répondrons par l'organe d'un écrivain [2] du dix-septième siècle, qui rédigea des loix pour l'histoire : « Il est de l'intérêt du public que les grands et les princes, pour qui les liens des loix ne sont que des filets

[1] Les Russes sont Vandales de première origine.

[2] Le P. Le Moyne.

d'étoupe, aient au moins quelque bride qui les arrête ».

FÉDOR, ou THÉODORE Ier.

Règne de 14 ans.

C'est le second des fils de Jean ou Iwan IV. Il régna jusqu'en 1598; c'est-à-dire, il fut le prête-nom d'un monstre trop connu dans les annales russes sous celui de Godunou ; en sorte que l'histoire des crimes de ce règne n'appartient pas à Théodore. Il faut être juste : ce n'étoit qu'un imbécille, dépourvu de cette sorte de caractère qui constitue les scélérats. Le bruit des armes lui faisoit peur ; le son des cloches pouvoit seul flatter son oreille. On le trouvoit plus souvent dans les clochers, au lutrin et aux pieds d'un moine lui administrant la discipline, qu'à la tête de ses troupes ou de son conseil. Il vécut dans une nullité absolue, laissant tout faire et n'étant capable de rien : cependant nous ne nous permettrons pas une lacune de dix-sept ou dix-huit années que ce prince passa sur le trône ; nous les reprendrons, avant d'en venir à l'histoire de son successeur.

N'oublions pas de dire que les principaux revenus de l'état, sous ce règne, devinrent la proie des moines. Ces insectes avides et mal-faisans récoltent pour l'ordinaire sous les princes dévots.

BORIS GODUNOU.

Règne de 7 ans.

Ce scélérat, peut-être d'un degré au-dessus d'Iwan IV, régnoit effectivement déjà depuis 1585 ; il faut donc lui restituer toute l'exécration des forfaits commis sous le règne précédent. Beau-frère de Théodore Ier, il n'eut pas de peine à s'emparer de son esprit. Il monta rapidement jusqu'à la dernière marche du trône, à force d'intrigues et de bassesses. Arrivé là, voyant qu'il n'avoit plus qu'un pas à franchir pour tyranniser en son propre nom, il n'eut plus d'autre objet : tout-puissant par le fait, il voulut l'être aussi par le titre ; et voici la route qu'il tint. Disposant de toutes les places, il exile les hommes qu'il ne peut gagner, et confisque leurs biens pour les donner à ses créatures : ce n'étoient que les préliminaires ; il s'agit de porter de plus grands coups.

Le czar n'avoit qu'un frère en bas âge ; et cet enfant devoit naturellement lui succéder, s'il fût mort sans postérité. Godunou renvoie d'abord ce jeune prince dans son apanage, avec sa mère et sa nourrice, dont l'œil trop clair-voyant pouvoit percer la trame qu'il ourdissoit. Les premières maisons de la noblesse ne tardent pas à pénétrer ses desseins ambitieux ; il écarte les unes, ruine les autres, et fait une paix simulée avec celles qui montrent quelque fermeté. Deux citoyens ne peuvent taire que cette réconciliation est loin d'être sincère. Ils sont enlevés dans la nuit ; on ne les revit plus. Voulant être tranquille sur ces principaux seigneurs, rivaux de puissance avec lui, il corrompt leurs esclaves : ceux-ci déposent contre leurs maîtres ; un complot est imaginé ; ces derniers sont accusés d'en vouloir à la vie, ou tout au moins à la couronne du czar ; un ordre arrive de les jeter dans une prison, où bientôt la hache de l'exécuteur en fait justice, sans observer aucune forme. La plupart veulent éclairer la religion du prince trompé; on les dépose ; ce sont des calomniateurs ; l'exil est leur salaire. Plusieurs sujets de guerre s'élèvent de tous côtés : si on y accède, Godunou, par sa place,

ne peut se dispenser de quitter la cour pour commander les armées : il fait la paix à tel prix que le veulent les ennemis ; ou bien il accompagne son maître, et ne le quitte pas d'un instant.

Cependant l'existence du jeune Démétrius, frère du roi, étoit une barrière aux grands desseins de son ministre ; le poison est choisi pour le délivrer de ce frêle obstacle : mais à qui confier l'exécution d'un aussi noir forfait ? Malheur à ceux qui auront son secret ! malheur aussi à ceux qui s'en chargeront ! la mort attend les uns et les autres. L'enfant est étranglé ; puis on lui tranche la tête : les meurtriers sont massacrés par le peuple. « Tant mieux ! dit Godunou, les morts ne parlent plus ».

Il faut annoncer au czar le trépas précipité de son frère ; on s'empare des avenues du trône. Théodore croira tout ce qu'on voudra. On lui dit que Démétrius s'est lui-même coupé la gorge dans un accès de folie. De superbes funérailles sont ordonnées, et consolent de sa perte, en détournant l'attention loin du véritable auteur qui, effrontément, prend le deuil et affiche la plus grande tristesse.

Malgré ces précautions, la vérité perce jusque dans l'enceinte de Moskou. Que faire? un incendie est commandé. Dans le tumulte, les Strélitz, espèce de gardes prétoriennes ou de janissaires aux ordres de Godunou, reçoivent celui de massacrer les citoyens indiscrets, qui ont hasardé des soupçons sur la bonne foi du ministre favori.

Ne voulant pas aller à l'ennemi, Godunou le fait venir jusqu'aux portes de Moskou, pour se rendre nécessaire à son maître et se voir nommer connétable. Le kan de Crimée se présente, ravage tout sur son passage, pille, brûle, tue. Théodore, réfugié sur une tour de son palais, tremble de tous ses membres, comme une femme. « Rassurez-vous! lui dit son confident adroit; demain, l'ennemi sera en fuite ». Et il tint parole; tout étoit arrangé pour cela. Le czar le nomme son connétable, et ordonne la construction d'une église sur l'emplacement occupé par les Tartares, et sous l'invocation de la Vierge du Tanaïs.

Cependant cette invasion subite parut si extraordinaire, qu'on crut y voir un coup de main de Godunou. Les tortures et la mort furent la récompense des médisans : on en agit de même envers ceux d'entre les citoyens

qui, lors d'un nouvel incendie qui pensa brûler la moitié de Moskou, et dont Godunou s'empressa de réparer le dommage de ses propres deniers, s'avisèrent de le présumer lui-même l'auteur de cette calamité factice, dans la vue de capter le cœur du peuple reconnoissant.

Rien ne balançoit sa faveur auprès du czar, excepté le prince Siméon, jadis mirza chez les Tartares; homme de mérite, qui étoit en commerce de lettres avec Théodore, et qui ne tarda pas à démêler un scélérat dans la personne de Godunou. Celui-ci intercepta d'abord la correspondance. Siméon se mit lui-même en route pour démasquer le reptile que le czar réchauffoit dans son sein; mais il ne lui fut jamais possible de s'aboucher avec Théodore circonvenu par son ministre. Il s'en retourna, le chagrin dans l'ame; et à son retour chez lui, il trouva du poison qui lui fut administré par ses plus fidèles serviteurs: Godunou étoit venu à bout de les corrompre.

Pourtant le czar avoit laissé échapper quelques mots qui annonçoient la volonté d'un maître résolu à se faire obéir. Son ministre, voyant que, s'il tardoit plus long-temps, Théodore émancipé lui échapperoit, se détermine

à porter le dernier coup à celui qui devoit le payer de seize années de crimes. Le 7 janvier 1598, Théodore cessa de végéter sur le trône, et mourut des suites d'une colique causée par un verre de vin empoisonné, qu'il reçut des mains de son cher ministre.

On s'assemble au palais du czar pour lui nommer un successeur. Les knees, les boïards, les vaivodes se regardent tous, et n'osent se proclamer eux-mêmes. Tous convoitent le pouvoir suprême; chacun parle des qualités qu'il n'a pas et qu'il dit nécessaires à ce haut rang. Le silence et le tumulte se succèdent tour-à-tour. Godunou seul, à l'écart, ne profère aucune parole, et s'efface pour ainsi dire: mais le patriarche de Moskou, Job, à qui il a fait donner ses instructions, va s'expliquer pour lui: « Eh! pourquoi tant de discours et d'incertitude? pourquoi laisser plus long-temps le trône vacant, quand nous avons ici un citoyen qui peut l'occuper dignement? Qui de nous ne connoît Boris Godunou? Qui de nous n'a point admiré la sagesse de son administration sous le czar que nous venons de perdre si malheureusement »?

Godunou qui avoit un parti puissant et

plus nombreux que les autres, fut proclamé czar. « Un moment, s'écrie-t-il, nobles knees et boïards ! celui se distingue à la seconde place, peut succomber sous le fardeau du premier rang. Si j'étois roi, je serois jaloux d'en remplir les devoirs, avec le même zèle que j'ai apporté à mes fonctions de ministre. Un poste aussi élevé m'effraie. Cherchez parmi vous ; vous trouverez quelqu'un plus capable, du moins plus hardi que moi ».

Godunou sort, certain de l'effet que devoit produire son discours artificieusement préparé. On court après lui ; il refuse de rentrer : on redouble d'instances ; il persiste dans son refus, et se retire dans un monastère, comme pour se mettre à l'abri de toutes les prières qu'on pourroit lui adresser. Le peuple, endoctriné dans le même sens que le sénat, court aux portes du couvent et demande son czar. La noblesse envoie une députation au nouveau reclus ; le clergé la suit processionnellement. « Vous le voulez tous, répond-il enfin ; vous m'y forcez. Répétez-moi bien que le salut de l'état est attaché à votre choix. Ma vie est à ma patrie ; tout mon temps, toutes mes facultés sont par conséquent à elle. Allons ».

Et le voilà, le ravissement dans l'ame, la résignation seulement sur le visage, se laissant ramener dans le palais des czars, pour en prendre le titre et les pouvoirs. Il signale son avénement par deux choses devenues banales dans l'histoire des rois, mais qui n'en sont pas moins nécessaires pour affermir le despotisme électif ou héréditaire. Le nouvel empereur, avant tout, fait distribuer de l'argent aux Strélitz, et diminue les impôts qui pèsent directement sur la tête du peuple.

Son premier forfait politique, comme czar, fut une horrible guerre civile qu'il sut habilement ménager chez les Tatars Nogaïs, horde demi-civilisée, mais brave, et devenue assez puissante pour vouloir bientôt rentrer dans le domaine de ses pères, et se réintégrer au royaume d'Astracan. Par les soins des Russes en garnison dans ce pays, on y vit des massacres au sein même des familles. Le gouverneur pour le czar sut tellement tromper ces hommes simples, qu'ils cessèrent de s'entendre, et s'entre-tuèrent sans savoir pourquoi.

Ce n'est pas tout que d'occuper le trône sur les marches duquel on a rampé pendant longues années ; il faut s'y maintenir. Afin de

faire

faire oublier le sang qu'il a versé pour y monter, Godunou se propose d'en répandre encore, et de régner par la terreur. Il honore la délation et récompense les délateurs. Le knout ou la mort est réservé aux serviteurs reconnoissans, qui répugnent de révéler en justice ce qu'ils ont entendu dire à leurs patrons dans le secret des familles. Le père se cache de son fils ; le frère ferme son cœur à son frère; l'ami se tait avec son ami ; on ose à peine confier à la solitude le sentiment qu'on éprouve, dans la crainte que l'écho infidèle ne le révèle aux émissaires du tyran, qui se glissent par-tout pour surprendre la pensée errante sur les lèvres entr'ouvertes. Le revenu d'un village est accordé pour la subsistance du malheureux que la misère a rangé parmi les espions de la cour; et le salaire augmente en raison de la multiplicité ou de la gravité des délits qu'on découvre ou qu'on invente. L'infame amour du gain fit trouver des coupables où il n'y en avoit pas ; et le faux témoignage couvrit bientôt de victimes toute la face de l'empire.

Voici un exemple de la manière dont s'y prenoit le déterminé Godunou : la famille Romanou, considérée de la nation par son

ancienneté et quelques vertus, lui portoit ombrage : un despote en prend sur les plus minces objets. Cette maison étoit riche et puissante. Le czar fait sonder plusieurs esclaves : tous restent fidèles à leurs maîtres ; mais la torture les forcera à des dépositions qu'on ne peut leur arracher avec de belles promesses. Appliqués à la question, la probité est plus forte en eux que les tourmens. Le trésorier seul cède enfin ; il consent à glisser un sac de poison dans la caisse des Romanou. Le czar, averti juridiquement, ordonne une perquisition exacte. On trouve le poison ; on le porte au palais, on l'expose en public. Ceux chez qui on l'a découvert sont arrêtés et mis en jugement. Ils demandent à prouver leur innocence : « Rien de plus naturel ! dit Godunou ». Il leur accorde la liberté de la parole ; mais sous main il fait dire aux membres du tribunal de ne pas leur laisser le temps de se justifier, et distribue à plusieurs assistans l'injonction d'exciter du bruit, et de faire assez de tumulte pour couvrir la voix des accusés, et les obliger à se taire. Ils sont condamnés, les uns au couvent, les autres à l'exil, dépouillés de leurs biens, et bientôt privés de la vie. Des ordres secrets vin-

rent les atteindre par-tout où ils se retirèrent : ils périrent tous.

Encore un trait. Un boïard devenoit trop cher aux soldats ; le tyran le fait accuser d'une conspiration, sous le prétexte banal de la sûreté de l'Empire. On l'enlève à ses foyers, à ses parens, après l'avoir dépouillé de tous ses biens, de toutes ses charges, pour en revêtir les faux témoins, ministres complaisans des vengeances du czar.

Godunou crut qu'il étoit temps pour lui de jouir, et de se livrer sans retenue à tous ses caprices ruineux et libertins. Toute la nation étoit dans la stupeur; qu'avoit-il à craindre? La nature sembloit d'accord avec lui pour conspirer contre la liberté, le repos et le bonheur du peuple. Il est vrai que le czar, pour sa propre sûreté, avoit écarté le fléau de la guerre par des traités honteux avec ses voisins ; mais une récolte presque nulle amena la famine. Les villes et les campagnes sont jonchées de morts et de mourans. Pendant cette calamité publique, le tyran presse les travaux qu'il a ordonnés. De tous côtés s'élèvent des maisons de plaisance construites avec les deniers de l'état ; et les ouvriers qui travaillent pour le prince regorgent de nourriture,

aux yeux du peuple, qui périt d'inanition.

Le czar avoit une fille dont les mœurs pures contrastoient avec le génie mal-faisant de son père. Cénie étoit honorée de l'estime publique; le seul défaut qu'on lui connoissoit, étoit d'appartenir à Godunou. Celui-ci, pour éloigner de lui un objet intéressant dont la comparaison ne tournoit pas à son avantage, se hâte de la marier. Il jette ses vues sur l'héritier du trône de Danemarck; l'alliance se conclut sans peine. Le prince vole à Moskou; il se trouve digne de la jeune princesse. La noblesse et le peuple sont d'accord pour remarquer en lui toutes les dispositions nécessaires à régner un jour avec éclat. Godunou s'alarme: « On me craint, se dit-il, plus qu'on ne m'aime. A ma mort, il n'est pas certain que le sceptre soit dévolu à mon fils; on le soupçonnera de tenir trop du caractère de son père. Les Russes peut-être donneront sur lui la préférence à mon gendre. Il faut qu'il meure; je dois cette victime à la conservation des droits de ma famille. Le prince de Danemarck est déjà valétudinaire: emparons-nous des médecins; ils en ont précipité au tombeau de moins malades ». Le czar est obéi. Sa fille est presqu'aussitôt veuve que mariée.

Depuis long-temps il n'y auroit plus de société civile, si les brigands politiques et autres qui la désolent, ne se punissoient pas eux-mêmes l'un par l'autre, et ne se détruisoient pas réciproquement. C'est ce qui arriva en Russie au commencement du dix-septième siècle. Le despotisme de Godunou touchoit au comble, et l'exécration qu'il inspiroit étoit profonde et universelle ; mais trop ordinairement la plupart des gens de bien ne sont pas entreprenans ; ils souffrent, gémissent à l'écart, et laissent à peine échapper le murmure ; et, au contraire, les méchans, sous le règne du crime, lèvent la tête et font cause commune. Les usuriers, protégés par le czar, accaparoient les fortunes domestiques ; et des bandes de voleurs infestoient les grands chemins, et coupoient les communications. Quelques ordres, donnés à propos, en eussent bientôt fait justice ; mais Godunou n'étoit occupé que du soin de grossir le trésor impérial. Il savoit tous les services que lui avoit rendu l'or distribué avec intelligence : il en amassoit à tout prix, et presque toujours mouillé des larmes ou teint du sang des propriétaires devenus suspects, et traités comme

ennemis de l'état, tant qu'il leur restoit de quoi satisfaire à l'avidité du czar.

Un jeune aventurier, né pour le bruit et le mouvement, méditoit dans le silence des cloîtres une révolution, et n'attendoit qu'un temps favorable. « Le moment est venu, se dit-il un jour dans le couvent de Czudou; montrons-nous. Donnons un rival à Godunou qu'on déteste; et sous un nom imposant, élevons-nous jusqu'au trône souillé par les crimes de cet ambitieux, qu'un trop long succès aveugle. La nation fatiguée n'attend peut-être qu'un chef, qu'un libérateur pour secouer le joug. Elle croira tout de la part du premier homme qui se lèvera pour la venger du monstre qui l'opprime. Il sera bien venu, celui qui dira au peuple : Mes amis, le prince Démétrius devoit mourir; mais il n'est pas mort. Son arrêt a été prononcé, il est vrai, par l'usurpateur; mais Godunou n'a point toujours rencontré des agens fidèles à ses commandemens barbares. Un bon citoyen a substitué une tête vulgaire à celle du frère de votre dernier prince légitime. Le produit du crime, l'enfant d'un prêtre, a péri à Ugleez, en place de la victime désignée par le tyran sangui-

naire. Peuple, reconnoissez en moi Démétrius, fils du grand czar Iwan IV ; et marchons contre un scélérat qui se maintient par le crime sur un trône où le crime l'a placé ».

Tel fut le plan conçu par Griscza, fils d'Utrépiou, gentilhomme du comté de Halicie. Bientôt il vient à bout, sinon de persuader, du moins d'intéresser à sa cause la Pologne, les Jésuites et tous les mécontens. On lui fournit des troupes et de l'argent. Il entre en Russie à la tête d'une armée qui grossit à chaque pas. Godunou, à la première annonce d'un rival aussi audacieux, s'étonne, et passe bientôt à l'inquiétude. Il n'oublie rien pour détromper et le peuple, et les grands, et les cours voisines ; et voilà la nation se partageant entre un usurpateur qui la tyrannise, et un imposteur qui se propose de la venger. Le sort des combats doit en décider. Griscza soutient son rôle avec intrépidité. Il est vainqueur. En vain Godunou a recours aux manifestes, aux libelles, aux excommunications ; son génie est obligé de céder à celui du faux Démétrius. Sa fortune, quelques momens indécise, l'abandonne tout-à-fait, et passe dans le camp d'un ennemi plus audacieux encore. Il meurt, sur la fin d'avril de l'année 1605,

à la suite d'une violente colique de vingt-quatre heures. On prétend qu'il s'administra du poison ; d'autres font honneur de son trépas à son compétiteur ; quoi qu'il en soit, la Russie respira un instant.

Hélas ! presque tous les peuples n'ont eu de bon temps que pendant l'intervalle trop court entre un despote et son successeur. Le changement de tyrannie a été presque l'unique jouissance des nations barbares ou civilisées.

THÉODORE II.

Règne d'un an.

PAR les soins de Job le patriarche, qui conservoit encore quelqu'ascendant sur l'esprit religieux de la multitude, le fils de Godunou fut reconnu et proclamé empereur à Moskou, dans le palais des czars ; et sa mère, régente. Un parti assez considérable, et même en ce moment le plus nombreux dans la ville, força la noblesse à confirmer l'élection. Griscza n'en devint que plus ardent à poursuivre sa téméraire entreprise. On lui opposa une armée ; mais elle ne tint pas long-temps, quand elle vit son chef, mécontent de l'insubordination,

passer du côté du prétendant à la couronne. Les villes ouvrent leurs portes ; les environs de la capitale s'ébranlent et se déclarent en faveur de Démétrius. La capitale, craignant de devenir la proie d'un vainqueur irrité, qui lui donnoit le choix entre l'olivier de la paix et les lauriers sanglans de la guerre, murmure, et demande à être éclaircie sur la légitimité des prétentions de Griscza au trône. La régente gâte sa cause par un acte de violence insigne. Au lieu d'éclairer paisiblement le peuple, cette digne épouse du tyran mort ordonne à sa garde de faire main-basse sur les citoyens rassemblés devant elle. Ceux qui tiennent pour l'imposteur jettent de hauts cris. On se met en devoir de repousser la force par la force. Le patriarche se rend dans la place, et veut en vain réparer l'imprudente atrocité de sa maîtresse ; on le fait taire. On se porte avec indignation dans le palais ; on y massacre les parens du nouveau czar. Lui et sa mère sont conduits dans une tour ; enfin on envoie une députation solennelle à Griscza, pour l'inviter à venir prendre possession du trône. Avant de se rendre au vœu de Moskou, il se contente d'annoncer son arrivée prochaine par l'envoi

de plusieurs princes, avec ordre de le délivrer de la présence de tous ceux qu'il étoit bon de mettre hors de scène. En conséquence, l'oncle du grand-duc défunt est livré à mort ; on l'étrangle : on exile le patriarche fanatique au milieu des huées de la populace, peu sensible aux malédictions qu'il vomit contre la multitude, du haut de son chariot. On jette dans les fers tous ceux qui s'étoient montrés ouvertement en faveur de la famille régnante. Théodore, sa sœur et sa mère vivoient encore. Griscza ne se crut empereur que du moment qu'il apprit qu'on avoit exécuté fidellement ses ordres. L'impératrice-régente fut pendue au plancher de la chambre où elle s'étoit reléguée. Le czar, son fils, disputa sa vie un instant aux assassins du faux Démétrius. Un d'eux l'ayant saisi par les parties génitales, il fut renversé et percé de coups, en présence de la malheureuse Cénie à qui l'on fit grâce. Sa beauté touchante désarma les Strélitz, qui déjà levoient le bras sur elle pour la joindre aux cadavres de son frère et de son mari. On se contenta de la conduire dans un monastère où elle acheva de vivre. L'imposteur, rassuré par cette exécution, fit publier que Théodore,

désespérant de sa cause, s'étoit lui-même empoisonné, de compagnie avec la régente. Telles furent les suites déplorables des crimes de l'infame Godunou. Son usurpation fut punie, dans sa personne et dans celle de tous ses parens, par la main scélérate d'un nouvel usurpateur: en politique, un forfait en attire presque toujours un autre.

Nous croyons devoir faire remarquer ici un usage ou un cérémonial introduit par le clergé grec. Job, le patriarche de Russie, maintint le droit que sa prélature lui donnoit de s'asseoir sur le même siége à côté de son empereur sacré par ses mains, Théodore II. Les prêtres de ce pays, apparemment en raison du peu de lumières qu'on y vit luire, affectèrent, dès les premières époques, de marcher de pair avec le souverain. L'égalité rigoureuse et parfaite régna longtemps, en Russie, entre le gouvernement et le clergé. Ce dernier ordre n'ose pas aujourd'hui réclamer ce scandale.

GRISCZA, ou LE FAUX DÉMÉTRIUS.

Règne de deux années.

DES historiens nationaux, sans doute de ceux qui écrivirent sousce nouveau règne, en ont défendu la légitimité ; mais qu'importe qu'un ambitieux soit de la dynastie des anciens rois du pays, ou se fasse passer pour en être? Tant que les hommes souffriront des maîtres, l'authenticité du choix de ces maîtres n'est pas nécessaire. Que ce soit un aventurier, un bâtard, ou un fils légalement reconnu, Griscza étoit czar, ou tout au moins digne de l'être, puisqu'il avoit acheté ce poste éminent par des ruisseaux de sang, et qu'il s'étoit noirci de crimes, pour avoir le droit de se revêtir de la pourpre.

Le peuple de Moskou lui fit une entrée magnifique, et lui cria mille fois aux oreilles : *Vive Démétrius, le czar de la Russie* [1] ! Sou-

[1] Dieu, a-t-on dit, est pour les gros bataillons. Le peuple en agit à peu près de même ; il se range presque toujours du côté de celui qui a tué le plus de monde. Est-ce ce qui a donné lieu au proverbe : *Vox populi, vox Dei?*

tenant son rôle, le nouvel empereur répondit aux vœux de la multitude par ces paroles tout à la fois insolentes et hypocrites : « Mes sujets, priez Dieu pour votre nouveau souverain ». C'est en disant ces mots qu'il prit possession du palais des czars, et s'y livra pendant trois jours à la débauche, pour célébrer dignement son élévation à l'empire, dont il ne pouvoit s'empêcher d'être toujours étonné. Il avoit peine à concevoir une telle fortune.

A peine installé, il mit sur pied son armée d'espions, et ne s'en cacha pas trop, voulant fermer la bouche à quantité de bons citoyens qui n'étoient pas assez aveugles pour ne point reconnoître le moine Griscza sous le manteau du czar Démétrius. Ils se turent, et ceux qui tenoient à la vie agirent prudemment.

Après son couronnement, il jeta d'abord les yeux sur l'infortunée Cénie, pour en faire sa femme : sa beauté touchante et le sang qui couloit dans ses veines, eussent satisfait ses désirs et consolidé sa puissance. Il craignit les éclats de son ressentiment ; et trouva plus convenable de la laisser ensevelie toute vivante dans un monastère bien gardé.

Il réussit mieux auprès de la veuve d'Iwan IV, dont il se faisoit passer pour le fils échappé

aux assassins envoyés par Godunou. La crainte eut tant d'empire sur l'esprit de cette princesse, qu'elle consentit à se déclarer en public la mère de Griscza. Il est vrai qu'il n'est point de bassesses que celui-ci ne mit en œuvre pour obtenir cette condescendance. Que l'histoire des têtes couronnées est dégoûtante à écrire !

Le tyran payoit cher le sceptre qu'il avoit usurpé. Chaque jour il craignoit d'être reconnu et remis à sa place. Les boïards supportoient avec peine la honte de fléchir le genou devant un parvenu : mais comment s'y prendre pour abattre cette statue d'or aux pieds d'argile ? elle est entourée d'une garde prétorienne étrangère. Démétrius ne confie sa personne qu'à ces mêmes Polonais qui l'ont aidé à se hisser sur le trône. Il ne savoit pas encore bien son métier de roi ; car on vint à bout de lui persuader de changer sa maison militaire, et de n'y admettre que des Russes. On crut alors qu'il seroit aisé de l'approcher ; mais il s'aperçut de la faute qu'on venoit de lui faire commettre, et redoubla de défiance. Le complot ne fut pas long-temps un secret pour lui. S'il fit grâce de la vie aux princes qui s'étoient mis à la tête, il crut ne pas de-

voir dissimuler sa vengeance contre les complices. Des échafauds furent dressés dans presque toutes les villes un peu fortes. Des milliers de têtes tombèrent pour rassurer la sienne ; et plus de soixante mille familles riches furent chassées, laissant au despote des biens immenses, dont il s'appliqua la confiscation.

Mais le mécontentement étoit au fond des cœurs : la nation se repentoit de l'élection d'un homme qui montroit plus de penchant pour les Polonais que pour ses compatriotes, qui sembloit vouloir introduire un nouveau culte, et qui alloit chercher hors de la Russie une princesse, pour la faire asseoir sur le trône impérial. Les pierreries de la couronne, envoyées pour présens de noces à la fille d'un palatin de Pologne, indisposèrent beaucoup contre Démétrius ; le gaspillage qu'il se permit des épargnes du trésor public, mit le comble à la haine universelle, long-temps fomentée dans le silence. Le czar ne fut point assez habile politique pour concilier ses goûts particuliers avec ce qu'il devoit au peuple qui l'avoit choisi. La multitude, pressée par le besoin, s'indignoit de voir les profusions du palais, et les gratifications prodiguées aux

bouffons chargés d'amuser le prince et sa cour. En un mot, la conduite de Griscza justifioit mal le sot préjugé où l'on étoit alors, qu'il falloit être né dans la pourpre pour la porter dignement. A la fin d'un banquet qu'il donna pour déployer tout le faste de la couronne, et auquel il eut la mal-adresse de donner le pas à des princes polonais sur les knees et les boïards, Suiski, l'un des chefs de parti auxquels il avoit fait grâce, secondé de deux ou trois mille Russes déterminés, saisit le moment où les convives, échauffés par le vin, se prenoient de dispute, pour tomber à l'improviste sur tous les étrangers devenus suspects et odieux au peuple. Alléchée par ces premières gouttes de sang, la multitude, provoquée par la noblesse et faisant cause commune, se porte au palais, où bientôt le czar Démétrius ne fut plus que le moine Griscza. Se voyant investi dans les derniers retranchemens de sa demeure impériale, il perdit la tête; et au lieu de faire bonne contenance, au risque d'en être la victime, le lâche se jeta par une fenêtre du château, haute de quarante pieds; il ne mourut point de la chute. Il avoit pourtant sa femme et son beau-père à défendre, et son caractère à soutenir. On le traîne tout sanglant et

par

par commisération à la forteresse, pour le soustraire aux derniers outrages du peuple en furie : mais Suiski qui ne se rappeloit les obligations qu'il lui avoit, que pour effacer la honte de les avoir acceptées, le poursuivoit d'appartement en appartement ; puis, songeant à se faire du corps du faux Démétrius un marche-pied pour s'asseoir sur le trône, il va trouver la reine douairière, et l'oblige à désavouer en public Griscza, naguère reconnu par elle légitime empereur. La princesse ne démentit pas l'origine impure d'où elle sortoit : aussi vile et aussi cruelle que le grand Iwan IV, elle déclara tout ce qu'on voulut, pour racheter son existence.

Son désaveu fut le signal des horreurs qui ensanglantèrent la cour et la ville. L'asile des ambassadeurs fut à peine respecté. Toutes les loix de l'humanité et de l'hospitalité furent violées. Le peuple aveuglé fit main-basse sur tous les étrangers, au lieu de borner ses vengeances sur la personne de l'usurpateur. Le corps de celui-ci fut mis en pièces, traîné dans les rues et suspendu au gibet, en 1606. L'instinct seul conduisoit les bras. Ce n'étoit que de la vengeance, des représailles ; il ne fut question ni des droits du sang, ni des loix de

la justice ; mais du moins il y eut un tyran de puni.

Cette tragédie politique fut jouée, un crucifix à la main. On frappa l'imposteur avec les mêmes armes dont il s'étoit servi. Le faux Démétrius avoit sans cesse à la bouche cette pieuse oraison : « Fille du ciel, et mère d'un dieu ! je place ma personne et mon empire sous tes regards protecteurs. Fais parvenir ce vœu au juge suprême des rois. Oui, je consens à ce qu'il efface mon nom du livre des vivans, s'il y a de l'injustice et du mal dans aucune de mes entreprises. Dieu des czars, tu lis mon innocence dans mon ame nue devant toi. Lève-toi donc et frappe, pour soutenir la justice de mes prétentions politiques ».

Tel étoit l'esprit et la morale de ces temps-là.

BASILE SUISKI.

Règne de 4 ans.

BASILE qui, pour abattre Godunou, avoit élevé Griscza, en se rendant pour ainsi dire caution de la légitimité de sa naissance et de

ses prétentions, fut le plus ardent de ses ennemis, et contribua le plus à sa chute pour le remplacer. Le faux Démétrius massacré, les boïards s'assemblèrent pour élire un maître. Suiski n'eut pas de peine à gagner la majorité des suffrages. Pour déterminer les esprits, sans trop les laisser en suspens, le fourbe s'empara de la parole, et on l'entendit, au grand étonnement de la noblesse, à la grande satisfaction du peuple, proférer ces mots : « Russes, qui m'écoutez, que les derniers événemens nous servent de leçon à tous ! Trop long-temps nous avons été le jouet d'un seul homme. Avant de nommer un empereur, stipulons les conditions auxquelles il faudra qu'il souscrive; lions-lui les mains d'avance. Avant d'être sacré czar de Russie, que le Russe honoré de votre choix, prononce le serment solennel de ne changer nos loix, et de n'établir d'impôts qu'avec le consentement du sénat, représentant de la nation » !

Une grêle d'applaudissemens suivit cette harangue; et tout aussitôt l'orateur, d'une voix presqu'unanime, s'entendit appeler: *Vive le czar Basile Suiski* ! Le couronnement suivit de près. Il n'attendit pas qu'on lui rap-

pelât les principes qu'il avoit artificieusement manifestés dans l'assemblée électorale. Devant l'autel de la cathédrale, la main posée sur un crucifix, il prononça à haute et intelligible voix le serment promis : « Je jure à tout le peuple de Russie de ne condamner personne à mort qu'après qu'il aura été jugé par le sénat : je jure que le père ne sera point responsable des fautes de son fils, etc. » Le bon peuple fut enchanté : esclave de sa parole, il juge trop souvent ses chefs d'après lui-même, et leur suppose sa probité. Une longue expérience du contraire ne l'a pas encore corrigé.

Suiski n'attendit pas un mois révolu pour fausser sa promesse. Sans en demander avis aux sénateurs, il signala les premières semaines de son règne par lancer des espèces de lettres de cachet pour exiler plusieurs personnes qui avoient l'estime générale ; mais elles n'étoient point dupes de sa popularité feinte pour emporter la couronne d'emblée.

Des gens habiles à profiter de tout pour semer le désordre dont ils espèrent recueillir les fruits, s'emparèrent des premiers murmures pour propager le bruit que le czar Démétrius avoit pu échapper au massacre de Moskou. Le peuple saisit avidement cette

première nouvelle ; plusieurs villes l'accréditèrent. Basile, instruit par les derniers événemens, ne néglige rien pour détruire à sa source une nouvelle aussi dangereuse à sa puissance. Des corps de troupes marchent par-tout où la fermentation se manifeste ; on se bat, et la guerre civile recommence. Le czar sort de la capitale, et se met lui-même à la tête d'une armée de Russes, pour livrer bataille à d'autres Russes. La victoire se décide pour lui. Il rentre à Moskou, traînant à la suite une si grande quantité de prisonniers, qu'on trouva à peine assez de prisons et d'établissemens publics, tant dans l'intérieur de la ville que hors des murs, pour les renfermer : Suiski s'en débarrasse d'un seul coup ; il les fait noyer tous. Une telle férocité est à peine croyable ; mais il ne faut être surpris de rien quand on ouvre l'histoire des hommes d'état. Ils se refusent peu de chose ; et le plaisir de commettre un grand forfait les aveugle sur les suites fatales qu'il peut avoir pour eux-mêmes.

Cette horrible exécution, ordonnée de sang-froid par le czar vainqueur, n'étoit pas propre à terminer ces déplorables dissentions. Les insurgés font un nouvel effort pour ven-

ger la mort de leurs compagnons d'armes. Basile leur oppose Michel, son digne frère, et lui donne ses instructions. Une nouvelle bataille a lieu sur les rives du Vyrxa, près Coluga. Michel victorieux, après un combat long, opiniâtre et meurtrier, fait presqu'autant de prisonniers que le czar son frère. Une nouvelle atrocité va souiller les annales de l'histoire de l'homme : par ordre de l'empereur, Michel commande à ses soldats d'enfermer ses prisonniers dans des tonneaux remplis de poudre ; puis après, d'y mettre le feu. Quinze cents Russes périrent ainsi misérablement ; le fleuve voisin fut couvert de membres et de lambeaux de chair humaine dispersés au loin par l'explosion. Les démons qu'on nous peint, éternellement occupés dans le fond des enfers à imaginer de nouvelles tortures, s'avoueroient vaincus et surpassés par les héros de la politique ancienne ou moderne.

Cette scène épouvantable qui se passa sous les murs de Coluga, fut d'autant plus funeste, qu'un certain imposteur sous le nom de Pierre, fils de Théodore IV, qui n'avoit osé trop se montrer sous le règne de Griscza, vint des bords du Tanaïs où il s'étoit rétiré, pour profiter de l'indignation qu'inspiroient les

vengeances impériales, et rendit presque la pareille dans la ville de Putivol, faisant coudre dans des sacs et jeter à l'eau, pendre par les pieds, crucifier, et violant la fille du gouverneur sur le cadavre encore chaud de son père. Toutes ces horreurs et beaucoup d'autres que nous n'avons pas le courage de décrire et dont Basile étoit la cause première, déshonorèrent l'année 1607. L'année suivante, le faux prince, au siége de Tula, tomba dans les mains du czar qui le fit étrangler à Moskou, de compagnie avec tous les autres prisonniers. Basile auroit voulu faire pendre la moitié de la Russie par l'autre, afin de régner en paix sur de vastes déserts.

Un autre faux Démétrius se mit sur les rangs, et balança long-temps la fortune du czar. Basile, sans talens, sans énergie, ne sachant que se venger lâchement sur des prisonniers sans défense, s'étoit enfermé dans Moskou; tandis que son frère Michel, aidé des Suédois, faisoit tête à l'imposteur et aux Polonais. La malheureuse Russie, déchirée de ses propres mains et par les armes étrangères, sembloit offrir une proie facile au premier ambitieux tenté de s'en rendre maître. Les villes ouvroient et fermoient leurs portes

tour-à-tour, quand le plus fort ou le plus foible se présentoit. La capitale assiégée vivement, étroitement resserrée, affligée de deux fléaux, le prince et la famine, attendoit un libérateur. Michel arrive enfin, après une suite non interrompue de combats et de marches. Les ennemis fuient; il entre, et rassure son frère Basile qui, pour récompense, consent à le laisser empoisonner par l'impératrice Catherine, sa femme. Ce couple déloyal, jaloux des grands services que rendoit Michel, et de l'ascendant que son mérite lui donnoit sur l'armée et le peuple, l'immola sans hésiter, fermant les yeux sur l'atrocité d'un tel attentat et sur ce qui pouvoit en résulter. Basile eut l'impudeur d'assister au convoi d'un frère dont le trépas étoit son ouvrage, et eut la stupidité de croire qu'il effaceroit la noirceur de ce forfait par l'éclat des funérailles.

Ce crime, aussi affreux qu'impolitique, ne profita point à ses auteurs. L'année suivante, 1610, l'imposteur s'approcha jusqu'aux portes de Moskou. A la vue d'un danger si imminent, tout aussi peu attachés au czar élu par eux qu'à son compétiteur, les habitans s'avisèrent d'une résolution assez sensée. Ils

firent proposer aux officiers de Nogay (le faux Démétrius) et aux autres, d'abandonner des deux parts leur chef respectif et d'en élire un plus capable ; et tout de suite, sans attendre la réponse, les boïards et les bourgeois, les soldats et le peuple s'assemblent. On s'empare de la personne impériale. Basile Suiski est conduit dans un couvent ; on force l'archimandrite à le recevoir au nombre de ses moines : en conséquence, le czar est rasé ; on le dépouille du manteau pour lui faire prendre le froc, et on lui ordonne de prononcer ses vœux. On traitoit de même l'impératrice dans un couvent de femmes ; et tel fut le dénouement de ce règne. Basile en fut quitte à bon marché ; on renferma dans un cloître le scélérat qu'on auroit dû, pour l'exemple de ses pareils, conduire à l'échafaud. Il mourut en Pologne où il fut transféré avec toute sa famille par ordre de Sigismond. On vante la noblesse d'une réponse qu'il fit à ce dernier, et sa sérénité dans le malheur. Croit-on par-là nous apitoyer sur le sort d'un fratricide et d'un boucher de chair humaine ? Le récit des excès affreux qui signalèrent ce règne et celui de presque tous les princes de Russie, ainsi que des autres contrées, fatigue

sans doute et froisse l'ame ; pourtant, on ne peut se défendre d'une sorte de contentement, quand on remarque qu'assez souvent les hommes de crimes font réciproquement justice d'eux-mêmes et périssent l'un par l'autre.

INTERRÈGNE

De 1610 à 1613.

Il y eut un interrègne de près de trois ans ; car c'est abusivement qu'on place dans la liste des souverains russes le nom d'Uladislas, fils de Sigismond, roi de Pologne. Le jeune enfant, élu en effet, mais non pas proclamé, ne fut que la cause innocente des plus grandes calamités dont la Russie, et principalement Moskou, la capitale d'alors, aient été affligées pendant trente mois. La Pologne et la Suède se disputèrent pendant ce temps ce malheureux pays. Il n'est point d'excès que les Polonais n'y commirent ; et si le peuple russe, épuisé par le malheur, ne passe point sous un joug étranger, ce grand service est dû tout entier à un bon citoyen, à un véritable grand homme dont le nom doit passer à la postérité.

La ville de Moskou étoit réduite à se nour-

rir des cadavres salés de ses propres habitans; les troupes polonaises en avoient fait deux massacres épouvantables. L'histoire n'offre rien de plus affreux. La nation, envahie par deux puissances voisines et sans chef, étoit comme un grand corps étendu sans force, et privé du principe vital. Le fédéralisme lui offroit la seule planche dans le naufrage ; chaque cité se préparoit à sa défense particulière. Ne pouvant plus espérer de maintenir l'ensemble dans son intégrité, le peuple de Novogorood assemblé fait choix, pour mettre à la tête de ses affaires politiques, d'un homme chargé d'honorables blessures, et vivant paisible dans sa maison des champs, loin des brigues, et sans autre ambition que le désir de voir la fin des maux de sa patrie. Il ne demandoit aucun poste ; mais il ne se refusa point au grade important et difficile que la confiance de ses concitoyens lui offrit. Michel Posarski, le Cincinnatus du Nord, quitte sa charrue, vient à Novogorood, et accepte ; mais sous la condition qu'on lui adjoindra un collègue. Il entre aussitôt en fonctions, et débute par proposer aux villes voisines une confédération fraternelle avec la sienne. On s'empresse d'y adhérer. L'argent, les vivres

et les hommes abondent de toute part. Les Strélitz et les Tatars accourent. Le général Posarski dresse son armée, et assure la paie à chaque soldat. Il se met en marche, et du premier pas s'empare de Jaroslove, et y châtie les Cosaques indociles. A Rézan il fait justice d'un faux Démétrius. Les villes de Pleskow, Costrum et Sasdal s'unissent avec lui.

Cependant un triumvirat de Russes ambitieux, campés devant Moskou et mal d'accord entr'eux, relevoit les prétentions des Polonais assiégés dans la capitale. Pour ne pas avoir trois ennemis à combattre, Posarski amuse par des propositions feintes les troupes suédoises appuyant par leurs armes les vues de leur monarque Philippe sur la couronne russe. Mais déjà il excitoit la jalousie; deux Cosaques furent détachés pour aller au-devant de lui, et arrêter sa marche en l'assassinant au milieu de son armée. Le coup est découvert et pardonné. Posarski, pour toute vengeance, renvoie les deux sicaires aux lâches généraux qui les avoient détachés contre sa personne. Ceux-ci, à la nouvelle de l'approche du secours que Sigismond se hâtoit de faire passer à la garnison de Moskou, invi-

tent à se joindre à eux celui qu'ils avoient voulu perdre. Posarski oublie ses injures personnelles, pour ne penser qu'à l'intérêt de la patrie. Il consent à les seconder ; mais il veut camper et combattre séparément. Beaucoup de soldats se rangent sous ses drapeaux, préférant la discipline d'un guerrier citoyen à la licence qui régnoit parmi les autres corps d'armée. Posarski, mal secondé et trahi par ses propres compatriotes, ne recule cependant pas devant les Polonais arrivés en force. Il accepte la bataille, et les met en fuite avec ses seuls soldats. Par ses soins aucuns vivres n'entrent pour ravitailler les ennemis enfermés dans Moskou, et déjà éprouvant toutes les horreurs de la disette. On en fit sortir les bouches inutiles : il eut pitié des femmes et des enfans ; ils trouvèrent de la nourriture dans son camp ; enfin il pressa tant les assiégés, que, pour éviter une juste représaille de la part des Russes, ils capitulèrent et sortirent. L'infame Sigismond perdit de ce moment l'espérance d'asseoir son fils sur le trône de Russie. Les nationaux qui avoient pris parti en faveur de l'étranger, se trouvèrent à la merci de Posarski. Il leur pardonna ; il pardonne même aux Polonais désarmés, et

met les uns et les autres à l'abri de la vengeance peu généreuse que les Cosaques et leur général vouloient en tirer. Il préserve aussi Moskou du pillage que des troupes alliées se mettoient en devoir d'exercer dans cette malheureuse ville, dont l'aspect déplorable arracha des larmes au vainqueur humain; puis, sans plus de délai, il convoque les ordres de l'état, pour procéder à l'élection d'un czar, seule mesure capable d'écarter toutes les prétentions des puissances voisines. « Mais, dit-il, en s'oubliant lui-même pour ne penser qu'au salut commun, citoyens, dans le choix que vous allez faire, écoutez les conseils de la prudence. Que celui que vous nommerez n'appartienne pas à une famille trop puissante! Que ses services passés ne lui servent point de titres à vos yeux, et ne vous en imposent pas! Elisez quelqu'un d'étranger aux factions du dedans et du dehors; et avant de lui mettre le sceptre à la main, qu'il s'engage solennellement à régner selon les loix! Tous nos maux viennent de ce que nos princes se sont toujours mis au-dessus d'elles ».

Pour récompense de tout ce qu'il avoit fait en faveur de la liberté de son pays, les suf-

frages tombèrent d'abord sur Posarski. Il se déroba à cet honneur, et ne voulut point de salaire. On n'insista point; d'ailleurs son mérite portoit ombrage à plus d'un prétendant. Pour les écarter tous, on alla chercher un jeune boïard dont l'ame neuve et sans expérience n'étoit à redouter de personne; et Posarski appuya cette nomination, satisfait du témoignage de sa conscience, et trop heureux d'avoir contribué au retour de la paix, après d'aussi affreux orages. Il continua de servir avec distinction sous le nouveau règne. Nous avions besoin de cet épisode pour reprendre haleine, après avoir eu tant de forfaits à raconter. L'histoire des hommes en société seroit trop pénible à lire, s'il ne s'y rencontroit pas de temps à autre quelques actions vertueuses, propres à nous consoler un moment des crimes de la politique.

MICHEL ROMANOU.

Règne de 32 ans.

Il étoit fils de Théodore Philaret Romanou, archevêque de Rostow, et meilleur citoyen qu'on n'est en droit de l'exiger des hommes

de cette profession. Il n'avoit que quinze ans quand il fut proclamé czar. Son père étoit alors prisonnier en Pologne. Le jeune homme, ainsi que Néron au même âge, voulut se dérober à sa grandeur.

Quoiqu'enfant du cloître, Michel aimoit la guerre; et aussitôt qu'il se vit empereur, il ne se refusa à aucune occasion de se livrer à cette horrible occupation: mais il n'avoit pas de talens qui répondissent à ses penchans meurtriers; et s'il ne commit pas plus de crimes, on en eut l'obligation au défaut de caractère. Les châtimens ordinaires, prescrits par la loi, ne le satisfaisoient pas. En 1614, il ordonna d'empaler un rebelle qui lui fut amené du royaume d'Astracan. Voulant faire parler de lui, et n'en imaginant pas d'autres moyens que celui de tuer des hommes, il rompit le premier le traité de paix entre la Russie et la Pologne, et commanda de mettre le siége devant Smolensko, ville qu'il avoit cédée à Sigismond et qu'il crut pouvoir reprendre, à sa mort, sur Uladislas, son fils, dont il paroissoit jaloux. Cette imprudente infraction fit perdre à l'Empire plusieurs mille lieues de pays qu'il fallut céder au nouveau roi de Pologne pour racheter la paix. Le czar se vengea

gea de cette malheureuse campagne sur la personne de ses généraux qui tous payèrent de leur tête la mauvaise foi de leur maître, et sa manie de vouloir toujours être en guerre, sans se soucier de conduire par lui-même l'expédition dont il se contentoit de donner l'ordre. Il trouvoit plus commode, pendant qu'on se mesuroit en son nom contre un ennemi plus habile ou plus fort, d'aller en pélerinage avec sa femme, et d'instituer une fête solennelle dans toute l'étendue de ses états en l'honneur de la sainte chemise de l'enfant de la Vierge. Ce présent insigne lui fut envoyé par un roi de Perse, qui connoissoit bien les goûts de son illustre allié.

Quelques années après, on entendit parler encore d'un nouvel imposteur prétendant au trône. Michel n'eut point de repos jusqu'à ce qu'on le lui amenât. Ce fut alors qu'il se livra aux plus doux plaisirs des dieux et des rois. Le faux czar fut coupé en morceaux, tout vivant, sous les yeux du véritable; et quelques lignes après ce trait rapporté dans sa vie, son historien nous dit : « Michel étoit naturellement doux : il pardonnoit facilement et ne punissoit qu'avec peine ». Répétons-le encore, c'est donc ainsi qu'on écrivoit l'histoire: après

tant d'exemples et de leçons, n'apprendra-t-on jamais à mettre à leur place les choses et les personnes, les faits et les principes ?

Michel Romanou, qui ne fit rien par lui-même, qui étoit dévot, intolérant et cruel, mourut en 1645, le 12 juillet, d'un vomissement dont il fut surpris en allant se mettre au lit. Il rendit tant de sang par la bouche, qu'il succomba aux efforts et à l'épuisement. Nous ferons ici une remarque qu'on prendra pour ce qu'elle vaut : c'est que, parmi le trop grand nombre de princes qui ont pesé sur ce globe, beaucoup d'entr'eux ont terminé leur carrière par une hémorragie. Il semble que la nature, qui répugne aux meurtres, ait voulu punir les scélérats par où ils ont péché. Les libertins creusent leur tombeau au sein même des jouissances. Les crapuleux périssent ordinairement de maladies causées par l'excès du vin et de la table. Charles IX, Iwan IV et Romanou meurent comme étouffés par le sang humain qu'ils ont versé à plaisir sur la terre.

Quelques scrupuleux historiens observent comme une chose remarquable et de mauvais exemple, que le czar Michel fut élu sans convenir de rien avec la nation russe. Depuis

bien des siècles, les contractans eux-mêmes savent à quoi s'en tenir sur ces conditions imposées au souverain, en le coiffant du diadème.

Sous ce règne, les archives impériales de la Russie furent consumées par les flammes avec le Kremlin, château où elles étoient déposées. Cet embrasement de Moskou coûta à la capitale la moitié de ses maisons.

Presque par-tout les titres écrits du système social sont devenus la proie de quelqu'accident. On diroit que la nature veut se jouer de nos institutions, st contradictoires avec les siennes.

L'histoire de la Russie, déjà si pauvre en preuves et en témoignages, ne pourra jamais se dédommager de cette lacune; et l'on n'y perdra pas beaucoup.

La religion et les sciences trouvèrent dans Romanou un zélé protecteur. Il sentoit, disent les annalistes russes, le besoin du culte et des arts pour dresser son peuple.

Nous répondrons : Avec de bonnes loix et une sage administration, on peut se passer de tout le reste; mais faire du bien aux prêtres et aux savans, est plus facile que de rédiger de bonnes loix.

ALEXIS.

Règne de 31 ans.

ALEXIS, seul enfant mâle de Michel Romanou, succéda à son père, ayant à peine seize ans, et nomma tout aussitôt son gouverneur premier ministre. Morosou abusa de sa place, selon l'usage, commit les injustices les plus criantes, se permit toutes sortes de concussions, en un mot, fut despote au nom de son élève jusqu'à ce que celui-ci eût atteint l'âge de l'être par lui-même. Le fouet et le knout, l'exil et la confiscation des biens étoient la récompense des serviteurs de l'état. Alexis se forma à cette école.

Mais le peuple de Moskou voulut à son tour donner une leçon à son jeune empereur. On ne pouvoit plus vivre; chaque jour, nouvel impôt, nouvelle taxe sur les comestibles les plus indispensables à l'existence. On se plaint; on murmure; on s'assemble; on rédige une supplique pour être présentée au czar. Les plus hardis d'entre la multitude, chargés de cette mission, ne peuvent parvenir jusqu'à la personne d'Alexis, toujours et par-tout

enveloppé d'une triple *garniture* [1] de Strélitz, soit dans la chapelle, soit à la chasse. Un officier du palais se charge de la requête ; mais le ministre s'en empare, et la dénature dans un rapport qu'il fait à son pupille.

Le 7 de juillet 1648, le jeune empereur assistoit à une solennité religieuse dans les rues de la capitale. Le peuple, las d'écrire, se résout à parler. Il se rassemble de nouveau dans la place du grand marché, vis-à-vis le palais impérial, attend le passage d'Alexis, écarte brusquement les hommes d'armes qui marchent à ses côtés, l'arrête et lui dit par l'organe d'un citoyen obscur : « Prince, écoute les plaintes du peuple contre tes ministres ». Alexis qui avoit appris déjà à dissimuler, reprit d'un air affable : « J'examinerai cette affaire, et je rendrai justice à tous mes sujets ».

Le peuple se retiroit assez content, quand plusieurs boïards (ou nobles), offensés de la hardiesse de gens, *la lie de la nation russe*, se jettent sur les réclamans et en maltraitent plusieurs avec des fouets. Le peuple ne se contient plus ; il s'arme de pierres, poursuit les assaillans jusqu'aux portes du palais,

[1] Ce mot est technique ; il étoit d'usage dans la maison militaire des rois de France.

menace d'y mettre le feu, si on ne lui livre sur-le-champ Morosou et le garde du trésor.

Le premier ministre ose bien paroître sur le balcon des appartemens. Sa vue, loin d'appaiser, redouble le tumulte ; on l'accable de reproches : « Nous ne nous séparerons pas, lui dit-on, que tu n'aies subi le châtiment dû à tes crimes ». Et en même temps une partie de la foule se détache pour aller faire justice de son mobilier dans son hôtel. Rien ne fut respecté, pas même les images des saints. Un intérêt, plus sacré que celui du culte, animoit la multitude ; elle brise tout et foule aux pieds les objets les plus précieux, craignant de souiller ses mains en y touchant. Les valets de Morosou et ses chevaux sont massacrés sur les débris de la maison de leur maître, où l'on met le feu. On n'épargne que la femme du ministre ; on la chasse, après lui avoir arraché ses pierreries et ses perles, pour les jeter dans les flammes. On se porte de suite chez le chancelier de Russie, complice du premier ministre. Il est assommé, son cadavre traîné à la voirie, et sa maison rasée.

Se sentant coupable des mêmes délits que la multitude punissoit avec tant de sévérité,

puisqu'il avoit ratifié toutes les opérations de son ministre, Alexis craint pour sa personne. Il fait mettre son palais en état de siége. Plusieurs corps de troupes accourent autour de lui. Le peuple, qui veille toute la nuit, dit aux soldats en les voyant passer : « Allez dire à votre maître que ce n'est pas à lui que nous en voulons; nous lui faisons grâce pour cette fois, à cause de sa jeunesse et de son inexpérience ; mais il nous faut Morosou et ses vils complices. Il faut que justice se fasse. Nous l'avons attendue trop long-temps pour la remettre à une autre époque. On a indignement abusé de notre longue patience. Justice des ennemis de l'état » !

Alexis fit répondre que son premier ministre s'étoit sauvé ; qu'il ne restoit que le garde du trésor impérial, dont le bourreau alloit trancher la tête aux yeux de tous. En effet on l'amena, les mains liées derrière le dos ; mais la multitude impatiente l'arracha des bras de l'exécuteur, et le mit à mort sur la place. Le peuple n'étoit pas encore appaisé, et s'obstinoit à la personne du premier ministre qui eut le bonheur d'échapper à la vindicte publique. On gagna du temps. Le premier feu de la colère s'éteignit dans des

flots d'eau-de-vie et d'hydromel que la cour eut l'adresse de distribuer à la foule. Les prêtres et les moines furent chargés du reste. Il y eut procession générale, où l'empereur assista en habit de pénitent. Pendant toute la marche, il adressa des excuses à droite et à gauche, prodigua les promesses, versa même des larmes, et demanda grâce pour Morosou, en termes si humbles, si affectueux qu'il sut ramener le peuple au point, qu'on entendit une voix s'écrier : « Que la volonté de Dieu et du czar soit faite » ! C'étoit le vœu de quelques agens obscurs, bien payés pour jouer ce rôle ; mais de ce moment la cour eut cause gagnée. Le ministre, quelques jours après, se hasarda en public, à côté de son auguste pupille allant en pélerinage. Morosou garda tout le long de la route le maintien de suppliant ; le bonnet à la main, il saluoit bassement ceux qui jadis lui servoient de marche-pied. Son administration, pendant quelques semaines, parut correspondre à son repentir ; et les bons habitans de Moskou, bétail docile, rentrèrent peu à peu dans la bergerie, oubliant le passé. Le peuple n'a que l'instinct de la liberté, et la conscience de ses droits ; il ne faut avec lui que savoir

attendre ou saisir le moment favorable : c'est un lion qui se laisse museler pendant son sommeil.

Au sujet de cet événement, on lit dans les fastes de la Russie, la ligne suivante : « Alexis, avec une bonté touchante, daigna s'abaisser jusqu'à promettre sur sa couronne, que Morosou se comporteroit plus sagement à l'avenir ».

Ce n'est pas sans intention que nous rapportons de temps à autre ces sortes de passages ; ils prouvent du moins la nécessité de recommencer le grand livre de l'histoire.

Ce qui arriva, l'année suivante 1649, à Pleskow et à Novogorood, montre bien la misérable condition d'une nation qui n'a point de lumières pour diriger sa force. Alexis à peine rassuré, ayant besoin de toutes ses troupes pour maintenir sa toute-puissance dans l'intérieur, avoit ajourné ses projets de conquêtes au dehors. Il convoitoit quelques provinces à sa convenance dans la Suède ; mais le moment n'en étoit pas venu. Pour gagner du temps, et ôter à ses voisins tout prétexte de le prévenir et de profiter des dissentions domestiques, il se rendit volontairement tributaire de la reine Christine, et

s'engagea à lui faire passer une certaine somme d'argent, et une assez grande quantité de grains, comme en dédommagement. Les terres en Russie, assez mal tenues, rendoient à peine de quoi soutenir les bras qui la cultivoient. On recommença de murmurer à la vue des blés nationaux prenant le chemin de la Suède : on se mit en devoir d'arrêter cette émigration. Le gouvernement avoit tout prévu, et calculé les suites de cette nouvelle insurrection, bien moins alarmante que la première : il laissa faire main-basse sur la famille d'un fournisseur autorisé par la cour, pour avoir sujet de donner un exemple au reste du peuple. Les nobles, appelés d'abord par les bourgeois de Pleskow et de Novogorood, se tournèrent bientôt du côté du souverain, et se mirent à la tête de plusieurs régimens pour châtier ces deux villes qu'on traita de rebelles, et qui se trouvèrent trop heureuses d'obtenir leur pardon, en livrant les chefs de ce mouvement populaire. On les pendit, et on les laissa exposés au gibet, pour apprendre aux citoyens à trouver mauvais qu'on les affame. Moskou ne prit aucune part à cet événement : cette capitale étoit disposée en conséquence; on avoit eu le soin

de mettre un correctif aux sentimens généreux, manifestés par elle lors de l'affaire de Morosou. Lui et son digne élève avoient arrangé les choses de manière à pouvoir désormais se permettre tout impunément, et de n'être pas surpris une seconde fois. Il n'en fut donc que cela. La conduite du czar exposant ses sujets à une disette, parut toute naturelle; du moins personne n'osa plus y trouver à redire.

Une des grandes jouissances des princes qui ont eu peur, est d'inspirer l'effroi autour et loin d'eux. Les exécutions de Pleskow et de Novogorood le rassurant sur son trône, Alexis jette ses regards chez ses voisins, pour aviser de quel côté il doit porter ses armes et multiplier ses victimes. Le sceptre de Pologne est à donner; il se met sur les rangs : on le ménage, mais on l'écarte : il veut se venger à force ouverte de l'affront de s'être vu préférer un Jésuite; mais il y a une trève de quatorze ans conclue avec son père : comment s'y prendre pour la rompre? Le prétexte le plus frivole lui suffit. Il apprend qu'un régent de collége, à Vilna, a osé célébrer les victoires remportées par sa nation sur les Russes, et n'a point parlé assez respectueu-

sement du feu czar. Alexis fait demander officiellement justice de cette insulte à la mémoire de Michel, son prédécesseur : il veut qu'on arrache du livre le feuillet injurieux ; on lui répond que dans une république libre, telle que la Pologne, le gouvernement n'avoit aucun droit sur les livres composés par des écrivains libres. « Eh bien ! répliqua Alexis, j'irai me faire justice moi-même à la tête de cent mille hommes » ; et, sans tarder, le voilà marchant sur la Lithuanie, et ravageant tout sur son passage, pour se venger d'un professeur du collége de Vilna.

Couvert de sang et de butin, il envahit la Livonie, et veut emporter d'assaut la ville de Riga : mais le siége lui coûta tant de monde, qu'il fallut entrer en accommodement avec la Suède. D'ailleurs, les Cosaques lui tomboient sur les bras ; il les avoit détachés de la Pologne, en promettant de leur rendre toutes leurs franchises : mais il ne tint pas parole. Ceux-ci s'insurgèrent ; on les poursuivit ; et leur chef infortuné, digne d'un meilleur sort, lâchement enlevé à ses compagnons d'armes, fut pendu par ordre du farouche Alexis. Cette barbarie révolta le frère de la victime et tout le peuple cosaque ; ils se vengèrent cruelle-

ment. La ville d'Astracan fut saccagée, et tous les soldats russes massacrés impitoyablement. Si le czar eût été fidèle à ses engagemens, ces horreurs n'auroient point eu lieu. Enfin le vengeur du premier chef des Cosaques ne put éviter le sort de son frère : sa bravoure ne tint pas contre le mauvais génie d'Alexis. Il fut trahi, et livré aux mains de ce prince, qui le fit attacher à une potence très-haute, et le donna ainsi en spectacle dans toutes les rues de Moskou. Douze mille Cosaques, qui tenoient fortement à son parti, furent pendus de même sur le grand chemin d'Astracan. Ce furent là les trophées d'Alexis.

Et voici à quel degré de perfection étoit portée en Russie la jurisprudence criminelle. Au nombre des délits imputés à Stenko, second chef des braves Cosaques, on lit ceux-ci dans son jugement (il étoit socinien, et vouloit réformer le culte, qui en avoit besoin) :

« . . . Parce que tu n'as point voulu prêter l'oreille au nom de notre grand Dieu, un en trois personnes. . . ; parce que tu as chassé les prêtres, et défendu de bâtir des églises ; parce que tu as obligé ceux qui vouloient se marier à danser autour d'un arbre, au lieu d'aller à l'église ; parce que tu t'es moqué de la

Sainte-Vierge et du miraculeux Russe, le bienheureux Sergius, sa majesté a commandé que tu sois coupé en quatre quartiers... etc.»

Tout réussissoit au grand Alexis ; il sortoit victorieux de toutes les guerres injustes qu'il portoit chez ses voisins ; il venoit à bout de tout le mal qu'il vouloit faire. Néanmoins, malgré le pillage et les invasions, le trésor impérial s'appauvrissoit ; il n'y avoit plus de quoi solder les troupes étrangères et nationales, instrumens passifs de l'ambition sanguinaire du prince. Sur l'avis de son beau-père, il se détermine à battre de la fausse monnoie, et veut forcer ses soldats et le peuple à recevoir des copecks de cuivre, pour la même valeur que ceux d'argent. Il y avoit, entre ces deux monnoies, la différence d'un à soixante : par ce moyen, une armée de soixante mille hommes ne lui coûtoit pas plus d'entretien qu'un bataillon de mille combattans.

Des plaintes on passe au murmure, dont la cour ne tint compte. Le peuple aux abois, parce qu'il ne trouvoit point de marchands qui voulussent lui vendre, et prendre en échange une monnoie si inférieure au prix que le gouvernement y avoit attaché, se res-

souvient du 7 juillet 1648 (c'est-à-dire dix à onze ans auparavant), et, armé de couteaux, se porte en masse vers une maison de plaisance où Alexis, hors de la capitale dont il craignoit le séjour, amonceloit à loisir et secrètement tout l'or et l'argent en circulation dans la Russie. Ses espions, bien payés, l'avoient fidellement prévenu de tout. La nuit qui précéda cette insurrection, trop longtemps méditée, le czar avoit appelé *incognito* autour de sa personne tout son état militaire, et avoit distribué à ses gardes des copecks de bonne valeur. L'empereur laisse approcher le peuple, l'écoute avec complaisance, lui répond sans aigreur. Quelqu'un d'entre la foule élève la voix, et dit : « Alexis, tu nous amuses de belles paroles; il nous faut des effets. Tu nous offres, pour garants de tes promesses, ton fils et ta femme; nous n'avons que faire d'eux. Rends aux pièces courantes leur véritable valeur, et au commerce son activité. Il sied mal à un grand-duc de Russie d'altérer les espèces.... »

« C'en est trop ! s'écria le czar en déposant son masque de popularité : à moi, gardes ! délivrez votre empereur de ces chiens enragés ». La maison militaire, gorgée d'or et de

liqueurs fortes, par les soins de l'impératrice, à la voix du maître, tombe sur la multitude pour en faire le massacre. Le peuple résiste quelque temps, en se servant de l'arme qu'il avoit : mais les couteaux ne peuvent tenir long-temps contre les fusils des Strélitz. Après une lutte trop inégale, ceux-ci eurent l'avantage. Le palais de plaisance du czar fut inondé de sang : quand la garde fut lasse d'en répandre, Alexis, *d'un caractère naturellement doux*, dit un de ses historiens, daigna pardonner à ceux qui restoient, et, par un excès de clémence, se contenta d'en reléguer une partie dans les déserts de la Sibérie, et de faire pendre l'autre dans les carrefours de Moskou.

Morosou, qui avoit dirigé cette scène affreuse, mourut l'année suivante 1660, et fut pleuré par son maître, juste appréciateur du mérite de ce ministre selon son cœur. Il ne trouvoit point les mêmes ressources dans la personne de son beau-père, et celui-ci porta tout le poids de son humeur. Souvent son gendre auguste l'apostrophoit ainsi : « Vieil » imbécille, va te faire pendre » ; et en disant ces mots, il le prenoit par la barbe, le renversoit d'un coup de pied, ou le chassoit de la

salle

salle du conseil et fermoit la porte sur lui. Pardon, honorables lecteurs, pardon de tous ces détails ignobles ! mais telles étoient les mœurs habituelles du grand Alexis, empereur de toutes les Russies. Après s'être baigné les pieds dans le sang de ses sujets, on peut se permettre ces petites licences avec le père de sa femme.

Pour faire contraste, il falloit voir comme Alexis représentoit dignement, quand il donnoit audience. Assis sur un trône de vermeil, coiffé d'une couronne d'or et de forme pyramidale, à sa droite étoit un riche bassin, où il se lavoit les mains qu'il avoit donné à baiser aux ambassadeurs. Le prince étoit fort jadece loux cérémonial puéril et insolent.

N'ayant pu réussir à se faire roi de Pologne en 1649, il renouvela les mêmes prétentions, mais pour son fils, en 1669, et les appuya de même aussi avec une forte armée; elle n'empêcha pas les Polonais de se choisir un chef parmi eux. Alexis se déchargea de son ressentiment sur les Turcs ; on se battit pendant toute l'année 1670, avec beaucoup d'acharnement, sans aucun avantage décisif; et après avoir fait couler des ruisseaux de sang, on s'accommoda.

L'histoire de toutes les nations pourroit se réduire à ce peu de lignes.

En 1673, Alexis, avide de tous les trônes, ne se rebuta point, convoita celui de Suède, et en fut encore pour la honte de se voir préférer un naturel du pays. Nariskin, père de sa dernière femme, et devenu son premier ministre, le guérit enfin de cette manie de vouloir cumuler les couronnes sur sa tête, et lui conseilla de fixer ses regards sur l'empire dont il étoit le chef. Le czar profita de cet avis, non pas pour soulager la classe laborieuse de la nation (son système étoit qu'il faut retenir le peuple dans la misère, afin de n'en avoir rien à craindre), mais pour appeler le luxe à sa cour. Il s'entoura d'artistes et de beaux-esprits qui ne furent occupés qu'à brûler de l'encens en son honneur, et à lui prodiguer des louanges en raison du prix qu'il y mettoit : c'est ce que Voltaire appelle *policer un état.* Alexis acheva d'épuiser le trésor par ses largesses et ses profusions. Il s'occupa aussi de régler les rangs parmi sa noblesse, et de se l'attacher comme un rempart autour du trône, comme une muraille d'airain entre sa majesté et la multitude; précaution qu'il crut nécessaire, d'après sa propre expérience.

Les princes les plus absolus ont toujours craint les retours de la fortune.

Nariskin, son nouveau premier ministre, étoit l'homme qu'il lui falloit. Ce colonel des hussards exécroit les républiques. Ayant fait part au czar, son gendre, de la coalition des rois de France et de Danemarck en faveur des Hollandais contre l'Angleterre : « Je crois, ajouta-t-il, que ces deux monarques, si sages jusqu'à ce moment, sont devenus fous. Comment ne voient-ils pas le tort qu'ils font à leurs propres couronnes et à la royauté en général, en protégeant la Hollande rebelle? Faut-il donc leur remontrer combien l'exemple d'une république naissante est contagieux pour les autres peuples ? Une nation qui s'avise de vouloir être indépendante, devient nécessairement l'asile de tout ce qu'il y a de mécontens, de factieux, d'hérétiques; et toutes ces matières combustibles forment à la longue un volcan, dont les explosions ébranlent les trônes voisins et doivent finir par les renverser ».

Alexis admira la sagacité et la prudence de son gendre, et se promit bien d'appesantir son sceptre sur la Russie, pour lui ôter toute occasion de faire un retour sur elle-même. Il

mourut, au commencement de 1676, fidèle à ces principes, et causa des regrets aux habitans de Moskou, grâce à quelques fausses vertus qu'il pratiquoit ostensiblement. Cet empereur qui avoit teint du sang de ses sujets les degrés de son château, répugnoit, ainsi que Néron dans sa jeunesse, à signer l'arrêt de mort d'un criminel. « Je ne suis pas czar pour faire périr mes sujets », s'écrioit ce prince hypocrite. Il affichoit la piété, sachant que c'est un leurre où se laisse prendre le vulgaire : mais il veilloit à ce que les dons pieux qu'on vouloit consacrer aux églises, prissent le chemin du trésor impérial.

Les historiens assurent qu'Alexis étoit bon mari, bon père, bon parent ; et pourtant ils racontent ses infidélités conjugales et les mauvais traitemens qu'il faisoit éprouver au père de sa première femme. Il ne donnoit pas l'exemple d'un bon ménage ; car quand il mangeoit en public, c'étoit toujours seul. Jamais il ne daigna faire asseoir sa famille à sa table.

Ce czar avoit un orgueil qui touchoit au ridicule et à la puérilité. Quand l'impératrice sa femme étoit indisposée, le médecin ne pouvoit lui tâter le pouls qu'à travers un voile jeté sur le bras de l'auguste ma-

lade. Alexis auroit cru sa majesté czarienne compromise et l'honneur de la princesse souillé, si une main savante, mais roturière, avoit touché à nu le bras de son épouse. Alexis étoit si vain, il aimoit tant le faste, qu'il ne parloit point et tournoit le dos à celui de ses courtisans ou favoris qui se hasardoit de paroître en sa présence, vêtu d'habits simples et sans éclat. Emporté et violent, dans ses momens de fureur, il maltraitoit tous ceux qu'il rencontroit. Il en étoit quitte pour leur accorder une faveur pécuniaire ; à pareil prix, il croyoit avoir le droit de recommencer et de se permettre tout. Il descendoit quelquefois à la familiarité, non pas avec le peuple, mais chez les boïards et autres nobles de sa cour. Mais la visite qu'il daignoit rendre à quelques familles privilégiées, étoit presque toujours intéressée ; c'étoit pour y porter le déshonneur et y corrompre la jeune fille honnête dont on lui avoit vanté la beauté. Ce despote tartufe trouva des panégyristes, eut des succès, et termina paisiblement une carrière souillée de meurtres et d'attentats contre la liberté publique. Ce scandale que l'histoire ne donne que trop souvent, ne réconciliera point le sage avec les partisans d'une providence.

Alexis fut leseul souverain en Europe qui ne voulut point accorder d'audience aux ministres diplomatiques de Cromwel. Cependant les droits de celui-ci au protectorat de la république anglaise valoient bien les titres du fils de Michel à l'empire de Russie.

Sous ce règne, l'avidité de l'église grecque fut retenue dans des bornes plus étroites. On dut ce réglement à l'insolence d'un patriarche qui prétendoit au partage de l'autorité souveraine avec le czar.

La plupart des bonnes loix ne viennent pas de meilleure source.

THÉODORE III.

Règne de 6 ans.

Les princes sont exclusifs et ne veulent point souffrir de rivaux, même subalternes. On vante beaucoup une action d'éclat, la seule de ce règne, qui fut suggérée au jeune Théodore, fils aîné d'Alexis et son successeur à la couronne. Il avoit à peine dix-huit ans : on étoit en paix. Tous les nobles de la première classe, les knees et les boïards sont convoqués dans le palais impérial, un jour de grande

fête, en 1678. Il leur est enjoint d'apporter avec eux leurs titres pour être vérifiés par le grand-duc. Ils accourent. Le czar Théodore prend leurs parchemins, en fait une liasse qu'il jette au feu, au grand étonnement de toute l'assemblée. Quelques-uns des nobles russes veulent se récrier; mais le grand-duc à qui on avoit fait la leçon, leur imposa silence et s'expliqua ainsi : « Je déclare que désormais je ne reconnoîtrai pour nobles que ceux d'entre mes sujets qui se seront distingués par de belles actions, ou de nobles sentimens ».

Par ce coup hardi, le trône russe se trouva délivré de tous ces nobles de race, qui, fiers de leur naissance, avoient la prétention de marcher d'un pas égal à côté de leur maître, et qui saisissoient la première occasion pour lui disputer l'empire et rivaliser de tyrannie. Ils se retiroient dans leurs terres, y mettoient leurs vassaux sous les armes et soutenoient une guerre défensive et même offensive contre celui qu'ils avoient placé eux-mêmes au-dessus d'eux. Les soldats ne furent pas fâchés de cette résolution de Théodore, aimant mieux avoir affaire à un seul chef. Le peuple dont la vue est toujours si courte, donna des ap-

plaudissemens à l'humiliation des nobles, et au niveau qui sembloit planer sur toutes les têtes. Il ne vit pas que le corps de la noblesse, sorte de contre-poids, balançoit l'autorité absolue des czars, et quelquefois du moins les empêchoit de tout oser. Le trône impérial gagna seul à ce coup d'état ; il en fut plus affermi, plus respecté.

Théodore mourut trois ou quatre ans après, en l'année 1682. Il avoit été presque toujours valétudinaire, et incapable de ces grands mouvemens qui marquent dans l'histoire. On a peu de détails sur sa vie ; l'obscurité du rôle qu'il joua, le met à l'abri de la censure. Encore plus que ses prédécesseurs, il aimoit le faste ; et dans un règne très-court, il dépensa des sommes immenses pour ses écuries, ses équipages de chasse et sa garde-robe, pendant que ses soldats avoient à peine des lambeaux pour se couvrir : le peuple marchoit presque nu et croupissoit dans la misère, pour soutenir l'éclat du trône. Les nobles ne sont pas moins irascibles et vindicatifs que les prêtres ; Théodore l'éprouva. Son trépas ne fut point tout-à-fait naturel.

De graves historiens nous apprennent que, parmi les bienfaits de l'administration impé-

riale de ce prince, il ne faut point oublier l'introduction du plain-chant dans le culte.

SOPHIE, JEAN ET PIERRE.

Régence de 7 ans.

NOUS n'aurions peut-être dû écrire en tête de ce règne que le nom de Sophie, sœur du czar mort du poison qu'elle lui fit administrer en secret, pour régner à son tour sous le nom d'Iwan ou Jean, son frère du même lit et plus inepte encore que Théodore. Cette princesse, femme forte, doit grossir la liste des mangeurs d'hommes [1]. La noblesse et le peuple s'étoient déclarés en faveur d'un autre enfant, né d'un second lit, Pierre, petit-fils du côté maternel de ce Nariskin qui n'aimoit pas les républiques, et qui avoit montré quelque talent dans son ministère sous les deux règnes précédens. Pierre, si fameux par la suite, étoit déjà, à peine âgé de quatre à cinq ans, un objet d'achoppement pour l'ambitieuse Sophie, sa sœur du même père, Alexis. Elle conçoit le dessein de s'en défaire, ainsi que

[1] Expression consacrée par Homère, pour exprimer une tête couronnée.

de toute sa famille, oncles et aïeuls, qui avoient tous part au gouvernement dont elle vouloit s'emparer exclusivement. Le corps des Strélitz lui offre sous la main un instrument propre à ses grands projets. Cette soldatesque indisciplinée, impérieuse, avoit à se plaindre de ses officiers encore plus insolens que les gardes prétoriennes. Les Strélitz, excités secrètement par la sœur des deux jeunes czars, commencent par condamner aux baguettes leurs propres chefs. Les bons citoyens applaudirent tout bas à cette correction ; mais ce corps armé ne s'en tint pas là. Sophie leur a donné une liste de proscription ; ils massacrent une cinquantaine de nobles fort riches, en commençant par ceux de la maison Nariskin ; et pour salaire, ils se partagent les biens des proscrits qu'on leur abandonne. Moskou dans la terreur, se hâte, pour terminer les meurtres, de proclamer avec eux régente celle qui en est l'auteur. La voilà maîtresse souveraine : elle préside le conseil d'état ; tout se fait en son nom ; son nom et le profil de sa figure sont sur les nouvelles monnoies. Elle despotise, sans rivaux, entre un frère imbécille et un autre enfant. Quel vœu lui restoit-il à former ? celui de jouir

long-temps et en paix du prix de ses crimes ; mais ce salaire n'est pas toujours accordé aux scélérats de l'un ou de l'autre sexe. Sophie en fit l'expérience.

Le knee Chovanskoi qui avoit des prétentions sur son cœur, peut-être pour partager la suprême puissance avec elle, lui donna de vives inquiétudes, par la manière dont il s'y prit pour arriver à ses fins. Se voyant préférer le prince Basile Gallitzin, il voulut faire arme du fanatisme, et se frayer par ce secours la route au but de son ambition.

Un jeune clerc, sorti à peine des mains de la nature, crut en retrouver quelques traces dans certains passages de l'évangile qui étoient en parfait contraste avec tout ce qu'il voyoit se passer dans la société civile. « Eh quoi ! se dit-il à part lui, dans une de ces méditations taciturnes, dont il se croyoit redevable aux inspirations du Saint-Esprit ; eh quoi ! le divin auteur de l'évangile qu'on professe dans toute la Russie, nous dit textuellement : *Il n'y aura ni premier, ni dernier ;* eh quoi ! les actes des apôtres que nous révérons tous ici, nous apprennent que, conformément au précepte céleste de Jésus, les premiers chrétiens vivoient en frères et dans la plus par-

faite, la plus étroite égalité : et la nation russe, ma chère patrie, qui s'honore du titre de chrétienne, et qui s'est montrée plus d'une fois jalouse de remplir tous les devoirs du christianisme, par une inconséquence révoltante s'avilit jusqu'à ramper sous le sceptre d'un maître absolu, et même en ce moment sous la verge d'une femme ! Et quels princes encore ! ou des imbécilles, ou des enfans, ou des monstres tels qu'Alexis et sa fille. C'en est trop ! c'est trop long-temps dégrader le nom d'hommes et de chrétiens. L'évangile à la main, affranchissons la Russie du joug honteux et sanglant qui pèse sur elle ; et commençons cette sainte entreprise par arracher de son siége le patriarche orgueilleux et son insolent clergé : puis, de la cathédrale souillée par l'ignorance et la cupidité, nous passerons au palais, et nous atteindrons le trône impérial teint du sang des méchans et des bons confondus dans nos dissentions domestiques ». Le jeune Abakum (c'est le nom du héros éphémère) trouva des échos pour répéter ses maximes. On se rassemble autour de lui ; et en effet, le patriarche est chassé de son église à coups de pierres, et aux cris d'une multitude le

qualifiant de loup ravisseur dans le bercail.

La régente, avertie de ce mouvement qu'elle étoit loin de prévoir, mais pleine de présence d'esprit, fait entendre ces paroles adroitement combinées : « Qu'on assemble aussitôt un concile dans le palais même des czars, pour examiner la nouvelle doctrine qui nous est prêchée ! Si l'esprit saint parle par la bouche d'Abakum, honneur au jeune clerc ! Si au contraire l'esprit de mensonge ou de vertige, ou bien le souffle empoisonné de quelqu'ennemi de l'état, s'est emparé de lui, c'est un imposteur qu'il faut punir, ou un instrument dangereux qu'il faut briser ».

On ramasse des prêtres, des archimandrites où l'on put en trouver. On s'assemble : les sectaires de la nature sont introduits ; mais à la vue du patriarche présidant le concile, et par conséquent, juge et partie dans sa propre cause, un caillou vole et va frapper un père de ce concile. Les débats, qui en étoient à peine au second syllogisme, sont interrompus. On se saisit de la personne d'Abakum ; on l'arrache du milieu de ses disciples, pour avoir la tête tranchée à la porte même de la salle. Ses partisans, qu'on appeloit déjà par déri-

sion les *rapsodistes*, indignés, se retirent et tiennent conseil. C'est alors que le knee Chovanskoi, épiant toutes les occasions de se venger de Sophie, vient à eux, leur fait des offres de service, les prend sous sa protection et sous celle des Strélitz. L'événement prend un caractère sérieux. La régente et ses deux frères se retirent dans un couvent fortifié, à dix lieues de la capitale. Sophie fait des propositions, demande un pourparler avec Chovanskoi, devenu trop redoutable pour l'attaquer et le combattre à force ouverte. Celui-ci, fier d'être craint de sa souveraine, s'avance sans se douter du piége; à mi-route, un corps de troupes en embuscade tombe sur lui et sur son escorte, et l'assassine avec un de ses fils et les Strélitz qui l'accompagnoient.

On n'entendit plus parler de la secte d'Abakum qui prenoit mal son temps pour prêcher l'égalité; mais la garde prétorienne voulut avoir raison du meurtre de leur capitaine et de leurs camarades. Les nobles, craignant pour eux-mêmes, se rangèrent autour du trône avec leurs vassaux, et conjurèrent l'orage.

Ces dissentions intestines appaisées, il fallut tourner ses armes au dehors. Les Tar-

tares de la Crimée remuoient : les Turcs faisoient des menaces. Basile, amant de Sophie et bel-esprit comme elle, fut obligé de se mettre à la tête de cette expédition, et n'en revint pas en triomphateur ; mais la petite cour de Pierre Ier triompha. Le jeune czar en prit occasion pour molester le général : celui-ci s'en plaignit à sa maîtresse. Gallitzin et Sophie, se repentant d'avoir trop différé le seul coup qui pouvoit leur assurer le souverain pouvoir, se décidèrent enfin à le tenter. Ils gagnent des conjurés. Le jour, l'heure sont marqués pour assassiner le plus jeune des deux czars, retiré dans un château solitaire ; mais la conspiration fut révélée. Les chefs subalternes périrent sur la roue. Basile obtint à peine grâce pour sa vie ; et la régente fut confinée dans un couvent, où elle eut tout le loisir de composer des vers sur l'instabilité des choses humaines, car elle étoit poète, dit-on : mais le commerce des Muses n'avoit pu tempérer en elle les emportemens d'une ame ambitieuse et vindicative. Cette femme, hautaine dans la prospérité, étoit basse et rampante dans le malheur. Au lieu d'attendre avec résignation ce que son frère décidoit sur son compte, on la vit se mettre en route pour

aller tomber à ses genoux et implorer le pardon de ses attentats. Pierre lui épargna cette humiliation, en lui faisant dire de loin d'entrer au monastère qu'elle avoit bâti elle-même dans la banlieue de Moskou ; mais en s'y renfermant, elle ne fit point ses derniers adieux au monde. Nous entendrons encore parler dans la suite de cette princesse digne de régner ; car, jusqu'au dernier soupir, elle ne se refusa à aucun forfait qu'elle crut nécessaire pour se maintenir sur le trône, ou y remonter.

Un despote est un grand fléau ; un despote, femme et bel-esprit, est pire encore.

PIERRE Ier ET JEAN.

Ils règnent ensemble pendant 7 ans.

UN historien moderne qui donna une teinte de philosophie et d'humanité à tout ce qui couloit de sa plume, composa un assez fort volume pour prouver à ses contemporains que le czar Pierre, Ier du nom, fut un grand homme, un grand législateur, un grand *souverain*, pour parler la langue des beaux-esprits de ce temps-là. Approchons le scapel de la raison de ce prétendu grand homme dont la célébrité imposa trop long-

temps,

temps, et disséquons les belles qualités qu'on lui prête et les grandes actions qu'on lui suppose. Si ce Pierre-le-Grand n'a été dans le fait qu'un boucher de chair humaine, un bourreau de son espèce, époux débauché, mauvais père et infanticide, crapuleux dans ses plaisirs, bête féroce dans ses vengeances, copiste servile des autres tyrans, et despote hypocrite, il faudra nécessairement conclure que l'histoire des hommes est à refaire pour l'honneur de l'humanité et l'instruction de nos neveux. Trop long-temps la plume des écrivains a été un instrument de mensonge et d'adulation ; qu'elle devienne enfin la massue de la vérité pour écraser, dès les premiers pas, les imitateurs plus ou moins heureux des oppresseurs du monde !

Pierre Ier, dit le Grand, avoit, entr'autres choses, cela de commun avec les animaux pris de rage, qu'il ne pouvoit supporter la vue de l'eau. Il n'en étoit pas de même du sang et du vin ; et les horribles excès où le poussa cette vile passion, ne furent pas capables de l'en guérir : mais c'est ce qui sauva sa sœur Sophie. Le peuple russe, qui n'est pourtant pas ennemi des plaisirs grossiers de la table, ne voyoit pas de bon œil les

basses habitudes de celui des deux czars qui devoit un jour occuper tout seul le trône. Pour effacer ces mauvaises impressions, Pierre 1er jugea qu'il étoit d'une politique utile de laisser un grand exemple de modération envers une femme dont il n'avoit, d'ailleurs, plus rien à craindre, en l'isolant au fond d'une cellule. Il avoit étudié les mœurs de la multitude avec laquelle il se familiarisoit, pour en tirer un parti plus avantageux. Ainsi donc qu'on ne lui fasse pas honneur d'avoir épargné son sang, dans les commencemens d'un règne encore mal affermi, et sur un trône qu'il partageoit avec un frère intéressant par ses infirmités, et qui lui abandonnoit généreusement sa part active dans l'administration de l'empire.

Les princes, à l'exemple des pontifes, sont des saltimbanques plus ou moins adroits. Bien conseillé par Lefort, son confident, homme délié et insinuant, ainsi que tous ses compatriotes, Pierre s'avise d'un nouveau genre de popularité dont le succès étoit immanquable. Les Strélitz formoient toujours un corps remuant et qu'on ne pouvoit manier sans de grandes précautions. Le czar se mit en tête de lui en opposer un autre tout à sa

dévotion. Il organise une petite troupe à laquelle il donne l'exemple de la subordination, en servant lui-même en qualité de simple volontaire sous les ordres de son ami Lefort. Cette action étrange dans les fastes de la Russie, et qui contrastoit si parfaitement avec la vanité des czars, lui réussit au-delà de ses vœux, et lui attacha le cœur de toute la jeunesse en état de rendre les armes. Par ce moyen il pouvoit parer de loin à toutes les nouvelles atteintes qu'on osoit porter à sa couronne, et qui avoient pensé lui être si fatales. Le premier essai qu'il en fit fut dans une expédition contre les Turcs; elle lui valut la conquête d'Azof qui lui ouvroit les portes de la Crimée. Il revint à Moskou en triomphateur; mais, suivant son système perfide de popularité militaire, il décerna les honneurs du triomphe à son armée, au milieu de laquelle il marchoit, confondu parmi les soldats, mais d'autant plus remarquable par cette fausse modestie. Ce cortége brillant fut terminé par un objet de terreur, escorte naturelle des hommes d'état. Au siége d'Azof, un officier étranger au service russe fut, pour une faute assez légère, condamné au knout, châtiment tout à la fois hon-

teux et cruel. Jacob (c'est le nom de la victime) en conçut du ressentiment et passa aussitôt à la vengeance. Il encloua son canon, et alla offrir ses talens à la ville assiégée qu'il défendit long-temps. La perte de cet officier coûta bien des hommes à l'armée du czar ; mais Pierre, ne calculant que son amour-propre irrité et ne comptant pour rien les flots de sang qui couloient pour le satisfaire, persista et obtint la victoire. Le premier article de la capitulation fut qu'on lui livreroit le transfuge, clause peu généreuse à laquelle la ville d'Aozf eut l'ingratitude et la lâcheté de consentir. Pierre ordonna que Jacob suivît l'armée triomphante, lors de son entrée dans la capitale, debout et nu dans un tombereau, entre deux bourreaux qui ne cessèrent de le battre de verges tout le long de la route. Une potence étoit élevée devant lui ; il y fut attaché après avoir été rompu vif, et eut ensuite la tête coupée, l'intention du czar étant de lui faire subir alternativement quatre sortes de supplices. Ce raffinement de barbarie entroit dans ses goûts, et lui procura plus de jouissances que tous les honneurs qu'on lui rendit à Moskou ce jour-là.

Le plus brillant de nos historiens modernes

a rendu un hommage indirect à la vérité. Il aime mieux passer sous silence le ressentiment atroce de son héros contre un guerrier digne d'un autre sort, que de pallier, comme il a fait trop souvent ailleurs, les monstruosités de la conduite de Pierre Ier.

« Les esprits sages, dit ce même historiographe, aiment mieux voir un grand homme travailler vingt-cinq ans au bonheur d'un vaste empire, que d'apprendre ce que ce grand homme pouvoit avoir de commun avec le vulgaire de son pays ».

Oui ! mais quand ce grand homme, la hache à la main, n'a dégrossi une nation que pour en faire une marionnette ridicule ; quand ce grand homme n'a offert en sa personne qu'un mélange révoltant de mœurs plus que sauvages et de réformes intempestives ; quand ce grand homme n'a laissé après lui qu'un peuple serf comme auparavant, et une cour brillante et corrompue ; certes ! les esprits sages qui ont eu le courage de descendre dans les détails de sa vie, sont indignés de voir prodiguer les honneurs de l'apothéose à un Vandale qui n'eut que de la vanité, et qui voulut couvrir de quelques fleurs les turpitudes et les atrocités de son règne.

Mais revenons à notre tâche pénible. Quelques semaines après le triomphe d'Azof, le czar perdit son frère Iwan, pour la conservation des jours duquel il avoit ordonné des prières publiques. Des prières publiques n'ont point la vertu d'alonger la trame d'une vie dont on a su disposer secrètement, et hâter la fin par un poison doux et subtil. Iwan ne gênoit pas beaucoup Pierre sur le trône; mais tant qu'un despote n'y est pas assis tout seul, il n'est point tranquille. Les deux frères se virent, s'embrassèrent. Iwan mourut satisfait; et Pierre, plus satisfait encore, prodigua les larmes sur son cercueil.

Cet événement concourt, avec plusieurs autres non moins considérables, à rendre fameuse dans les fastes de la Russie, l'année 1696.

PIERRE Ier, DIT LE GRAND.

Règne de 29 ans.

Du fond de sa prison religieuse, Sophie savoit tout ce qui se passoit hors des murs de son couvent; de saintes femmes la mettoient au cours des événemens. La mort un peu précipitée de son bon frère Jean, en

éteignant tout-à-fait ses espérances, ralluma le feu de son ressentiment contre l'heureux Pierre Ier.

Celui-ci commença à réformer, du premier moment qu'il régna. Avant lui, la nation russe étoit brave : elle ne devint disciplinée, c'est-à-dire souple et passive, que depuis lui. Avant Pierre Ier, un czar n'étoit que *primus inter pares* (le premier parmi des égaux): Pierre ne voulut point de compagnons d'armes, mais des instrumens aveugles et dociles. Pour arriver à ce but, si cher au despotisme, il change l'esprit des troupes, principal soutien du trône. Il se crée une garde prise dans l'âge le plus tendre, afin d'en obtenir un dévouement plus entier; puis, pour joindre l'exemple au précepte, il cherche par-tout autour de lui des ennemis, tout exprès pour exercer ses nouvelles milices; et c'est ainsi que la guerre enfante la guerre, et que les plus grands hommes sont ceux qui ont immolé la plus grande quantité d'hommes.

Fidèle à son plan, le czar invita les jeunes gentilshommes russes à voyager dans toute l'Europe; le prétexte louable étoit de les éclairer sur la tactique et la marine. Pierre avoit pour motif réel et secret d'énerver, d'attiédir

cette jeunesse bouillante de courage, et fière encore de ses droits naturels et civils. Elle rapporta de ces voyages le goût des modes et du luxe. Le luxe corrupteur paroissoit au czar l'un des grands moyens qu'un législateur doit mettre habilement en œuvre.

Semblable à l'insecte d'Arachné qui, dans les recoins de nos maisons, tend ses fils pour atteindre sa proie, la princesse Sophie, du fond de sa cellule, renoua quelques intrigues, et voulut rallier à elle tous les mécontens; car le czar en faisoit beaucoup, malgré la sagesse prétendue de ses réformes. Cette conjuration avorta comme les autres, sous l'œil d'un monarque habile, actif, toujours en observation et sur la défensive. Il fit appliquer à la torture quantité de gens dénoncés et suspects, et la plupart furent exécutés dans la place, sous les fenêtres de son palais. Un grand nombre de prévenus périt dans de longs tourmens. On leur coupa les membres les uns après les autres; puis on les laissa pendant plusieurs jours exposés ainsi tout mutilés; puis enfin on leur trancha la tête. Ce hideux spectacle de cadavres en morceaux dura tant qu'on put en supporter l'infection; et le czar ne fut pas le premier à s'en plaindre.

Il se contenta de resserrer Sophie plus étroitement dans son monastère : c'est en ne démentant pas l'esprit de modération qu'il avoit manifesté d'abord avec sa sœur, qu'il vint à bout de détourner tous les soupçons sur la mort un peu prompte de son frère. Les livres russes se taisent là-dessus. L'indiscrète tradition seule a osé inculper le grand czar Pierre Ier.

C'est à l'issue de ces troubles qu'il se détermina à faire le tour de l'Europe, en 1698. On a beaucoup vanté ce voyage ; peu s'en est fallu qu'il n'ait acquis au prince le surnom de philosophe. Un empereur de toutes les Russies qui, à vingt-cinq ans, saisit le premier moment de calme où se trouvent ses états, pour aller s'instruire dans les chantiers de la Hollande, dans les manufactures de l'Angleterre, et étudier par lui-même le caractère des autres monarques chez eux ; un grand-duc qui se met à la suite de ses ambassadeurs, s'efface dans les autres cours, et daigne se faire le compagnon des ouvriers, le camarade des artisans, et va prendre des leçons de toutes les sciences à leurs sources mêmes : que n'a point dit Voltaire pour justifier son admiration envers ce despote, dont

il avoit fait son héros ? Mais le héros et le panégyriste ne sont plus : il est bien temps que l'impartialité s'asseye sur leurs tombeaux, et détrompe enfin la postérité à l'égard des hommes et des choses qui ont fait jusqu'ici tant de fracas dans l'histoire.

Raisonnablement, que doit-on voir dans cette fameuse tournée de Pierre-le-Grand ? Pierre étoit tourmenté de la manie de faire parler de lui. Son orgueil souffroit de penser que, dans toutes les cours de l'Europe, on se peignoit le czar de Russie comme un prince demi-barbare, d'un esprit aussi rude, aussi grossier que son climat. Qu'on joigne à cela cette inquiétude qui agite les princes dans la vigueur de l'âge, cet esprit de singularité qu'ils contractent par amour-propre, et qu'on prend pour l'amour de la gloire ; et l'on ne sera pas très-émerveillé de la résolution de Pierre, sur-tout après l'examen de la conduite qu'il tint pendant tout son voyage, et de ses suites.

Il part. A Riga, capitale de la Livonie, le gouverneur du château le traite en espion, et n'avoit pas tort. A Konigsberg, chez l'électeur de Brandebourg, il offre en sa personne le scandale d'un prince ivrogne, voulant pas-

ser son épée au travers du corps de son ami : heureusement que des convives arrêtèrent le bras de ce forcené, et lui épargnèrent ce nouveau crime. C'étoit ainsi qu'il se seroit acquitté de toutes les obligations qu'il avoit au général Lefort. Dans les chantiers de Saardam, à deux lieues d'Amsterdam, on le surprend levant sa hache sur la tête d'un ouvrier constructeur de vaisseaux, dont il avoit gâté l'ouvrage dans ses essais [1], et qui, ne le connoissant pas, le traitoit comme son égal. A Londres, on le voit, dans les coulisses des théâtres, hanter les comédiennes, poursuivre les danseuses, et lier une intrigue d'amour avec mistriss Grot. A Vienne, il joute de faste contre Léopold ; et pour lui donner une haute idée de la cour russe, il étale un luxe puéril. Les deux empereurs se donnent à l'envi l'un de l'autre des bals magnifiques ; et le czar quitte sa gravité pour y danser sous le costume d'un habitant de la Frise. Incapable d'un grand ensemble dans ses plans administratifs, le chef d'une grande nation et de l'empire le plus vaste de l'Europe, quitte

[1] Cela n'a pas empêché de misérables annalistes d'écrire en toutes lettres : « Le czar construisit, presque sans aide, un vaisseau de guerre ».

son poste menacé de crises toujours renaissantes, pour aller prendre des leçons dans les forges, dans les corderies, dans les moulins; se fait apprenti charpentier et matelot en Hollande; élève en chirurgie sous l'anatomiste Ruysch; écolier à Oxford; théologien à Cantorbery; compagnon menuisier et garçon horloger à Londres : astronome, il compte les étoiles et calcule des éclipses sous Fergusson; il vend à des Anglais 15,000 livres sterlings la permission de débiter du tabac en Russie, et achète des hommes par-tout où il passe pour peupler sa capitale, et la mettre en état de rivaliser avec celles des autres royaumes. Des cuisines de l'Allemagne, il passe dans les tavernes de l'Angleterre; en tous lieux il se montre jaloux d'être cité comme un homme universel, extraordinaire, et observe sur-tout de laisser apercevoir le czar sous les divers habits de caractère qu'il prend, moins pour garder l'*incognito*, que pour jouir de la surprise et de l'admiration de la multitude ébahie, ou payée pour le paroître.

Mais pendant que le czar, espion en Livonie, crapuleux et assassin dans le Brandebourg, libertin en Angleterre, et baladin en

Allemagne, change de masque à chaque pas pour se faire applaudir, son absence impolitique donne occasion à sa sœur Sophie et aux Strélitz d'ourdir une nouvelle conjuration qu'il auroit dû prévoir, et qu'il auroit pu prévenir en ne sortant point de ses états. Toutes les petites anecdotes de ses voyages étoient fidellement transmises à Moskou, et circuloient par les soins de la princesse captive. Elle écrivit aux mécontens de toutes les classes : « Braves et généreux Moscovites, souffrirez-vous que Pierre avilisse en sa personne notre nation, et la donne en spectacle à toute l'Europe ? Que doit-on penser du peuple russe chez tous nos voisins, témoins des excès en tous genres et des sottes prétentions de son chef suprême, promenant dans toutes les cours ses vices honteux, ses inclinations féroces, recrutant en tous lieux des étrangers à qui il donnera toute sa confiance, au préjudice et à la honte des nationaux? Ingrat et perfide envers sa patrie, vous le verrez à son retour s'entourer d'une garde composée de gens sans aveu de tous les pays, débauchés, ivres et meurtriers comme lui, dévoués à son service, et tout prêts à porter le fer et la flamme dans le sein de vos

familles consternées : c'est alors que Pierre donnera l'essor à sa tyrannie ; une maison militaire, composée de Russes, contrarioit ses projets inhumains. Craignez son retour, et prévenez-le ».

Si toutes ces considérations n'étoient pas d'une vérité reconnue, elles avoient du moins beaucoup de vraisemblance, et produisirent leur effet. Les prêtres firent cause commune avec les conjurés ; et déjà les insurgés, au nombre de douze mille, s'acheminoient vers la capitale. Ceux que le czar avoit chargés de l'administration des affaires publiques pendant son absence, gagnèrent du temps, firent bonne contenance jusqu'au retour de Pierre, qui, en quittant l'Allemagne pour revenir à Moskou, jura de ne faire grâce à personne, quel que fût le nombre des conjurés ; et il tint parole. C'est ici que l'ame de Pierre-le-Grand va se développer, et offrir à l'Europe, à cette partie du monde qu'on dit la plus civilisée, un tableau d'horreurs telles qu'on n'en avoit pas encore vu de semblables chez les peuplades les plus barbares. Pierre arrive subitement, et paroît aux fenêtres de son palais, au grand étonnement de tous les partis qui le croyoient encore à Vienne, ou sur la route de Venise.

Il ordonne qu'on amène devant lui les chefs de la conspiration : l'arrêt de mort pour tous, hommes et femmes, nobles ou serfs, sort de sa bouche, et aussi-tôt l'exécution commence sous ses yeux. On coupe la tête aux uns ; on brise les membres aux autres sur des roues ; d'autres sont enterrés tout vivans ; et des femmes subissent cet horrible supplice. Tout un mois se passe à torturer un grand nombre de conjurés qui persistoient à ne point révéler leurs complices, et qui aimèrent mieux expirer dans des tourmens inouis et prolongés avec un raffinement atroce. L'horreur qu'inspiroit le czar, la haine profonde qu'on lui portoit, soutenoient l'opiniâtreté, ou plutôt le courage des condamnés, jusqu'à l'enthousiasme du fanatisme. Mais leur fermeté ne faisoit que redoubler la rage de Pierre Ier. Un prévenu de conspiration, supérieur à la douleur, n'avoit pas proféré un seul mot : le czar, irrité de cette constance qui lui faisoit honte, s'approche de ce martyr, lui porte dans la bouche un gros bâton, et, en lui fracassant la mâchoire, lui dit avec fureur : *Avoue donc, bête féroce.* Humains lecteurs, nous vous laissons à décider lequel étoit la bête féroce, du patient, ou de sa majesté russe.

Comme le nombre des victimes étoit considérable, l'exécution, quoique rapide, n'étoit pas prête à finir; et déjà les bourreaux étoient las de frapper : ce que voyant Pierre, il donne ordre aux juges de mettre eux-mêmes la main à l'œuvre, et d'exécuter leurs propres arrêts. Malgré cela, cette horrible besogne n'avançoit pas assez au gré du czar impatient et avide de carnage. Il prend le parti de montrer lui-même l'exemple, et de soulager les bourreaux. Dans le parc de Bébrachensko, de son bras vigoureux, il fit sauter une centaine de têtes avec une dextérité dont il se montra vain. Les nobles de première race avoient la complaisance de retenir par les cheveux les condamnés, pour que le prince allât plus vîte et frappât plus juste. L'empereur distribua les exécutions entre ses courtisans : chaque boïard eut une certaine quantité d'insurgés à tuer. La part échue au prince Boris Gallitzin ne fut que de vingt-cinq, parce qu'il étoit mal-adroit et lent : ils souffrirent trois ou quatre fois le supplice, en passant par ses mains inhabiles. Pierre offrit du travail à son ami Lefort, et le pressa de s'exercer aussi sur quelques têtes : le Genevois pria son auguste ami de l'en dispenser. Le czar n'insista

sista pas davantage ; mais il lui dit : « Je te croyois plus homme. Tu t'apitoyes comme une femme..... Va ! il n'y a pas de sacrifice plus agréable à Dieu, que la vie de ceux qui se révoltent contre ses images sur la terre ». Et toujours la religion invoquée, appelée en témoignage pour justifier le crime !...

Deux mille Russes furent pendus autour des murailles de Moskou, et plus de quinze cents dans l'intérieur de la ville. On dressa des gibets sur toutes les grandes routes venant aboutir à la capitale. Deux cents pieux furent plantés devant le Kremlin ou palais impérial ; on y attacha autant de Strélitz, *knoutés* et *grillés*, qui respiroient encore ; deux cents autres furent étranglés devant la porte du couvent qui renfermoit la sœur de Pierre Ier. On infligea la même peine à plusieurs autres soldats, qui avoient rédigé une adresse à la princesse Sophie. Après l'exécution, on plaça l'écrit dans leurs mains, et on posa leurs cadavres palpitans dans la posture de supplians, les bras tendus aux fenêtres du monastère ; puis on obligea Sophie à venir elle-même aux croisées, comme pour recevoir la requête des mains de ces soldats, et pour être le témoin du salaire

qu'ils en avoient reçu. Toute la ville de Moskou n'étoit qu'une vaste boucherie d'hommes : un ruisseau de sang humain couloit dans chaque rue, charioit des membres en lambeaux, et dans les carrefours étoit obstrué par des monceaux de cadavres mutilés..... Que l'histoire est souvent pénible à écrire!

Pendant le massacre, le patriarche, à la tête de son clergé, revêtu d'habits sacerdotaux, et portant à la main l'image révérée de la vierge Marie, son enfant dans les bras, vint trouver le czar, pour le conjurer, au nom d'un dieu plein de miséricorde, de faire cesser le carnage, et de pardonner au reste des rebelles. Pierre, le bras retroussé jusqu'au coude, et tout dégouttant de sang, lui lance de travers un regard sinistre, et laisse échapper entre ses dents ces paroles atroces et sacriléges : « Pontife! retire-toi avec ton image de la Vierge ; je sais mieux que toi quelles sont les offrandes agréables à Dieu et à sa mère. Le sang d'un peuple rebelle à son maître est expiatoire et lavera mes péchés, bien mieux que ton eau bénite. Laisse-moi achever, et ne t'oppose pas au cours de ma justice. Il faut qu'on s'en souvienne. Qu'on m'obéisse, ou la mort »!

Son ami, le genevois, eut plus de succès. « Prince ! dit-il au czar, c'est assez. Craignez, en prolongeant cette exécution, de porter vos sujets au désespoir ; craignez la réaction de l'arc trop tendu : terminez du moins par une mort prompte les souffrances de ceux qui ont subi la question. Je vous le répète, prévenez le désespoir d'un peuple aux abois ».

Cette dernière considération donna à penser au czar. Le soin de sa propre conservation lui tint lieu d'humanité. Il ordonna, comme une grâce, de faire arquebuser les malheureux qui jouissoient d'un reste d'existence, au sortir des tortures affreuses qu'ils avoient soutenues pour déclarer leurs consorts. Il y avoit encore des Strélitz à punir : il s'en trouvoit en garnison à Asof ; mais comme la peste ravageoit cette place, on s'en reposa sur ce fléau pour les exterminer, sans les faire venir à Moskou. L'ordre fut donné de bannir dans la Sibérie, avec leurs femmes et leurs enfans, ceux qui échapperoient à la contagion ; en sorte qu'ils ne purent éviter le sort de leurs camarades : de manière ou d'autre, tous périrent.

Pour mettre le comble à la consternation dans la ville de Moskou, et rendre le spec-

tacle plus frappant et à jamais présent à l'esprit, Pierre en voulut prolonger la durée autant que possible. Ces horribles exécutions s'étant faites au milieu de l'hiver, les cadavres furent bientôt glacés. On rangea sur la terre ceux qui avoient eu la tête tranchée, dans le même sens où ils étoient quand on les décapita ; la tête fut placée à côté du tronc. Les cadavres de ceux qui avoient été pendus hors des murs et le long des routes, restèrent attachés au gibet jusqu'au printemps : ce ne fut qu'alors qu'on les jeta dans les fossés.

Parmi tous ces torrens de sang, on est étonné de ne pas voir couler celui du principal personnage de cette affreuse tragédie. Pierre épargna encore cette fois sa sœur Sophie, et lui permit d'achever paisiblement de vivre dans son monastère. Avec un peu de pénétration, il est aisé de découvrir les véritables motifs de la clémence d'un prince si étranger à cette vertu. Il persistoit dans cette même politique, qui déjà avoit sauvé deux fois les jours de la princesse. Ne pouvant se dissimuler qu'il n'étoit point aimé, et qu'il ne pourroit se conserver la couronne que par la terreur, il lui falloit de temps en temps des occasions pour déployer l'appareil des sup-

plices. L'ambition incurable de sa sœur étoit propre à lui fournir ces occasions précieuses à son cœur machiavélique. En lui faisant grâce, il savoit bien qu'elle conspireroit de nouveau, et que chaque fois les mécontens se rallieroient autour d'elle. Il regardoit le couvent où elle étoit, comme une espèce de remise où le gibier venoit se prendre : et c'est ainsi qu'en paroissant écouter la voix du sang et les conseils de l'humanité, il remplissoit son vœu le plus cher, et cimentoit son trône dans le sang de ses victimes, choisies parmi ceux qu'il redoutoit le plus. Aussi versa-t-il des larmes sur la tombe de sa bonne sœur, dont le tempérament sympathisoit si bien avec lui. A sa place, elle l'eût imitée, après lui en avoir donné l'exemple pendant sa minorité : mais quand elle mourut, il n'en avoit plus besoin ; la Russie étoit suffisamment frappée de stupeur ; et le czar dut s'applaudir de tant de forfaits, qui lui avoient si merveilleusement réussi.

Tels furent les doux fruits, les suites heureuses du voyage de Pierre Ier dans les plus brillantes cours de l'Europe : tel fut le héros, ce Pierre-le-Grand que le grand Voltaire propose aux princes qui ont à cœur la civi-

lisation, la gloire et l'amour des peuples à demi-policés. Mais, diront les écrivains qui prétendent au titre de philosophes, il faut bien passer quelque chose à un empereur qui daigne se faire mousse sur le vaisseau dont il a tracé lui-même le dessin, et allume la pipe du capitaine qu'il vient de nommer. D'ailleurs, il *avoit besoin de laisser un exemple terrible*, dit le premier des beaux-esprits de la France. C'est avec de tels argumens qu'on justifioit alors les crimes d'état. Néron, Louis XI, Pierre-le-Cruel l'eussent été de cette façon, aussi-bien que le czar Pierre.

On nous oppose la sagesse de son gouvernement; on vante celle de l'administration de ses finances : mais, dans cette réforme, il ne fit rien pour sa nation; il fit tout pour lui. Jadis les boïards payoient au prince une certaine redevance, qu'ils avoient d'abord prélevée sur le paysan serf de leur terre; ce qui mettoit le chef de l'empire dans une espèce de dépendance; il étoit comme à la merci de sa noblesse, qui ne lui rendoit à peu près que ce qu'elle jugeoit à propos. Ce n'étoit pas là le calcul de Pierre; il voulut que désormais le peuple versât lui-même ses impositions dans le trésor public, et non entre les mains de

ses seigneurs ; d'où l'on voit que la recette n'en fut que plus assurée, sans être amoindrie. Les serfs mêmes aimèrent mieux payer un peu plus, mais directement dans les coffres de l'état, que d'avoir affaire aux nobles dissipateurs, exigeans et usuriers. Le prince n'en fut que mieux servi, et son sceptre pesa directement sur la tête du peuple : il n'y eut qu'un maître, qui avoit soin de rassembler en sa personne et dans ses seules mains toutes les petites tyrannies éparses, pour n'en former qu'un seul despotisme tout-puissant et absolu. Il en fut de même du haut clergé, que le czar dépouilla du droit de vie et de mort. Pierre prétendit être, dans l'empire, le seul qui dût exercer cette épouvantable prérogative ; et l'on a vu déjà s'il réclama ce privilége pour en modérer l'usage.

Pouvant tout oser, même contre les prêtres, grâce à l'effroi dont il avoit su glacer tous les esprits, il exigea des prélats et des pères du synode russe ce serment, le plus servile qu'on ait encore prêté : « Je jure d'être » fidèle et obéissant serviteur et sujet à mon » naturel et véritable souverain, aux augustes » successeurs qu'il lui plaira de nommer en » vertu du pouvoir incontestable qu'il en a... »

Et ce clergé si insolent, si despotique avec le peuple, se hâta de prononcer, à genoux, cette formule, aux pieds du maître.

Si Pierre Ier l'avoit pu, il auroit dépeuplé la Russie de tous les naturels du pays, pour y nationaliser des colonies étrangères. Cette façon d'agir qu'il ne sut pas déguiser, le rendit prodigue du sang moscovite ; mais, désespérant de l'effectuer entièrement, il voulut du moins faire du peuple russe une toute autre nation. C'étoit là l'esprit de ses réformes, et tout cela afin d'obtenir le titre de législateur. Pour mériter cette sublime qualification, il commença par la barbe, et défendit de la porter longue. Les Russes furent plus révoltés de cet acte de despotisme, que de toutes les proscriptions et autres actes de tyrannie qu'ils avoient déjà soufferts. Le czar ne voulut point en avoir le démenti. Une taxe fut imposée sur les barbes longues, avec injonction aux collecteurs de raser les citoyens qui ne voudroient pas s'y soumettre. Les commandemens du prince furent exécutés lestement. On craignit de voir se renouveler les massacres de 1698. Pierre Ier étoit capable de teindre dans leur sang la barbe blanche des vieillards trop attachés à

cette parure innocente et naturelle. L'ordonnance dérisoire, ridicule et atroce qu'il promulgua à ce sujet, portoit que le délinquant se mettroit à genou, et qu'il se laisseroit arracher la barbe, à moins de payer deux grevènes (20 sous) à la porte de chaque ville, ou cent roubles par année. Les prêtres seuls furent exceptés.

Les événemens antérieurs étoient peu propres à faire goûter au peuple les agrémens de la sociabilité. Taciturnes et sauvages, les citoyens ne sortoient point de leurs familles; renfermés dans leurs maisons, les villes n'offroient point un séjour agréable; concentré en soi-même, chacun réfléchissoit sur le passé: un homme d'état soupçonneux, mais en même temps habile dans son art, redoute la méditation solitaire des chefs de famille peu contens. Pierre Ier vouloit régner sur des esclaves; mais il vouloit aussi que ces esclaves eussent l'air d'être heureux et de ne point regretter leurs anciennes franchises. C'est ce qui le porta à inviter les habitans des villes à tenir entr'eux des assemblées à certains jours; mais avec la précaution d'enjoindre qu'elles fussent composées d'hommes et de femmes, et de jeunes gens des deux sexes habillés à

la moderne. Son intention étoit d'adoucir le caractère russe, de le polir, de l'énerver, afin de n'avoir à administrer qu'une nation molle et corrompue, frivole et dissipée. Des sociétés d'hommes seulement fussent devenues bientôt des foyers où se seroit formé un esprit public, où l'on auroit entretenu le feu de la liberté qui n'est jamais tout-à-fait éteint, même dans le cœur de l'esclave le plus abject.

Par une autre ruse, qui seroit grossière et de peu d'effet chez une nation éclairée, il publia une ordonnance pour substituer, dans les suppliques à sa majesté russe, le mot *sujet* en guise d'*esclave* et *serf*. Ces trois expressions ont bien le même sens dans tout idiome où la propriété des termes est conservée ; mais il y a une nuance entre ces trois mots ; et des puristes dans la langue russe, gagés par le gouvernement, eurent la commission de faire remarquer combien le czar étoit loin de vouloir abuser de son autorité. « Lui-même, dirent-ils, met des bornes à sa puissance. Ses prédécesseurs prétendoient régner sur des esclaves ; il ne veut que des sujets obéissans et fidèles. Pierre Ier n'est pas un tyran ; c'est un bon prince, qui met sa gloire dans le bonheur de son peuple. Au lieu de la longue ky-

rielle de titres qu'exigeoient ses devanciers, il se contente de la formule *à sa très-haute et très-gracieuse majesté...*

La gracieuse majesté de Pierre, étranglant de sa main soixante victimes humaines en une heure...!

Imitateur de presque tout ce qu'il avoit observé dans les autres cours, il crut devoir instituer aussi un ordre. Il choisit pour patron l'apôtre André, qu'on ne représente jamais sans sa croix, instrument de son supplice. C'étoit comme les armes parlantes du czar, qui avoit fait expirer tant de victimes sur la croix de saint André. Beaucoup de Russes hasardèrent cette remarque tout bas. On pesa aussi la signification de *possessor Russiæ*, possesseur de la Russie, qu'il affecta de faire graver sur la croix de son ordre, pour avertir apparemment ceux qui en douteroient, que la Russie lui appartenoit, qu'il en étoit le propriétaire, et que les millions d'hommes qui habitoient cette vaste plage étoient les troupeaux de la grande ferme qu'il regardoit comme son héritage, comme un bien patrimonial; et cette prétention absurde et brutale se réalise encore aujourd'hui.

De petits écrits furent disséminés pendant la nuit et placardés dans les rues de Moskou et jusque sur les murailles du palais impérial, contenant des observations qui ne prouvoient pas un parfait assentiment à toutes les réformes politiques du czar. Pierre-le-Grand ne le fut pas assez pour aimer qu'on lui dît la vérité. A l'exemple de beaucoup d'autres hommes d'état irascibles et peu généreux, il offrit des sommes considérables d'argent aux délateurs qui lui découvriroient le nom de l'écrivain assez téméraire pour ne pas partager la terreur commune. Et cependant, on a voulu nous donner à croire que ce prince porta la lumière en Russie, et même quelques rayons de cette philosophie qui commençoit à poindre sur le reste de l'Europe. Disons pourtant que le czar fit imprimer la Bible et des livres de dévotion en langue vulgaire : c'est ainsi qu'il polissoit sa nation, et qu'il en fut le réformateur.

Croyant avoir assez fait déjà pour s'entendre appeler le Numa moderne, il tourna son génie du côté de la guerre, et voulut tâter de la renommée d'Alexandre. De tous ses voisins, Charles XII lui paroît celui qu'il peut attaquer sans se compromettre. « Le roi de

Suède n'est qu'un jeune homme de dix-huit ans ; mesurons-nous avec lui sans crainte. Le prétexte est tout trouvé : on m'a pris pour un espion à Riga. Assiégeons Narva. Mes troupes seront battues, mais elles apprendront à se mieux battre par la suite. Il en coûtera la vie à quelques milliers d'hommes : qu'importe ! Un laurier paiera tout ce sang». Pierre mène lui-même quatre-vingt mille combattans à Narva, et les quitte, à la première nouvelle de l'approche de son rival : lâcheté insigne qu'on ne peut caractériser ! En restant, il y avoit quelques risques à courir ; mais il savoit bien aussi que son absence coûteroit la défaite à ses troupes. La bataille se donna le 30 novembre 1700. Dix-huit mille Russes perdirent la vie, et plus de vingt mille la liberté. Pour détourner de dessus sa tête l'imputation de ce fâcheux événement, il fait composer par un évêque et courir parmi le peuple une prière russe à saint Nicolas, pour supplier ce saint de ne plus désormais abandonner la Russie dont il est le patron, et de la secourir contre les sorciers de Suède. Ce petit moyen dont il se moquoit le premier, lui réussit pendant quelques mois, et servit à lui gagner du temps et à ranimer

un peu la confiance dont il avoit besoin pour réparer un échec aussi considérable, et d'un si mauvais augure au début d'une campagne.

Il s'abouche avec le roi de Pologne dans la petite ville de Birzen ; les deux monarques y passèrent huit jours dans les plaisirs. Une demi-journée de plus, leur ennemi commun auroit pu les surprendre dans cette place dont il s'empara. Mais, comme l'avoit prévu le prince russe, ses milices, à force d'être battues, commencèrent à remporter quelques petits avantages que le charlatan Pierre Ier faisoit sonner bien haut dans les places publiques, pour relever son crédit et soutenir le poids et les chances de la guerre. Il n'oublia pas, pour masquer la pénurie de ses ressources, le spectacle d'un triomphe militaire à la façon des Romains, et des médailles emphatiques dans le genre de celles de Louis XIV, qu'il sembloit avoir pris pour modèle.

Il continua aussi ses invitations à tous les savans, artistes et artisans de l'Europe, de venir s'établir en Russie : mais on ne se pressoit pas de s'y rendre ; on savoit qu'il n'étoit pas en état de remplir les engagemens pompeux qu'il avoit pris avec les étrangers assez

crédules pour entreprendre le voyage de Moskou, sur la foi d'un souverain habitué à manquer de parole. Pour en imposer davantage encore, il jette les fondemens d'une ville qu'il destine à devenir la capitale de l'empire.

Laissons Voltaire et les auteurs de la grande histoire universelle, s'épuiser à faire une description pompeuse de cette cité, rivale, si l'on veut, d'Athènes, de Rome et de Paris, et dont les travaux coûtèrent la vie à plus de cent mille hommes [1]. Citons plutôt une anecdote singulière et tragique qu'ils ont jugé à propos de taire, sans doute parce qu'elle ne justifieroit pas les éloges qu'ils prodiguent à leur héros, l'un des plus atroces de mémoire d'homme. Pierre Ier avoit un fils né en 1690, et qu'il nommoit Alexis. L'an 1702, le haut clergé et la haute noblesse s'adressent à cet enfant de douze à treize ans, et le chargent

« Mais enfin, dit le *sage* vieillard de Ferney, la ville existe ».

Cimenter les fondations d'une cité nouvelle avec le sang de cent mille hommes, « est ce que Voltaire appelle créer une nation.... Et à présent, ajoute-t-il, elle a des comédiens.... »

Peut-on se jouer plus impudemment de la pauvre espèce humaine?

de présenter lui-même à son père une supplique au sujet des étrangers qu'on appeloit en Russie de tous les coins de l'Europe. Connoissant toute la violence du caractère du czar, et ses emportemens à la plus petite contradiction, les boïards et les prélats espéroient qu'en faisant passer leurs plaintes respectueuses par l'organe du jeune prince, elles seroient reçues plus favorablement. Le novice Alexis ne prévit pas toutes les conséquences de la démarche qu'on lui proposoit et qu'il accepta. Il va trouver son père et lui débite avec douceur les remontrances dont il s'étoit chargé. Pierre fronce le sourcil, et jette un regard sinistre sur l'adresse suppliante et sur les mains innocentes qui la lui présentent en tremblant. Les despotes ont peur de tout, de l'ombre même qu'ils font en marchant. Sans cesse bourrelés par leur conscience, ils se croient, à chaque moment, à la veille d'être dépossédés de ce qu'ils ont acquis injustement, et voient dans tous ceux qui les approchent, n'importe de quel âge ou de quel sexe, un ravisseur tout prêt à les punir par la loi du talion. L'enfer des tyrans est dans le fond de leur cœur. Pierre imagine aussitôt qu'une nouvelle conjuration se forme contre lui,

lui, et que son propre fils est l'un des conspirateurs. Il appelle Menzikoff : « Qu'on dresse un échafaud sur la place publique ! — Prince ! pour qui ? où est le criminel ? — Le voici. — Alexis ! votre enfant ! — Oui, lui-même : les plus grands ennemis d'un monarque sont ordinairement dans sa propre famille. — Mais son âge ! — L'âge n'y fait rien, et il n'en est que plus à craindre. Qu'on m'obéisse ; et que la tête de ce petit serpent réchauffé dans mon sein, tombe à la chute du jour ! — Mais.... — Pars et obéis : je le veux.

Menzikoff connoissoit son maître : sans répliquer davantage, il donne les ordres nécessaires pour préparer tout ; mais en même temps il réfléchit au retour qu'un père, revenu de sa première fureur, pourroit faire sur lui-même, et aux suites qui résulteroient pour un serviteur trop ponctuel aux commandemens du prince. Il use d'un stratagème bien digne de la cour où il vivoit. Il choisit un jeune soldat de l'âge et de la taille du jeune Alexis condamné, le revêt de ses habits, lui bande les yeux ; et sous le prétexte de lui faire jouer le rôle d'un décapité, il substitue sa tête sous la hache du bourreau à celle du fils du czar. Les ténèbres de la nuit mal éclairée

par quelques flambeaux, favorisent la fraude du courtisan. Le père lui-même y fut trompé. Il avoit eu la barbarie de venir à une fenêtre du château pour assister à cette exécution. On le vit battre des mains au bruit du coup; et persuadé que c'étoit bien son fils, il s'en retourna d'un pas grave, comme un autre Brutus, se remettre à table, où il vida plus d'un flacon, pour célébrer un acte de justice et de fermeté qui l'égaloit, lui dit-on, au premier consul de Rome. Après avoir cuvé son vin, la nature reprit un instant ses droits sur le cœur de ce monstre; il témoigna quelques regrets, moins d'avoir assassiné son fils, que de s'être privé du seul successeur qu'il avoit à son trône. L'officieux Menzikoff le rassura, en lui apprenant comment la chose s'étoit passée. Le favori en fut recompensé par une nouvelle faveur; et ces deux hommes atroces ne daignèrent seulement pas parler de la victime innocente immolée de sang-froid. Voilà les cours! la main des scélérats qui les hantent n'hésite que pour choisir, parmi les crimes, celui qui profite davantage.

Cet épisode du règne de Pierre Ier fut tenu secret le plus possible, mais n'amenda point le prince: il est vrai que chaque année

voyoit éclore une nouvelle insurrection. En 1703, il en éclata une assez inquiétante à Casan. Il avoit envoyé y faire une espèce de battue d'hommes et de chevaux ; les ordres étoient d'enrôler tout ce qu'on trouveroit en état de porter les armes ou de travailler à la citadelle de Pétersbourg. On enleva à l'agriculture et aux arts utiles des bras indispensables ; et pour surcroît de tyrannie, on fit contribuer pour des sommes exorbitantes ceux qui ne pouvoient marcher : tous ces attentats se commettoient avec une insolence qui révolta. Les Tatars qui n'étoient encore qu'à moitié soumis, montrèrent les premiers l'exemple de la résistance à l'oppresseur. Déjà les insurgés étoient au nombre de cinquante mille. Pierre Ier se hâta de les appaiser, mit toutes les vexations dont on se plaignoit sur le compte du commissaire ordonnateur, et le retira, comme pour le faire juger et punir ; mais il étoit trop content de son service. Il ne voulut point perdre un sujet aussi précieux, et qui entroit dans ses vues avec tant de zèle : il le fit passer à Tobolsk, en qualité de chef des bureaux de la chancellerie. C'est ainsi qu'à la cour de Pierre Ier, les despotes subalternes étoient certains d'être avoués

par lui, et de recevoir une récompense.

Cependant il étoit venu à bout de troubler tous ses voisins, dans l'espoir de profiter de tous ces mouvemens pour s'agrandir. Sous prétexte de défendre Auguste, roi de Pologne, contre les Polonais eux-mêmes et Charles XII, il méditoit la conquête de leurs villes, et, en qualité de médiateur armé, promettoit de les rendre à la paix, excepté pourtant celles qui avoient un port. Mais il avoit soin de faire précéder ses hostilités par des manifestes dont voici un échantillon; on y verra les principes de ce grand homme que des philosophes honorèrent du titre de réformateur de l'espèce humaine et de créateur de la société civile en Russie. « Nous croyons devoir vous avertir, écrivoit-il au primat de Warsovie en 1704, qu'en qualité de prince chrétien, nous ne souffrirons pas que les sujets se révoltent contre leurs souverains, et foulent aux pieds une couronne qu'on ne tient que de Dieu seul.. Recourir aux armes contre Auguste, est contraire à toutes les loix divines et humaines ».

Un sénateur de la république de Pologne, membre de la diète, lui répondit en son privé nom :

« Pierre ! la république n'a point d'avertis-

sement à recevoir de toi. Ta qualité de prince chrétien n'a rien de commun avec une nation libre de mettre à sa tête qui elle veut. Nous ne souffrirons pas qu'Auguste règne sur nous malgré nous ; sache qu'il n'y a que des esclaves qui se révoltent contre leur maître. Des citoyens s'insurgent contre un despote. Nous avons le droit de fouler aux pieds une couronne qu'on ne tient que de notre choix. Le dieu des prêtres et des tyrans hypocrites n'a que faire dans nos élections ; nous n'avons de compte à rendre à personne. Va ! toutes les loix divines et humaines nous autorisent à chasser et poursuivre un roi qui persiste à l'être contre notre consentement. Quoi qu'il en soit, nous sommes chez nous, nous y restons. Reste chez toi ; bâtis des villes ; mais cesse tes prétentions sur les nôtres : sois le législateur ou le tyran de la Russie, si les Russes le trouvent bon ; c'est leur affaire. La nôtre est de veiller à nos droits, de les défendre envers et contre tous, et de repousser tout ambitieux, de quelque titre qu'il se couvre pour envahir notre territoire ».

Le czar piqué ne répliqua qu'en faisant de nouvelles recrues pour voler au secours d'Auguste détrôné, ou plutôt pour s'empa-

rer de quelques places fortes à sa convenance. Il résolut d'assiéger à la fois Derpt et Narva. Maître de la première par ruse, il mit tout son amour-propre à s'emparer de la seconde. Il crut d'abord intimider le commandant, en lui envoyant un exprès pour lui dire que le ciel conduisoit les Russes par la main, et qu'il devoit avoir confiance en sa majesté czarienne qui avoit traité avec humanité les gouverneurs de toutes les villes qui s'étoient soumises à son obéissance. Voici la réponse du général Horn ; quelques historiens la trouvent insultante. Le lecteur impartial en jugera ; nous la donnons textuellement :

« L'assaut dont on me menace, ne m'épouvante point. Si le ciel a ouvert un passage aux Russes, il a donné aux Suédois le courage de se défendre. La garnison de Narva est peu nombreuse à la vérité ; mais le czar doit se souvenir que vingt mille Suédois ont battu devant cette place quatre-vingt mille Russes bien retranchés. Avec trois mille de ces braves Suédois, je pourrai défendre une brèche contre toute une armée de Russes ».

Pierre Ier pâlit de rage à la lecture de ce billet et jura la perte du gouverneur et de la ville, si, malgré ses ordres, elle ne se rendoit

pas tout de suite. Le général Horn, parfaitement secondé par les citoyens au nom desquels il avoit répondu au czar, se défendit avec la plus grande bravoure et la plus grande habileté jusque dans les derniers retranchemens. Il fallut céder au nombre. Narva fut enfin prise d'assaut; et fidèles au serment de leur maître, les Russes firent le sac de cette ville avec un acharnement affreux. Quinze cents Suédois furent hachés sur la brèche et dans les rues : plus de six cents citoyens éprouvèrent la même barbarie. Le vainqueur effréné pilla, massacra, commit des horreurs. Pierre Ier, qui savoit si bien se faire obéir quand il vouloit, auroit pu arrêter ce désordre dès le premier moment. Il feignit de l'ignorer pendant plusieurs heures; lui qui savoit si bien se multiplier et être présent partout, il ne se montra qu'après avoir laissé le temps aux ministres de ses vengeances de remplir son vœu. Enfin, on le vit courir dans les places publiques, criant d'épargner la foiblesse, frappant même quelques-uns de ses soldats, pour pouvoir dire aux bourgeois assemblés à la maison de ville, en posant son épée sur une table : « Ce glaive n'est pas teint de votre sang; il fume du sang de mes pro-

pres soldats que j'ai immolés pour vous sauver la vie ».

Mais ce cannibale hypocrite va bientôt déposer son masque et reprendre son caractère. Dans le massacre auquel il n'avoit eu garde de s'opposer, il avoit eu grand soin de recommander qu'on épargnât le général Horn, et qu'on le lui amenât vif. « Te voilà donc, mutin, dit Pierre à son prisonnier, vois tout le sang que tu as fait répandre ». Le gouverneur enchaîné lui répondit : « J'ai fait mon devoir, en défendant jusqu'à la mort le poste qui m'étoit confié. Tu as fait le tien, despote farouche, en nous intentant une guerre injuste et en massacrant des citoyens qui combattoient pour leurs foyers ».

Pierre s'attendoit à trouver un malheureux abattu par l'infortune. La fierté du maintien et de la réponse de son prisonnier l'humilia tellement, irrita son amour-propre au point, que, d'une main forcenée, il le frappa au visage, avant de l'envoyer dans un cachot, pour de là le traîner dans les rues de Moskou, enchaîné à la suite de son char de triomphe, selon sa coutume. Voltaire, si ingénieux à pallier les vices et les crimes des dieux de la terre, n'a pas essayé d'entreprendre la justi-

fication de ce trait de caractère de son héros ; il a trouvé plus commode de le passer sous silence.

Les historiens ont glissé encore le plus légèrement qu'ils ont pu sur les horreurs que le czar envoya commettre, par une armée de quarante mille hommes, dans la grande Pologne et la Lithuanie, en attendant qu'il pût trouver le moment favorable de laver dans le sang des citoyens de Riga, l'affront qu'on lui avoit fait en 1698, de le reconnoître pour un espion. Les troupes russes ravagèrent tout sur leur passage. Pierre leur avoit donné pour mot d'ordre : *Massacrez tout.* La ville de Lissa fut mise en cendre, et les habitans égorgés. Warsovie fut livrée au pillage et à la brutalité des soldats de Pierre. Il promit ensuite de restaurer ces villes, à la paix ; mais les hommes tués, ce bourreau couronné avoit-il le pouvoir de les restituer à la vie ?

On vante la généreuse humanité dont il fit preuve, à l'occasion de son ambassadeur Patkul, roué vif par ordre de Charles XII, contre le droit des gens et les loix de la justice. On conseilloit à Pierre Ier d'user de représailles, en faisant égorger des officiers suédois prisonniers de guerre. Il répondit : « Je

ne tacherai pas ma mémoire par une cruauté, qui justifieroit celle du roi de Suède».

C'est que le roi de Suède lui avoit fait plus de prisonniers qu'il n'en retenoit à Charles XII. Pierre Ier ménageoit le sang de ses soldats dont il avoit besoin pour en répandre dans les guerres qu'il lui falloit soutenir, et dans celles qu'il méditoit encore. N'est-il pas de la prudence et de l'intérêt du chasseur de ménager sa meute et ses oiseaux de proie? Le czar entendit mieux cette politique que son rival.

Pourtant, il en manqua une fois, et pensa s'en repentir. Il conseilloit un jour au chef des Cosaques qui étoient à sa solde, d'entreprendre la discipline du corps de troupes qu'il commandoit. « Prince, lui répliqua Mazeppa, l'avis que vous me donnez n'est pas aussi praticable chez mes compatriotes que parmi les Russes. Les Cosaques ne souffriroient point à leur tête un homme aussi absolu que vous ». Pierre, qui vouloit être despote, n'aimoit pas qu'on parût s'apercevoir qu'il l'étoit; il répondit avec fureur à l'officier cosaque un peu trop véridique: « Mazeppa! prends garde une autre fois à ce que tu me diras; si tu récidivois, je te fe-

rois empaler ». L'hetman n'insista point ; mais, dès le lendemain, il quitta le service d'un prince qui menaçoit de faire empaler ceux qui ne savoient pas dissimuler ou flatter, et alla dans sa patrie raconter cette anecdote. Cette nation fière et brave est indignée ; un parti considérable se déclare en faveur de Charles XII. Il y avoit quelque chose de mieux à faire : c'étoit de rester chez soi, et de laisser ces deux tigres se détruire l'un par l'autre. Charles ne fut pas aussi habile à profiter du secours de l'Ukraine, que Pierre à se venger de cette province. Baturies, sa capitale, fut saccagée, et vit couler sur des roues le sang de tous les citoyens qui avoient quitté le service du czar. Tout le pays fut dévasté ; et le dévastateur ne s'en trouva que plus en état de repousser et de perdre l'ennemi obstiné qu'il avoit en tête.

Pierre, d'ailleurs, mettoit toute sa vanité à vaincre une bonne fois Charles XII. Il lui échappa même un jour de dire : *Je risquerois dix Russes pour un Suédois.* D'après ce mot affreux, Pierre Ier est jugé. Comment ce mot, consigné dans l'histoire, n'a-t-il pas suffi pour amener une révolution ? Peuples ! combattez donc pour vos chefs ! Laissez-vous conduire par

eux à la boucherie ; mais, d'après l'aveu du czar Pierre, sachez du moins à quoi vous en tenir sur le compte de vos maîtres ; ils se ressemblent tous.

Tout le monde connoît les détails de la bataille de Pultava, qui décida entre Charles XII et Pierre Ier, et mit un terme à la rivalité qui régnoit depuis trop long-temps entre ces deux hommes de sang. Ce combat opiniâtre, avec tous ses accessoires, coûta la vie à quarante mille hommes. On ne peut refuser au roi vaincu une sorte d'héroïsme dans le malheur. Le vainqueur ne fut qu'insolent dans son triomphe. Du champ de bataille couvert de morts et de mourans, il envoie à Moskou l'ordre de frapper une médaille, où il se fait représenter sous la figure d'Hercule foulant aux pieds des cadavres. S'il n'eût pas craint de révolter ses propres soldats, on l'eût vu boire du sang suédois dans des crânes d'hommes, tant il étoit altéré de vengeance : il en savoura le plaisir horrible avec un contentement féroce. Joignant le sacrilége et l'ironie à l'inhumanité, avant de quitter Pultava, il y fonda une chapelle sous le titre de Samson l'hospitalier, comme pour perpétuer la mémoire de l'horrible hospitalité qu'il avoit

exercée envers les troupes suédoises, trop attachées à la fortune d'un roi soldat. Pour jouir tout à son aise du spectacle de ses plus redoutables ennemis vaincus, il admit à sa table grand nombre des officiers prisonniers ; et au milieu du repas, il leur cria : *Je bois à la santé de mes maîtres dans l'art de la guerre.* Un vainqueur généreux et digne de son succès, ne se seroit pas permis cette bravade. Le czar témoigna à plusieurs capitaines la surprise de voir toute une armée porter si loin la guerre, à travers tant de dangers, et avec si peu de précautions. « Nous ne songions qu'à obéir à notre souverain », lui répondit-on. « Voilà, reprit le monarque russe, en s'adressant aux boïards de sa cour ; voilà de bons sujets. Ah ! qu'un souverain est heureux de commander à de tels hommes » ! Pierre n'étoit pas content de la docilité de sa nation. Le peuple n'en fait jamais assez au gré de ses maîtres. Pour les satisfaire, il faut leur sacrifier son repos, ses biens, sa vie, et, au premier signal, aller chercher au bout du monde la faim, la soif, le froid et la mort. Pierre étoit jaloux du dévouement des troupes suédoises à Charles XII ; il se sentoit incapable d'inspirer aux siens un attachement

aussi aveugle pour sa personne. Tout en gémissant sur l'espèce d'idolâtrie que l'armée avoit pour Charles XII, il faut convenir que le caractère de ce monarque avoit quelque chose d'extraordinaire et d'élevé, qu'on ne trouve pas dans le czar ; et celui-ci, obligé d'en convenir, en étoit humilié. Il faut dire aussi que les Russes ne touchoient pas encore à ce degré de civilisation, susceptible d'une telle abnégation envers un roi plus téméraire que brave.

Pierre se dédommagea de ces considérations personnelles, par l'éclat de son triomphe célébré à Moskou avec tout le faste et la vanité de Rome dans ses beaux jours. Il y donna en spectacle jusqu'au brancard sur lequel Charles XII, blessé, commandoit à la bataille de Pultava. Le comble de la joie du czar eût été de traîner à son char de gloire Charles XII lui-même ; et c'étoit dans cette intention qu'il lui avoit écrit sous le faux semblant d'une réconciliation : mais la lettre ne parvint pas au roi de Suède, déjà passé sur le territoire de l'Empire ottoman. Dans le grand nombre de prisonniers qui formoient le cortége du triomphateur, se trouvoit un soldat de la garnison de Marienbourg, pre-

mier mari de cette Catherine que Pierre Ier venoit d'épouser, après l'avoir traitée en fille publique. Ce soldat espéroit tirer parti de cette circonstance pour obtenir un traitement plus doux ; mais il avoit affaire à un rival peu généreux, qui eut la bassesse et l'inhumanité de le faire partir, avant ses camarades d'infortune, pour la Sibérie, où il mourut peu après, et d'une manière peu naturelle. La jalousie impériale l'atteignit à ce bout du monde, et ne fut calmée que par sa mort avant terme.

Pierre n'étoit pas homme à s'assoupir au sein de la victoire : devenu à son tour le héros du Nord, il réalise une invasion qu'il projetoit depuis long-temps dans la Finlande. Wibourg, place maritime, est obligée de capituler. L'amiral russe accorde à la garnison suédoise, forte de quatre mille hommes, la liberté avec les honneurs de la guerre. A peine hors de la ville, elle se voit enveloppée par la cavalerie du vainqueur, et on lui signifie que l'intention de sa majesté czarienne est de la retenir prisonnière. En vain elle invoque la foi des traités et le droit des gens : on lui réplique que sa majesté czarienne croit pouvoir manquer à sa parole impériale en-

vers un roi ennemi qui lui en a donné l'exemple le premier. Telle est la logique des princes ; ils se placent au-dessus des loix qui ne sont faites, selon eux, que pour le vulgaire des hommes ; et ils pensent avoir suffisamment légitimé leurs crimes et leurs attentats, en disant qu'ils n'en agissent ainsi que par représailles. Ainsi par représailles, depuis qu'il y a des trônes, la moitié de l'espèce humaine enchaîne ou égorge l'autre moitié, pour le bon plaisir d'une poignée de scélérats privilégiés. On en agit avec la même perfidie envers la garnison de Riga, composée de cinq mille combattans, la plupart malades. Quelque chose de plus révoltant encore signala la prise de cette malheureuse ville, victime de deux fléaux à la fois, les armes d'un vainqueur sans foi et la peste. C'est cette dernière calamité qui obligea les habitans à se rendre. Peut-on rien de plus abject, et d'une bassesse plus dégoûtante, que le discours prononcé par l'ordre de la noblesse à son excellence le général russe, au milieu des cadavres entassés dans toutes les rues et sur les degrés de la maison commune ?

« Le Tout-puissant, souverain maître de l'univers, est celui qui élève et qui humilie les

les royaumes et les républiques.... Le haut et puissant czar, notre très-clément conquérant et souverain, a été l'instrument dont Dieu s'est servi. L'Asie et l'Europe se règlent sur ses intérêts, respectent ses forces et son sage gouvernement. L'équité s'y rencontre avec la bonne foi... La province de Livonie et l'ordre de sa noblesse adorent les décrets de la providence, et mettent leur bonheur dans la permission qu'ils ont de baiser avec respect le sceptre favorable de sa majesté czarienne, adressant des vœux au ciel pour l'affermissement du trône de ce puissant monarque..., puisque nous commençons à respirer par l'espoir des avantages promis à notre soumission. Nous en attendons les effets, et nous nous engageons à nous acquitter fidellement des devoirs de bons sujets, tant pour nous que pour nos descendans ».

Assurément, dans toute autre bouche que celle des nobles, ce discours plat et servile ne pourroit passer que pour l'ironie la plus complète.

La prise de Riga coûta la vie à dix mille Russes, tout au moins.

Le vainqueur de Pultava, déjà en idée conquérant de tout le nord de l'Europe, reçut

une déclaration de guerre à lui faite par la cour ottomane, comme une occasion qui s'offroit d'elle-même pour lui ouvrir un chemin à Constantinople. Pierre sort de Pétersbourg pour conduire une armée de cent mille hommes jusque sur les rives du Pruth ; la disette et le désespoir l'y attendoient. Le voilà dans une situation semblable à celle de Charles XII, quand il l'investit ; mais celui-ci avoit d'autres ressources dans son génie, et sur-tout dans son courage. Le czar superbe, ce fameux triomphateur, retiré dans sa tente, est réduit au point d'en défendre l'entrée à ses généraux, pour leur dérober les larmes de la foiblesse et de la rage, prêtes à couler de ses yeux. Trop heureux qu'une femme jadis publique, devenue son épouse, prenne sur elle de forcer la consigne pour suggérer à son auguste mari, prêt à pleurer, un expédient honteux, mais le seul capable de sauver ce prince sans énergie et stérile en moyens. « Délivrons-nous par la soumission, lui dit-elle, d'un ennemi plus fort et mieux posté que nous. Commençons par corrompre avec des présens le lieutenant du grand-visir, afin d'en obtenir qu'il dispose son maître en notre faveur ».

Un héros grec ou romain eût renvoyé Catherine à sa quenouille, et auroit péri avec toute son armée, après avoir vendu chèrement sa vie, plutôt que de la racheter par d'aussi viles ressources. Le czar embrassa avidement ce parti, et s'en remit à la prudence de sa compagne pour conduire au terme heureux cette étrange négociation, qui n'eût point réussi avec tout autre que le ministre d'un sultan. Le chancelier du czar en fut chargé ; et d'après les instructions de son *auguste* souverain, il obtint, à force de bassesses, une suspension d'armes, puis la paix, aux conditions que voulut imposer le visir, indisposé d'avance contre Charles XII. Certainement ce dernier l'auroit mis dans ses intérêts avant Pierre Ier, s'il eût pu se résoudre aux mêmes humiliations ; en sorte que la morgue suédoise d'une part, la bassesse de la cour russe de l'autre, civilisèrent le dénouement de cette campagne, qui devoit avoir un résultat proportionné aux immenses préparatifs des deux adversaires. Le czar se retira, sain et sauf, ramenant son armée réduite à quarante mille hommes. Cette expédition honteuse et fatale en avoit coûté près de soixante mille. Le grand-visir, dé-

noncé auprès de son maître par les agens du roi de Suède toujours à Bender, paya aussi de sa tête, quelque temps après, à Mitylène où il fut relégué, la conduite singulière qu'il avoit tenue sur les bords du Pruth. Mehemet Baltadzi pouvoit sans peine amener le czar en personne aux pieds de sa hautesse, et le grand-seigneur en avoit reçu à peine les clefs de la ville d'Azof.

Pierre Ier, ne pouvant dissimuler ni à lui-même, ni à toute l'Europe témoin de sa honte dans la Moldavie, qu'il devoit l'existence, ou tout au moins la liberté et la conservation du reste de son armée, à Catherine qui l'avoit tiré du plus mauvais pas de tout son règne, voulut lui en témoigner publiquement sa reconnoissance, en déclarant solennellement son mariage avec elle, et en la reconnoissant impératrice, au milieu d'une fête magnifique qu'il ordonna dans sa nouvelle ville de Pétersbourg. Il faut vous dire, honorables lecteurs, quels furent les sentimens délicats qui attachèrent d'abord le czar à cette femme, et comment Catherine dut son élévation à son seul mérite, ainsi que le rapportent certains annalistes

Originaire de Pologne, née à Derpt en

1686, de parens journaliers, chassés de cette ville par la peste, ceux qui lui donnèrent le jour la portèrent à Marienbourg, et y moururent de la contagion. L'orpheline de sept ans fut recueillie par le pasteur du lieu, qui succomba lui-même presqu'aussitôt. Un ministre livonien la ramassa sur le cadavre de son premier bienfaiteur, et la conduisit à Riga dans sa famille. La petite Catherine grandissoit en âge et en beauté. Née avec un tempérament exigeant et facile, le fils de la maison eut ses prémices. Le père s'en aperçut, et la ramena à Marienbourg, où bientôt elle oublia son premier ami, pour se donner à un soldat de la garnison. Pendant le siége de cette ville par les Russes, Catherine fut au camp ennemi; elle avoit alors dix-sept ans: elle plut au général Bauer qui la retint à son usage, et la céda ensuite à Menzikoff chez lequel Pierre Ier la vit. Le czar, sans autre préliminaire, dit à la jeune fille: «Catherine, je te charge de porter ce soir le flambeau dans ma chambre, quand j'irai me mettre au lit». Il fut obéi; elle passa la nuit avec ce nouvel amant qui, le lendemain matin, en se bottant pour partir, jeta dans le ta-

blier de la Sunamite un ducat [1]. L'empereur russe n'étoit pas, comme on voit, magnifique dans ses plaisirs. C'étoit son prix pour chacune de ses bonnes fortunes journalières, que d'ailleurs il multiplioit presqu'autant que le roi Salomon de lubrique mémoire ; ce qui, à la fin de l'année révolue, formoit un total assez considérable. Catherine en fit des reproches au ministre complaisant ; il la calma, en lui faisant concevoir de plus hautes espérances pour l'avenir, si sa conduite étoit digne de sa fortune. Le monarque revint peu après, mais pour séjourner ; Catherine fut appelée de nouveau. Un soir, Pierre la prit sous le bras, en disant à Menzikoff : « Je l'emmène » ; et de suite il la conduisit dans l'hôtel qu'il occupoit. Le lendemain, le czar dit à son favori : « Ecoute ! je ne te renvoie pas Catherine ; elle me plaît. Je la garde ; il faut que tu me la cèdes ». Menzikoff, quoi qu'il pût en penser, ne répliqua à son gracieux souverain que par une profonde inclination ; et de ce moment, tout le reste des courtisans s'attacha sur les pas de la courtisane en titre. De retour à Moskou, Pierre logea Catherine

[1] A peu près douze francs tournois.

dans la maison d'une dame de qualité, pleine d'honneur, qui s'empressa de se prêter à cette intrigue amoureuse et secrète.

Voltaire a raconté la chose différemment ; il en a fait un roman plus décent, plus héroïque ; mais l'auteur du règne de Pierre-le-Grand ne fut pas le Plutarque de son siècle; il en a été quelquefois le Pétrone. Pour nous qu'aucune considération ne peut influencer, le moment est venu de dire toutes les vérités sans palliatif; le temps enfin est arrivé de lever tous les voiles ; et de mettre à nu un prétendu grand homme, trop long-temps l'idole, sur des ouï-dire, des peuples étrangers ; car il ne l'étoit pas des Russes. Il remplissoit de sa gloire deux parties du monde; mais son nom n'inspiroit ni l'amour, ni la reconnoissance de la nation qu'il gouvernoit en tyran. Il avoit tâché de faire oublier sa déconvenue sur les bords du Pruth par des campagnes plus faciles. La Finlande et les mers du Nord étoient le théâtre de ses glorieux exploits. Les Suédois, toujours privés de leur chef, n'avoient pu résister aux armes du czar; et Pierre amusoit sa nouvelle capitale du spectacle de ses triomphes, et continuoit à jouer son rôle d'officier dans ses propres armées, pour humilier

la noblessse, et se populariser à ses dépens. Vêtu d'un habit vert chamarré de galons d'or, il tâchoit de satisfaire à la fois à son amour pour le faste, et à cette fausse modestie dont personne n'étoit dupe. Chacune de ses entrées à Pétersbourg étoit marquée par des fêtes brillantes et bizarres, plus propres à singulariser celui qui les donnoit, qu'à civiliser un peuple qu'il plongeoit dans la misère, en paroissant vouloir le polir.

On a reproché aux Russes leur peu de docilité aux réformes; on les a peint comme indignes d'avoir pour empereur un homme de génie qui faisoit l'impossible, dans la seule vue d'élever sa patrie à la hauteur du reste de l'Europe. Mais quelle confiance peut-on avoir dans les projets d'un réformateur, ami du luxe et des beaux habits, ne payant pas ses soldats, et les laissant manquer de tout; d'un législateur prêchant la philosophie à son clergé, et affichant les mœurs les plus dissolues; d'un roi vandale, se donnant tous les tons d'un protecteur des arts, et livrant au besoin les artistes qu'il a recrutés dans tous les coins de l'Europe; d'un homme d'état bâtissant des villes, creusant des canaux pour la jonction des mers, et abandonnant le com-

merce aux agens du fisc ; d'un administrateur qui fait frapper chaque jour de nouvelles médailles, et livre ses finances aux dilapidations de ses favoris et de ses ministres ; d'un monarque victorieux, superbe, magnifique, qui, assis à une table chargée de mets et de vins exquis, ne s'informe pas si la nation a du pain ? La famine affligeoit successivement toutes les provinces de la Russie ; il est vrai qu'on ne la laissoit pas approcher des lieux où résidoit le czar.

Pierre Ier s'aperçut pourtant de tout ce désordre, et crut y avoir suffisamment remédié en distribuant lui-même le knout à quelques-uns de ses courtisans, et en les taxant à des amendes. Son cher Menzikoff n'en fut pas exempt, mais sans perdre la faveur de son maître, auquel il étoit devenu nécessaire par sa bassesse, et la conformité des goûts les plus criminels. On ne s'apercevoit que trop de la perte de son ami Lefort, aux sages plans duquel Pierre vouloit marier les brillantes spéculations politiques de l'aventurier baron de Gortz. Il entreprend de nouveau un voyage chez les principales puissances de l'Europe, celles du moins qu'il désiroit faire entrer dans le vaste système qu'on

lui avoit mis en tête. Cette fois, il vint jusqu'en France, pour y voir un personnage dont la réputation balançoit la sienne à bien moins de frais, et pour visiter une ville à laquelle il vouloit donner une rivale.

Il séjourna près de deux mois à Paris, qu'il parcourut dans tous les sens, moins en législateur qu'en homme avide de curiosités, et jaloux d'un éclat au-dessus de ses moyens. Il avoit laissé Catherine à La Haye, ne jugeant pas à propos de la faire voir à un peuple malin, et à Philippe d'Orléans, qui aimoit le plaisir au moins autant que Pierre, mais qui n'étoit pas homme à élever jusqu'à lui la première fille vague qui lui tomboit sous la main. Le czar fut reçu par-tout avec cette urbanité et ces recherches qui caractérisent la nation la plus polie du globe. On le mena par-tout, depuis l'Observatoire jusqu'en Sorbonne. Le mausolée du cardinal Richelieu le frappa; le despote en fit trois fois le tour, et s'écria, en apostrophant le marbre: «O grand homme! si tu vivois encore, je te donnerois la moitié de mes états, pour m'apprendre à gouverner l'autre». Pierre, trop modeste en ce moment, n'en étoit pas à son apprentissage; il n'avoit que trop su profiter des exemples sangui-

naires que lui avoit fournis l'histoire du ministre de Louis XIII. Le czar n'étoit déjà point en reste avec le cardinal.

Sa rentrée en Russie fut signalée par une catastrophe sanglante, comme le retour de son premier voyage. Cette première fois, il avoit eu à détruire une conspiration dont sa sœur étoit le chef. En 1718, ce fut son propre fils, l'héritier présomptif de la couronne, contre qui il eut à se mettre en garde. Ce prince, à l'activité près, avoit tous les vices de son père : débauché jusqu'à la crapule, il avoit laissé périr son épouse en langueur, pour s'attacher à une femme publique. Un père sensible et de mœurs exemplaires auroit pu le ramener à ses devoirs ; la férocité du caractère du czar, jointe aux vues ambitieuses de Catherine, achevèrent de perdre le jeune Alexis ; et cette fois, Pierre prit ses mesures pour n'être point trompé dans ses vengeances, et voulut avoir au moins, pour la justification de tous les meurtres qui vont suivre, les formes de la justice.

Alexis, fort mal élevé par les ordres secrets de son père, et maltraité ensuite par ce même père tout entier dévoué à sa seconde femme, depuis long-temps cherchoit l'occa-

sion de s'affranchir de cette tyrannie domestique. Il profita de la seconde absence du czar de ses états, au moins aussi impolitique que la première, pour passer en pays étranger, et y attendre en paix la mort de son père, qui l'avoit menacé du couvent. Pierre apprend cette démarche de son fils qu'aveugloit le désespoir, et que conseilloit mal un clergé mécontent des nouvelles réformes. Il revole en Russie; envoie chercher Alexis caché dans Naples, convoque une assemblée d'archimandrites, et une commission de juges. L'une déclare le jeune prince déchu du trône; l'autre le condamne à la mort, et laisse au père le choix du supplice. La sentence étoit ordonnée d'avance; mais l'exécution fut précédée de celle des complices. Le 26 mars, Pierre Ier administra, de sa main fraternelle, cent coups de battoks, ou de baguettes, sur les épaules et les reins de sa sœur la princesse Marie: c'étoit une grâce qu'il lui faisoit, puisqu'il lui épargnoit la flétrissure du bourreau. On ne sait trop quel motif le dissuada de faire subir pareil traitement à l'infortunée Eudoxie, sa première femme: il craignit peut-être que la honte n'en rejaillît sur le titre d'impératrice, que portoit sa bien-aimée Cathe-

rine, toute-puissante sur son esprit. Il se contenta donc de la renfermer étroitement dans la citadelle de Sleutzelbourg, où elle végéta près de dix années, en proie aux plus pressans besoins. Elle n'eut à manger que ce qu'il lui falloit pour ne pas mourir de faim. Son amant heureux fut condamné à être empalé comme adultère. Eudoxie, indignement sacrifiée aux goûts volages du czar, s'étoit livrée à un jeune officier, nommé Klebow, doublement animé par l'amour pour une princesse belle et malheureuse, et par sa haine contre un despote infidèle et sanguinaire. Avant de subir le dernier supplice, on lui appliqua les tortures les plus horribles, pour lui arracher l'aveu de ses liaisons avec Eudoxie : chaque jour, pendant six semaines consécutives, il supporta les tourmens les plus recherchés, sans qu'il lui échappât un seul mot qui pût compromettre sa maîtresse. Le czar qui, selon sa coutume, présidoit aux questions extraordinaires que les bourreaux inventoient pour lasser la constance du patient, furieux de rencontrer tant d'héroïsme, lui fracassa la mâchoire supérieure d'un coup de poing. Klebow rassembla toutes ses forces pour lui dire, en l'accablant d'un regard de

mépris : « Pierre ! la cruauté t'aveugle bien. Tous les supplices que ta barbarie a imaginés ont été inutiles. Tyran ! crois-tu donc qu'étant près de mourir et de voir la fin de mes tourmens, je flétrirai l'honneur d'une femme vertueuse, à laquelle on ne peut reprocher que de t'avoir trop aimé ? Monstre ! retire-toi de devant mes yeux, plus fatigués de te voir, que je ne suis las de souffrir. Laisse-moi mourir en paix ». Klebow termina ce discours par cracher au visage du czar, puis il tomba expirant. Il fut empalé à demi-mort ; on lui coupa la tête pour la mettre au bout d'une pique, comme celles des autres conjurés rompus vifs : mais Pierre-le-Grand l'arracha des mains du bourreau ; et la suspendant par les cheveux, fit le tour de la place en la montrant au peuple, qui recula d'horreur à la vue d'un prince né plutôt pour exercer l'infame emploi de maître des hautes-œuvres. « Sévérités qui ne sont point dans nos mœurs, disent des historiens français, mais qui sans doute étoient nécessaires en Russie ».

Tout est à refaire dans ce siècle, à commencer par les livres. Bon dieu ! dans quel esprit ils sont rédigés !

Pour avoir une liste exacte et complète de

tous les conspirateurs, Pierre avoit promis au jeune Alexis de lui faire grâce de la vie. Le czarowitz, bien loin d'imiter la constance héroïque du malheureux Klebow, dénonça lâchement tous ceux de son parti. On fouilla dans les vêtemens de tous les exécutés, pour y chercher quelques lettres indicatives de nouveaux conjurés. Plusieurs centaines expirèrent sur la roue. L'oncle du prince, son confesseur, tous ses domestiques, des évêques, des prêtres, et quantité d'autres personnages subalternes, furent enveloppés dans la proscription. Beaucoup de femmes furent réservées pour le knout, et passèrent par les mains du czar, qui s'en faisoit un sujet d'amusement. Une d'elles se poignarda courageusement, pour éviter ce supplice infame.

Il ne restoit plus qu'Alexis à punir. On lui avoit déjà lu son jugement; mais la commission, qui avoit reçu ses instructions, en référoit au czar. Celui-ci, sur qui la Russie et l'Europe avoient les yeux fixés, dans l'attente du parti qu'il prendroit, soutient jusqu'au bout le rôle qu'il s'étoit donné dans ce drame sanglant. On le voit d'abord aller à l'église, se prosterner au pied des autels, les arroser de larmes, et invoquer à grands cris le dieu de

justice et de clémence : puis, comme par une inspiration politico-religieuse, il s'arme du knout, passe dans la prison de son fils, le frappe rudement, mais avec toute la stoïcité d'un moderne Brutus; puis, changeant d'instrument avec le même sang-froid, lui fait voler la tête à vingt pas du corps.

Cette atrocité, que des écrivains, pensionnés par le gouvernement russe, ont voulu révoquer en doute, est trop bien dans le caractère du héros de cette tragédie, pour n'être que vraisemblable. D'autres historiens racontent autrement le fait; mais ces autres circonstances sont peut-être encore plus révoltantes. Ils prétendent qu'au récit de son arrêt, Alexis se trouva mal; que Pierre, pour le faire revenir, dit à son fils qu'il lui accordoit sa grâce; qu'un chirurgien, présent là fort à propos, représenta à sa majesté russe qu'il étoit nécessaire de saigner le prince, pour prévenir le nouveau désordre causé par un passage si brusque de la mort à la vie, et que Pierre-le-Grand répondit : « Oui ! et comme la révolution a été terrible, il faut lui ouvrir les quatre veines » ; ce qui fut exécuté sous les yeux du père, dans la citadelle de Saint-Pétersbourg, lieu de la scène. Les mêmes historiens

toriens ajoutent que Pierre demeura pendant toute l'opération, et voulut constamment attendre le dernier soupir de son fils. Il n'étoit pas homme à s'en laisser imposer deux fois : l'aventure de 1702 l'avoit rendu défiant. Il n'est rien tel que d'être soi-même le témoin des crimes d'état qu'on se permet.

Une autre version, qui a ses partisans, prétend que les rôles furent distribués entre les archimandrites, les boïards, Menzikoff, Catherine et Pierre : la sentence prononcée, et remise en dernier ressort à la volonté suprême du czar, celui-ci joua l'indécis, et parut se combattre entre la justice de l'empereur et la tendresse d'un père. Les prêtres, d'un côté, lui rappeloient l'exemple d'Absalon et du roi David : d'une autre part, son favori et l'impératrice lui représentèrent qu'il devoit plus à ses peuples qu'à son fils ; qu'il lui faut un successeur capable de soutenir ce qu'il a si glorieusement fondé ; que si Alexis monte un jour sur le trône, tout ce qu'a fait Pierre le-Grand sera détruit. « Seigneur, l'occasion est propice. La sentence le condamne à mort sans en désigner le genre ; on peut exécuter cette sentence sans que vous la confirmiez, et laisser penser au peuple que vous lui avez pardonné ».

Pierre entendit ce que tout cela vouloit dire, et son fils tomba bientôt dans des convulsions mortelles..... Les funérailles furent magnifiques. Le czar ne manqua pas d'y assister, un petit cierge à la main : on dit même qu'il versa des larmes. Il y eut oraison funèbre, chants lugubres ; rien n'y fut oublié, excepté la douleur et les remords. Pierre-le-Grand ne connoissoit pas ces foiblesses, l'apanage des ames plébéiennes.

Euphrosine, l'épouse ou la maîtresse, comme on voudra, veuve du czarowitz, fut épargnée ; on lui laissa même ses pierreries ; elle étoit jeune, belle, complaisante et peu ambitieuse. On lui fit grâce de tout, à condition qu'elle ne se refuseroit à rien. L'esclave finlandoise y consentit, et les jouissances du crime heureux et tout-puissant mirent le sceau à ce tissu d'horreurs.

Que Voltaire vienne après cela nous dire : « On voit à quel prix cher et funeste Pierre-le-Grand acheta le bonheur qu'il procura à ses peuples ».

On voit que Voltaire est un écrivain aussi méprisable, que son héros étoit atroce.

Le jeune Alexis avoit inspiré une sorte d'intérêt ; et toutes les exécutions dont il

avoit été la cause innocente, ou tout au moins excusable, ne faisoient point aimer une cour qui passoit son temps à donner des fêtes ruineuses ou des spectacles sanguinaires. Autant pour contenir la nation que pour la distraire, Pierre s'occupa sérieusement de l'administration intérieure : nous verrons ce qu'on doit penser de tous ces réglemens qui lui valurent le titre de législateur.

Achevons le tableau rapide de ses heureux forfaits. Gortz n'avoit pas eu de peine à lui faire concevoir l'espérance et la possibilité de devenir membre, et même un jour chef de l'empire germanique ; mais pour arriver là, il falloit entrer en accommodement avec Charles XII, en flattant celui-ci d'une brillante expédition en Angleterre. La mort du héros de la Suède déconcerta ce grand dessein ; il fallut se contenter de vendre la paix le plus cher possible : trois ou quatre provinces de plus ajoutées à la Russie, et un rival tel que Charles XII de moins, avoient de quoi satisfaire l'ambition du czar. Pour déterminer cet arrangement, il envoie une armée jusque dans le voisinage de Stockholm ; quinze mille maisons sont brûlées. C'étoit plutôt une descente de pirates affamés, que de soldats aux

ordres d'un monarque qu'on veut faire passer pour un grand homme. Le traité de Neustadt ne tarda pas de se conclure. On accorda tout ce qu'on voulut à un prince qui profitoit si cruellement de tous les avantages de la fortune. C'est au retour de cette campagne qu'on décerna au czar les titres de *Pierre-le-Grand*, d'*empereur de la Russie* et de *père de la patrie*. Il est vrai qu'il n'y eut d'abord que les sénateurs et les évêques qui le saluèrent de ces noms pompeux; la voix du peuple n'en eût point été l'écho, si Pierre Ier ne se fût hâté d'ouvrir les prisons aux débiteurs insolvables, et de faire grâce de toutes les impositions échues jusqu'à ce moment et que la misère empêchoit d'acquitter. C'est alors qu'il se fit présenter par le vice-chancelier, au nom des ordres de l'état, une requête pour le supplier de permettre et de souffrir que la nation l'appelât désormais *notre empereur et notre père*.

Voyant qu'il pouvoit tout oser, il voulut que Catherine partageât avec lui les honneurs de la pourpre qu'elle convoitoit. Il étoit de son intérêt de ménager une femme dont l'ascendant le maîtrisoit; car ce prétendu grand homme n'avoit point de caractère. Il n'étoit

qu'entreprenant et imitateur ; mais il crut devoir faire précéder ce cérémonial d'une déclaration solennelle du despotisme le plus absolu.

« Nous avons jugé à propos, y dit-il, de faire une loi et disposition suivant laquelle il dépendra toujours de la volonté du souverain régnant de donner la succession de l'empire à qui il voudra, comme aussi de déposer celui qu'il aura nommé. A ces causes, nous ordonnons que tous nos fidèles sujets, sans nulle exception, confirment par serment notre présente ordonnance devant Dieu ; et cela en telle sorte que tous ceux qui s'y opposeront ou qui voudront l'expliquer autrement, seront réputés pour traîtres et sujets à la peine de mort ».

Voilà ce que Voltaire et les autres historiens de sa force appellent être grand législateur et policer une grande nation.

Après avoir voulu être le Charlemagne et le Louis XIV du Nord, il lui prit fantaisie de devenir l'Alexandre moderne de l'Asie. En conséquence, il profite des troubles de la Perse, se fait implorer par l'empereur de cette vaste contrée, chancelant sur son trône, et quitte la Russie pour aller se montrer, par-

delà la mer Caspienne, à la tête d'une armée dont il put à peine ramener la dixième partie ; le reste périt de fatigues et de besoins. Pendant son absence, Menzicoff pressura de nouveau la nation russe. On porta des plaintes contre lui à Pierre Ier. Il accourt ; et déjà armé du knout, levé sur les épaules du favori, l'auguste czar alloit le châtier de ne savoir pas *plumer la poule, sans la faire crier.* (C'est un proverbe qu'il avoit appris dans son voyage de France, et qu'il aimoit beaucoup à répéter.) « Seigneur, lui représenta le ministre à genoux, on me reproche des concussions ; mais vous savez que je ne me les permets que pour votre service. Toutes les fois que vous avez eu besoin d'argent pour vos conquêtes ou vos plaisirs, j'ai eu le bonheur de vous en trouver, sans trop vous faire attendre. Me punirez-vous de la haine du peuple que je détourne sur ma personne, pour en préserver sa majesté impériale » ?

Une justification aussi péremptoire désarma le prince, et son digne ministre rentra en grâce : mais le dénonciateur qui avoit été si utile au czar sur les bords du Pruth (c'étoit le vice-chancelier Schaffiroff), fut condamné au knout, et le prince ne lui accorda

la vie qu'après lui avoir fait éprouver toutes les angoisses de la mort. Sa sentence ne fut commuée en un bannissement, qu'au moment où il avoit déjà la tête sur le billot.

Ames honnêtes, les succès de Pierre Ier vous révoltent. Le bonheur des méchans est un scandale décourageant pour les hommes vertueux. Les destinées du prince russe paroissent au comble de la gloire. Le voilà reconnu empereur et père du peuple; le voilà conquérant en Europe, conquérant en Asie: il a envahi trois provinces à sa droite, trois provinces à sa gauche; il n'a plus de rivaux. Toute l'Europe l'admire, le respecte, et sa nation le craint. Il a donné une capitale et une marine à son vaste empire. Aussi grand que Louis XIV, il a fondé des académies, il a publié un code; le clergé et la noblesse rampent à sa cour. La terreur qu'il inspire le rassure contre de nouvelles conspirations; il n'en redoute plus. Tyran absolu pendant sa vie, il a pris ses mesures pour l'être encore, du fond de la tombe, dans la personne de sa maîtresse devenue sa femme et proclamée impératrice: il n'a plus de vœux à former. Qui ne le croiroit aussi heureux que le comporte la nature humaine? Cœurs sensibles,

ames honnêtes, honorables lecteurs, rassurez-vous. Pierre Ier, le plus habile, le plus adroit, le plus dur des despotes de Russie, est en même temps le plus misérable des hommes ; il n'est point aimé de la femme pour qui il a tout fait, et ne pouvoit point l'être. Un de ses chambellans règne sur le cœur de l'impératrice ; et pour surcroît de peine, Pierre Ier dans la force de l'âge, va périr, victime de ses propres excès, atteint d'un mal affreux, suite nécessaire de la débauche.

Il faut montrer comment il fut *toujours grand, même sur le bord du tombeau*, au dire des écrivains mercenaires qui ont rédigé l'histoire de ce grand criminel.

Un homme au-dessus du vulgaire des hommes, comme on affecte de peindre Pierre Ier, s'apercevant de l'intimité de Catherine avec un des valets de sa cour, eût fait venir les deux amans, et leur eût dit avec le sang-froid de la raison et la dignité convenable au chef d'une grande nation : « Moi seul ai tort. Catherine ne me doit rien ; elle se donne au plus aimable, et me rend la pareille ; elle paie mes inconstances par ses infidélités ; rien qui ne soit dans la nature ! Couple bien assorti, allez jouir de vos droits, tandis que je vais retour-

ner à mes devoirs. Eloignez-vous du palais d'un prince qui ne doit avoir d'autre idole que la patrie, d'autres passions que l'amour du bien public ».

Pierre-le-Grand n'étoit point parvenu à la hauteur de ce caractère. Il aperçoit l'impératrice, se laissant baiser le bras par un chambellan : son premier mouvement est de plonger son couteau de chasse dans le sein de Catherine et de ses enfans. Il se contente d'abord de briser les portes, les tables, les miroirs de son palais. Il frappe les planchers et les murailles de ses pieds et de ses mains. Cette première fureur passée, il n'en devient pas plus sage ; il ordonne de hâter l'exécution de la sentence de mort portée contre l'amant heureux de Catherine. La nuit suivante ne le calme point ; féroce et rafiné dans ses vengeances, il propose à l'impératrice une promenade en traîneau, et donne ordre au cocher de faire trois fois le tour de l'échafaud où il avoit commandé de laisser exposés à tous les yeux, la tête et le corps de son rival. Il se repaît de cette image et du tourment que doit éprouver Catherine à cette horrible vue. On assure que cette femme ne laissa point échapper une larme, un soupir. Les traits de

son visage n'éprouvèrent aucune altération. La plus légère émotion lui eût coûté la vie. Pierre, en la fixant, avoit la main sur son coutelas. Toute autre femme qu'une princesse n'auroit pu tenir à pareille épreuve. Catherine étoit une héroïne de cour ; l'ambition en elle l'emportoit sur les habitudes de sa première profession.

A cet outrage si sensible pour un prince absolu qui se permet tout et ne veut rien permettre, se joignit un autre chagrin plus cuisant encore et que Pierre-le-Grand ne sut pas mieux supporter. Plus que cynique dans ses amours volages, il s'aperçut, mais trop tard, que la nature n'a point donné aux libertins couronnés une sauve-garde qu'elle refuse aux débauchés subalternes ; se voyant attaqué jusque dans les sources de la vie, d'un virus mortel, furieux, il se lève, fait part de sa découverte à ses courtisans, et accompagné par eux, il se rend chez toutes les femmes de la cour, et avec une impudence vraiment royale, les visite, et frappe celles qu'il soupçonne atteintes de sa maladie, et qui avec plus de raison auroient pu lui reprocher leur état. Si les favoris ne l'eussent retenu, plus d'une de ces infortunées seroient tombées

sous les coups de ce tyran brutal. Il vécut encore quelques mois dans des angoisses physiques et morales. On peut juger de ce qu'il devoit souffrir, mourant à cinquante-quatre ans, le 28 janvier 1725, au sein de la victoire et de la toute-puissance, laissant son immense héritage à une femme qui n'a pas même attendu sa fin pour lui donner un rival et un successeur.

On accuse Catherine d'avoir été pour quelque chose dans le trépas de son auguste mari, fondé sans doute sur une anecdote qui le précéda. Dans ses premiers transports de jalousie et de fureur, quand il fut à peu près convaincu de l'infidélité de sa chère et bien-aimée compagne, on assure que le czar retira des archives et déchira le testament par lequel sa majesté nommoit Catherine pour lui succéder sur le trône. Cette inculpation grave faite à l'impératrice, se trouve encore appuyée par ce qui se passa au moment où Pierre Ier rendit le dernier soupir. Le prudent Menzicoff avoit eu le soin de rassembler dans le palais ses amis et les créatures de la princesse, pour être là tout prêts à la proclamer ; en sorte que le trône ne fut vacant que le temps qu'il fallut donner aux formalités,

pour rendre légal le transport de la couronne sur la tête de Catherine.

Les sujets du czar ont honoré sa mort de larmes sincères, dit un de ses panégyristes. Cela est faux. Pierre ne fut regretté de personne ; le peu de bien qu'il avoit fait à sa nation, il l'avoit fait d'une manière si despotique, qu'on lui en sut à peine gré. Les formes de son administration étoient si repoussantes! Il polissoit la Russie à coups de hache, et le bâton toujours levé. Qu'on en juge par cette anecdote qui peint les mœurs du pays, du siècle et du prince : il se met un jour en tête d'inspirer le goût de la musique à la jeune noblesse de sa cour, qui ne s'en soucioit pas beaucoup. Voici comme il s'y prend : dans un grand concert, il ordonne secrètement à douze de ses gardes de cacher un fouet de poste sous leur uniforme. Les jeunes boïards, désespérant d'atteindre jamais à la perfection de jeu des virtuoses étrangers, pensionnaires du czar, cessent un moment de les accompagner, vers le milieu d'une sonate très-difficile : peut-être même le compositeur avoit-il indiqué un repos aux concertans en cet endroit. Le czar qui se connoissoit mieux au son des tambours qu'à celui des violons, donne le signal

convenu ; aussitôt ses douze gardes tirent leurs fouets de poste de dessous leurs habits, et en donnent à tour de bras sur les épaules des jeunes gens, pendant que Pierre leur crie : « Voulez-vous bien jouer de vos instrumens, sinon je ne discontinuerai pas de jouer des miens » ? C'est ainsi que Pierre traitoit les arts, et prétendoit en inoculer l'amour dans son pays. Bien loin d'en avoir le génie, il n'en possédoit pas même le sentiment. Un prince doué d'un bon esprit et véritable ami des hommes, n'auroit eu d'autres prétentions que de rendre les Russes une nation agricole et paisible. Pierre ressembloit à ces riches parvenus de France, qui, pour qu'on parle d'eux, et pour s'entendre appeler les protecteurs des sciences, forcent la nature dans leurs domaines, métamorphosent leurs fermiers en citadins élégans, ne veulent sur leur table que des mets précoces, jouissent de tout avant la saison, ne savent rien faire à propos, et singent les grands de mauvaise grâce et avec une brutalité despotique qui les fait haïr ou les rend ridicules. Pierre aimoit à donner des fêtes ; mais la délicatesse en étoit bannie : elles étoient grossières et burlesques, comme le héros qui les présidoit.

On lui avoit lu que chacune des pyramides d'Egypte est l'ouvrage d'un roi, et sert de monument à sa gloire ; mais que ces masses énormes de maçonnerie plûtot que d'architecture ont coûté la vie à des milliers de travailleurs. « Les hommes, répondit le czar à ce sujet, ne sont nés que pour passer sur la terre ; les grands ouvrages des rois restent. Les cent mille Russes que m'a coûté la construction de Pétersbourg, n'étoient pas immortels ; et tant qu'il y aura une Europe, on parlera de la capitale des Russes et de son fondateur ».

Un rapprochement digne d'être observé, c'est que le prince qui affecta le plus le titre de créateur de sa nation, fut précisément celui qui ménagea le moins la vie de ses sujets. Il fut l'*Arimane* de son pays dont on le disoit l'*Oromase*.

« Mais, dira-t-on, les sages réformes auxquelles il sut assujettir le clergé dont il se déclara le chef, lui font honneur ; et les Russes devroient l'en bénir aujourd'hui ».

Pas plus que de ses autres établissemens. Pierre ne travailla que pour lui ; il n'abaissa les prêtres, il n'abolit le patriarcat que pour despotiser seul, sans rivaux et tout à son aise.

D'ailleurs, cet homme d'état ne sut que jouer le bouffon, quand il voulut réformer le clergé, et ne combattit jamais une superstition ridicule qu'en favorisant une autre superstition tout aussi ridicule. Quelquefois Pierre se fâchoit. Il ordonna la mort contre quelques obscurs fanatiques qui le traitoient d'antechrist. Il eût été plus sage de les reléguer parmi les fous, comme il en avoit agi dans d'autres occasions.

Il taxa les denrées; il *privilégia* les manufactures; c'est-à-dire en d'autres termes, il entrava le commerce et l'industrie; il arrêta l'essor du génie; en un mot, il naturalisa chez lui toutes les monstruosités réglementaires et prohibitives qu'il avoit vues chez ses voisins, et voulut à toute force faire régner avec lui le luxe, quoiqu'il sût très-bien que le luxe n'alloit jamais sans la misère : mais il prévoyoit qu'on peut tyranniser en paix une nation divisée en deux classes bien distinctes, les riches et les pauvres. Un peuple qui n'est ni l'un ni l'autre, ne se laisse pas mener ainsi.

La Russie est redevable à Pierre-le-Grand de l'usage du tabac. Le clergé grec s'y opposa de toutes ses forces; mais la saine politique étoit d'accord en cela avec la superstition.

C'étoit ouvrir une nouvelle source de commerce, avantageuse seulement aux Anglais; et ceux-ci crurent faire une bonne spéculation, en achetant du czar, pour une somme considérable, le privilége de ce trafic. Le fisc impérial y gagna; mais le peuple russe connut un nouveau besoin qui le rendit tributaire des étrangers. Cet exemple, pris sur mille, montre assez que Pierre-le-Grand n'étoit pas un grand administrateur.

Pierre 1er n'avoit point de mœurs : l'incroyable fortune de Menzicoff en est la preuve, et l'un des crimes de son maître; il ne monta si haut qu'en parcourant avec le prince tous les degrés de la turpitude humaine. Les vices auxquels la nature répugne le plus, étoient leurs passe-temps ordinaires, sans préjudice de tous les autres. Des exemples journaliers aussi pervers s'accordoient mal avec l'esprit de réforme que le czar affichoit. Il crut y suppléer par des loix. Il n'en créa point; car, il ne faut point se lasser de le dire, Pierre 1er ne fut point créateur; il n'inventa rien. Il pilloit par-tout autour de lui, et faisoit coudre, tant bien que mal, tous ces lambeaux pour en habiller son peuple. Voici un de ces réglemens que le philosophe de Ferney appelle *utile :*

utile : [1] « Tout noble, flétri par la justice, devenoit roturier ». Par conséquent, suivant le czar et sa jurisprudence, tout roturier étoit infame ; par conséquent, l'ordre de la noblesse excepté, toute la nation, de droit comme par le fait, étoit réputée flétrie et infame. Etrange moyen de la part d'un législateur pour élever un peuple à ses propres yeux, et le rendre capable de figurer avec avantage sur le globe !

On ne trouve pas ces réflexions dans les historiens de Pierre Ier. Pour grandir leur héros, ils ont pris à tâche de rabaisser la nation, et même de la calomnier. Un académicien français, qu'on crut long-temps plus philosophe que ses confrères, Fontenelle, dans son éloge du czar, s'exprime ainsi : « Les changemens les plus indifférens, tel que le retranchement des longues barbes, trouvoient une opposition opiniâtre, et suffisoient quelquefois pour causer des séditions ».

Mais pourquoi ne pas dire que l'ordonnance de Pierre Ier contre les barbes longues, portoit de les arracher à ceux qui auroient de la

[1] Voyez l'*Oulogénie*, ou Recueil des Loix du czar Pierre Ier.

répugnance à se raser ? Une telle injonction devoit révolter la nation la plus douce.

« Aussi, ajoute le Nestor de la littérature française de ce temps-là, pour plier la nation russe à des nouveautés utiles, fallut-il porter la rigueur au-delà de celle qui eût suffi avec un peuple plus doux et plus traitable ».

C'est avec ces belles phrases qu'en France, un académicien, assis dans son fauteuil, justifioit les ruisseaux de sang qui baignèrent tant de fois les places publiques et les rues de Moskou, par les ordres et souvent des propres mains du législateur du Nord. Répétons - le encore une fois ici : voilà comme jadis on écrivoit l'histoire ! Faisons en trois mots le résumé du règne de Pierre Ier : Il évinça son frère, fit enfermer sa sœur et coupa la tête à son fils aîné, Alexis.

CATHERINE Iere.

Règne d'un peu plus de deux ans.

CETTE femme galante et hardie n'eut pas besoin de testament pour régner. A peine son mari eut-il rendu le dernier soupir entre ses bras, car elle voulut lui fermer les yeux de

sa main pour être plus certaine de son trépas, qu'elle s'entendit proclamer impératrice, et alla sur-le-champ en recevoir les premiers honneurs dans l'appartement voisin : elle et ses créatures n'avoient pas attendu la dernière heure du czar mourant, pour disposer de ses trésors, de sa garde et de l'obéissance de l'archevêque de Novogorood. On fait assembler le sénat pour la forme ; mais, par précaution, toutes les issues de la salle des délibérations sont obstruées de troupes aux ordres de Catherine et de Menzikoff. Plusieurs sénateurs se lèvent pour réclamer en faveur du jeune Pierre, fils d'Alexis et petit-fils du prince à peine expiré. Le grand-maréchal de l'empire impose silence aux réclamans téméraires. Ceux-ci veulent enappeler au peuple, en l'interpellant à travers les fenêtres du conseil. Menzikoff, étonné de tant de hardiesse, donne un signal. Une foule d'officiers armés violent effrontément l'asile des représentans de la nation. Ceux-ci ont la lâcheté de se laisser intimider à l'aspect de quelques glaives nus ; et au lieu de crier : « A nous, citoyens ; Menzikoff et Catherine veulent enlever nos suffrages à la pointe de l'épée », ils reconnoissent la veuve de Pierre Ier

pour héritière légitime du trône russe. Et le peuple qu'une vitre seule séparoit de ceux qui trafiquoient de lui, et tenoit dans l'ignorance, confirma par de sots applaudissemens le choix illégal du sénat sans caractère.

Catherine satisfaite joua parfaitement son rôle, en se donnant en spectacle pendant quarante jours sur la tombe de son mari, arrosée de *ses belles larmes*, comme s'expriment de niais écrivains. Elle alla même jusqu'à tomber en foiblesse, au moment où le corps fut descendu dans le caveau. On paya de vieux soldats, ivres d'eau-de-vie, pour pleurer aussi sur le catafalque et pour balbutier ces mots: « Si notre père le czar est mort, Catherine notre mère vit encore ». Pauvre espèce humaine...!

De toutes les peuplades qui composent l'empire russe, les Cosaques furent les seuls qui eurent quelque honte de baisser le front sous le sceptre d'une femme. Ils voulurent secouer le joug; quelques bataillons dont on eut soin d'augmenter la paie, allèrent contenir les insurgés, et ne quittèrent le pays qu'après l'avoir hérissé de forts. Il fallut se contenter de blanchir son frein d'écume, et attendre une occasion plus heureuse.

Catherine ne se relâcha en rien du système de tyrannie organisé par Pierre Ier, et que celui-ci appuyoit de ses armes jusque dans les contrées les plus éloignées de ses états. Il avoit pris parti pour la faction royale en Perse contre la nation tatare qui se lassoit de dépendre. La nouvelle impératrice donne ordre de continuer cette guerre impie. Un seul homme libre sur le globe eût blessé ses yeux.

On murmuroit pourtant tout bas. La nuit, on affichoit des placards contre sa majesté impériale : on la traitoit d'usurpatrice. Catherine qui se faisoit informer de tout, n'eut pas la mal-adresse d'avoir l'air de se fâcher, ou d'y prendre garde ; mais elle ordonne qu'on lui amène un diplomate sur qui on puisse compter, en payant bien sa discrétion : « Mon ami, lui dit-elle, voilà des roubles ! travaille ! écris-moi vîte un traité bien savant pour prouver le droit du souverain à la nomination de son successeur : ne perds pas de temps. Noircis du papier la nuit et le jour, et compte sur les bontés de ta souveraine ».

Le savant diplomate, tout bouffi d'orgueil, se met à l'œuvre ; il écrit, il compulse, il

compile. Le traité est achevé ; on l'imprime. Le gouvernement en inonde les villes et les campagnes. Personne ne le lit : mais, à l'aspect d'un gros livre, tous les Russes croient sans l'ouvrir à l'infaillibilité de l'impératrice, qui, voyant les esprits suffisamment préparés, publie une espèce de testament pour appeler au trône après elle, celui qui auroit dû y monter avant elle.

Un autre petit moyen devoit aussi produire son effet, après les mesures sanglantes du précédent règne qui avoient révolté ; ce fut de caresser l'académie des sciences dont les basses adulations en retour de ses bienfaits, contribuoient encore à consolider son empire sur l'opinion toujours flottante : mais elle n'eut pas assez d'influence sur ses appétits. Après avoir voulu être pour quelque chose dans les traités passés entre les autres puissances avec leur bonne foi accoutumée, le roi de Pologne qui la craignoit, chercha à la séduire, en flattant sa vanité : il lui fit le présent signalé de l'ordre de l'Aigle blanc. En devenant despote en chef, Catherine ne cessa point d'être femme ; elle passa plusieurs jours dans des fêtes, à l'occasion de l'Aigle blanc. On y but à rasade des coupes d'eau-

de-vie. On en vida tant, qu'on se trouva malade d'une indisposition grave qui fit languir sa majesté impériale tout le reste de ses jours. On a dit que la liqueur spiritueuse, prise dans toute sa pureté, n'eût pas amené de telles suites. On soupçonna du poison jeté adroitement par une main ennemie. Nous n'attesterons pas le fait ; mais il existoit plus d'une raison, plus d'un motif pour faire craindre à Catherine ce juste prix de tous ses forfaits politiques et autres. Déjà même, presque sous ses yeux, on avoit ourdi une trame pour se défaire de l'insolent Menzikoff, après avoir relégué son auguste maîtresse dans un couvent. Elle fit grâce aux conjurés de la vie, mais non de leurs biens. L'impératrice leur sut même gré secrètement de lui avoir donné un titre de propriété sur de grandes et belles possessions qu'elle convoitoit pour les distribuer à ses favoris. On envoya Devier, Tolstoi et leurs complices expirer de froid dans les glaces de la Sibérie : mais elle ne tarda pas à subir le sort de ses victimes. Le 6 mai 1727, elle cessa de vivre, à l'âge de trente-huit ans, après un règne de vingt-huit mois, aux grands regrets de toute sa cour, dont elle consacroit les mauvaises mœurs par ses

propres exemples ; car elle avoit plus d'une passion. Celle de commander seule n'éteignit point dans son cœur cadavereux les désirs les plus lubriques. Impératrice et veuve, elle ne changea point la règle de vie qu'elle avoit constamment observée avant et pendant son mariage. Nous avons vu que Pierre Ier, peu délicat, la prit d'entre cinq ou six mains qui se la passoient tour-à-tour. Le czar qui ne devoit pas s'attendre à un changement de système de la part d'une femme sans pudeur, s'en fâcha et ne fit que multiplier les sujets de jalousie. Devenue tout-à-fait libre, Catherine sur le trône marqua chaque mois par un amant nouveau, par une nouvelle intrigue. Les Lewenoiden, les Sopioha se succédèrent avec la rapidité des lunes. Elle les marioit quelquefois dans sa cour même, pour leur ôter tout prétexte de s'éloigner, et pour se procurer le plaisir de tous les genres de débauches.

C'est ainsi que vécut Catherine, principale auteur de l'assassinat juridique du fils du czar, meurtrière adroite de ce prince, après l'avoir déshonoré presque publiquement, et souillant, jusqu'à la fin, le trône d'une grande nation par ses déportemens person-

nels [1] : mais elle ne mourut point toute entière ; elle légua son esprit faux et son cœur gâté à une autre femme de son nom, qui par la suite n'occupera que trop long-temps nos crayons véridiques.

On nous fera peut-être l'observation que l'*Histoire réduite aux seuls faits importans*, devient sous notre plume un tissu serré de crimes et de malheurs.

Nous n'avons rien inventé ; nous nous sommes renfermés dans le cadre prescrit : *Franchise et impartialité, laconisme et véracité.* Nous n'avons pas cru devoir pallier certains faits. Ce n'est pas notre faute, si l'histoire sociale est déplorable à lire. Peut-être faut-il l'imputer moins aux hommes qu'à la triste nécessité où ils se sont mis eux-mêmes de ne pouvoir plus vivre qu'au milieu des élémens les plus corrompus.

On insiste pour nous faire observer de nouveau, que nous nous sommes bornés à mettre en scène les seuls souverains de la Russie.

Oui sans doute, parce que ce tissu serré

[1] Malgré tout cela, on a osé imprimer, même en France : *Catherine 1ere fut un grand homme sur le trône.*

de crimes et de malheurs qui compose les annales de ce vaste pays, a été ourdi pour eux et par eux. Eux seuls donc doivent en répondre devant la postérité impitoyable.

Il est remarquable que le pays civilisé le plus tard, fut néanmoins celui qui compte le plus de femmes dans la liste de ses souverains.

On observera encore que ces femmes ne se montrèrent point inférieures aux hommes, quant au nombre des crimes d'état et des vices personnels.

PIERRE II.

Règne de 3 ans.

La chute de Menzikoff occupe trop l'histoire sous ce court règne, pour penser à un empereur adolescent qui meurt, à sa quinzième année, de la petite vérole, sans avoir pu rien fournir aux écrivains. Son régent seul eût gouverné l'état, si ses rivaux ne se fussent servis d'un autre enfant pour le perdre dans l'esprit de son jeune maître, très-disposé à déchirer ses lisières. Menzikoff, le complice d'une partie des crimes de Pierre Ier, et soupçonné d'avoir hâté les jours de Catherine, se

préparoit à jouir du fruit de ses attentats, en despotisant sous le nom de Pierre II, ou de sa propre fille, déjà fiancée au nouveau czar. En une seule nuit, le ministre - régent tombe des marches du trône dans une hutte des déserts de la Sibérie ; son génie est obligé de céder à d'autres ambitieux, dont le trépas imprévu du jeune prince affranchi, déconcerte presqu'aussitôt l'heureuse intrigue. Ainsi vont les choses dans les cours. Les hommes d'état, vus de près, sont bien peu de chose, et répondent mal au bruit qu'ils font loin d'eux.

ANNE IWANOUNA.

Règne de 10 ans.

La même cabale qui avoit su écarter Menzikoff, et que l'accident de Pierre II contrarioit beaucoup, fit si bien que le sénat déclara impératrice une nièce de Pierre Ier, au préjudice des autres princesses, si l'on doit s'en rapporter aux volontés testamentaires des princes jaloux de régner du fond de leurs tombeaux.

Le début d'Anne montée sur le trône, ne

fut point un trait de reconnoissance. Elle commença par envoyer en Sibérie ceux de ses courtisans qui avoient le plus contribué à sa nomination : il n'y avoit pas beaucoup de mal à cela ; ils avoient travaillé moins pour elle que pour eux.

Que dire de cet autre procédé ? Menzikoff étoit mort dans son exil, et n'avoit laissé à ses enfans, de tous ses grands biens confisqués au profit de la couronne, qu'une petite métairie : mais les banques de Venise et d'Amsterdam, où il avoit placé des fonds considérables, ne vouloient s'en dessaisir qu'en faveur des véritables propriétaires. Pour faire rentrer d'aussi fortes sommes dans le trésor impérial, que faire ? rappeler à la cour les héritiers de Menzikoff. La nouvelle impératrice eut assez peu de délicatesse pour prendre ce parti, et consentit à passer pour généreuse, au moment même où elle ne s'occupoit qu'à remplir ses coffres. Il est vrai que dans la suite, pour fermer la bouche aux Russes, indignés de cet agiotage, elle voulut bien détacher quelques sommes, pour faire une dot à la fille de Menzikoff.

C'est avec cette ressource qu'Anne put subvenir aux dépenses d'une guerre qu'elle prit

fantaisie de soutenir, relativement à l'élection d'un roi de Pologne : ainsi elle donna le change à plusieurs partis qui se formoient contre l'illégitimité de son avénement au trône. Pour mettre sa personne à l'abri, elle ne fit point difficulté d'exposer la vie de plusieurs milliers de Russes, dont les bras eussent été plus utilement employés au défrichement des terres vagues dont cette vaste région abonde. Mais les princes ne connoissent point de ces détails, trop au-dessous d'eux : mener des hommes à la boucherie, plaît davantage à leur imaginative.

On nous dira peut-être que ces réflexions viennent d'autant plus mal à propos, que l'impératrice Anne, précisément pendant cette guerre, remit à ses peuples six mois d'impôts.

Nous le savons : l'histoire, composée par ordre du gouvernement, a eu soin de nous en instruire ; mais elle ne nous dit pas que la nation russe, épuisée, appauvrie par le brillant et trop long règne de Pierre Ier, étoit peu disposée à en payer long-temps les frais ; et la princesse Anne avoit intérêt de ménager le peuple.

Elle étoit magnifique et généreuse (au dire

de ceux qui l'approchoient). « Tout le monde l'admire et l'aime ». Qu'on se défie de ces brillans éloges, qui souillent presque toutes les annales ! Ils annoncent ordinairement des vices honteux, de bas forfaits, que le despote, mâle ou femelle, s'étudie à masquer sous un air de grandeur et de bienfaisance.

Potocki, primat, avoit reconnu Stanislas pour chef de la république de Pologne, et s'obstinoit à ne point vouloir prêter serment d'obéissance à Auguste, l'électeur de Saxe. Anne retenoit en captivité ce vieillard de soixante-onze ans ; et pour ébranler sa constance, avoit commandé de le traîner de ville en ville, chargé de chaînes, et maltraité par ses gardiens. Il y avoit ordre de le tirer de Thorn pour le transporter à Pultwki, et de là en Lithuanie, au milieu de la saison la plus rude : c'étoit le condamner au dernier supplice ; et l'impératrice ne lui eût point fait grâce. Le malheureux prélat fut contraint de se parjurer pour éviter ce traitement barbare, qui lui étoit réservé de la part d'une femme toute-puissante et inhumaine.

Anne vouloit éclipser Catherine, et mériter dans l'histoire une place tout à côté de Pierre Ier. La guerre étoit la route la plus

rapide pour parvenir au comble de son ambition : elle fit donc la guerre, et eut le bonheur de rencontrer des généraux qui lui gagnèrent des batailles en Europe et en Asie. Tandis qu'on massacroit des hommes, qu'on pilloit des villes en son nom, comment passoit-elle le temps dans son palais de Pétersbourg? Jadis duchesse douairière de Curlande, elle se fit suivre en Russie par un jeune Curlandais, fort peu connu sous le nom de Biren : celui-ci avoit succédé au fameux duc de Saxe dans les faveurs de la princesse Anne, et ses talens en amour lui méritèrent l'élévation au duché de son pays. Ainsi tout un peuple dut obéissance et hommage à l'amant obscur de l'impératrice de Russie.

On a dit bien haut que Pierre avoit tiré la nation moscovite des ténèbres de la barbarie ; et tout cela se borne à l'éducation des cadets. Anne s'associa à la gloire de son aïeul à aussi bon marché. En 1737, elle publia avec faste un édit par lequel il étoit enjoint à tous les jeunes gentilshommes d'apprendre à lire, à écrire, à compter et à danser. Quant au peuple, Anne ne le vouloit pas plus que Pierre, instruit et perfectionnant sa raison. Il faut à un prince, non pas des hommes ; des

hommes qui ont la connoissance des devoirs et des droits attachés à ce beau titre, ne lui conviennent pas ; ils lui donneroient trop d'inquiétudes : il lui faut des demi-esclaves, des mercenaires attachés à la glèbe ; cela est plus commode à gouverner ; on en fait à peu près ce qu'on veut.

Il nous répugneroit trop de suivre les dégoûtantes opérations de guerre que l'impératrice ne cessa d'ordonner pendant près de neuf années consécutives. Ce grand forfait de son règne causa une horrible plaie à la population de l'empire, en dévasta les plus belles provinces, en laissa quantité d'autres incultes, et coûta des frais énormes ; et le tout pour satisfaire la vanité d'une femme dans ces momens de vide que lui laissoit son tempérament lascif. Biren étoit toujours le favori de la princesse, qui l'avoit nommé duc de Curlande, mais à condition qu'il continueroit de résider à Pétersbourg. La capitale et tout l'empire étoient indignés des abus d'autorité que se permettoit ce parvenu. Quelques individus osent lever, sur les turpitudes de la cour, des regards mécontens : on les arrête ; Anne nomme une commission de juges choisis par son bien-aimé. Six prétendus coupables

sont

sont condamnés à perdre la tête : quatre subissent ce jugement ; deux obtiennent leur pardon. L'un de ceux-ci se retire aussitôt dans le domaine de ses pères pour y vivre paisible, loin des orages d'une cour sans mœurs. Cette sage résolution est prise pour une satire tacite de ce qui se passe dans le palais de l'impératrice ; un ordre secret est expédié : plusieurs cavaliers attendent le malheureux proscrit à la porte de sa maison des champs ; ils l'arrachent des bras de sa femme et de ses enfans, le massacrent à leurs yeux, et, en inhumant le cadavre, disent à la famille stupéfaite d'horreur : « Vous pouvez rentrer chez vous ; on vous fait grâce : on n'en vouloit qu'au chef de la maison ».

L'anecdote est sue à Pétersbourg. Anne et Biren respirent ; ils n'auront plus de témoins importuns ; et cet exemple ira au-devant des imitateurs. Cependant le peuple apprend ces horribles détails ; il en frémit, et se rappelle déjà les massacres de Pierre Ier. La misère d'ailleurs l'assiégeoit de toutes parts : mais il oublia bientôt ces trop justes sujets de ressentiment et d'insurrection, pour se livrer aux plaisirs bruyans des fêtes qu'Anne se hâta de lui donner à l'occasion de la paix avec les

Turcs, le 7 février 1740. Il y eut des marches triomphales. A la vue des branches de laurier, des épées et des médailles d'or distribuées avec profusion ; les Russes se crurent un moment le plus grand, le plus heureux peuple de la terre.

Pour appaiser les premiers mécontentemens, on avoit emprisonné plusieurs personnes atteintes de malversation en finances. A l'occasion d'un pardon général, on s'empressa de les relâcher : l'instruction de leur procès auroit donné lieu à des révélations qui pouvoient compromettre les premières têtes de l'état. L'impératrice elle-même étoit la première de leurs complices, par le gaspillage effronté qu'elle avoit fait des richesses et des ressources de l'état.

Anne pardonnoit volontiers aux dilapidateurs de la fortune publique ; mais elle étoit inexorable envers ceux des officiers de sa maison qui avoient eu le malheur de jeter un œil indiscret sur ses plaisirs, et qui n'avoient pas eu la prudence de se taire. A peine ces premières fêtes finies, on donna au peuple un spectacle opposé ; c'étoit un avis salutaire aux citoyens trop peu endurans. Des roues et des potences furent dressées ; il y eut des

langues arrachées, des mains coupées, des têtes tranchées, pour apprendre à ceux qui restoient à la cour et aux environs, à tout voir, mais à ne rien dire de ce qu'on voit. Le knout jusqu'au sang, et l'exil en Sibérie, furent les peines les plus légères.

Pendant que les bourreaux se reposèrent, on célébra de nouvelles fêtes, celles des couches de la nièce de l'impératrice; mais elles firent bientôt place à de nouvelles exécutions, plus affreuses encore et plus sanglantes. Les victimes furent toujours tous ceux qui ne purent garder leur sang-froid à la vue des désordres de la cour, au récit des turpitudes de l'impératrice.

Enfin la goutte fut le supplice que la nature réservoit à cette femme débauchée et sanguinaire. Qu'on y joigne le souvenir de tous les meurtres commis par ses ordres, qui venoit l'assaillir sur sa couche mortelle, et l'on pourra croire qu'elle a connu elle-même une partie des souffrances de ses victimes. Elle eut beau vouloir mentir à sa conscience, en dictant son testament; à chaque phrase qui tomboit de ses lèvres mourantes, sa conscience lui répondit d'une voix de tonnerre : *Tu en as menti.*

« Depuis mon avénement au trône, lit-on en tête de son acte testamentaire, j'ai employé tous mes soins pour contribuer au bien de l'empire ; j'ai fait fleurir le commerce : mes réglemens ont tous eu pour objet le bonheur de mes sujets.... — *Tu en as menti*.... — Je juge à propos, en vertu du pouvoir souverain qui m'a été donné de Dieu.... — *Tu en as menti* ».

Tous les malheureux exécutés par ses ordres, elle crut les voir, debout au pied de son lit, lui reprocher leurs tourmens, et lui en prédire d'aussi horribles. Pour chasser ces images importunes qui assiégeoient son imagination blessée, elle ordonne à sa famille de se mettre à table dans sa chambre à coucher, et de manger sous ses yeux. On sert une hure de sanglier, la gueule ouverte et menaçante : Anne est frappée à cette vue. « Voyez, s'écrie-t-elle, comme Wolkoff est prêt à me déchirer à belles dents. Wolkoff veut se venger ». C'étoit la dernière de ses victimes. C'est dans ces convulsions de la terreur, que l'impératrice Anne expira, le 18 octobre 1740, âgée de quarante-huit ans passés.

Ce châtiment ne fut point proportionné aux crimes de cette princesse, qui compta presque

tous les jours de sa vie par un vice, et les derniers jours de son règne par des ruisseaux de sang innocent. Elle eut les mœurs les plus débordées et les goûts les plus féroces. Comme impératrice, c'étoit l'hyène des montagnes; comme femme, c'étoit la louve lascive : *lassata, non satiata.*

Qu'importent à tout un peuple les déportemens particuliers d'une femme ? Qu'importe qu'elle soit sans mœurs ? mais à tous les vices personnels, si cette femme, homme public, joint tous les forfaits politiques, tous les attentats civils; si Anne Iwanouna dissipa la fortune publique; si, toujours en guerre hors de l'Empire, elle en suscita une autre au-dedans, en remplissant les cachots, en dressant des gibets et des roues pour torturer et faire périr des citoyens innocens qui lui ont déplu, et frapper de terreur toute une nation, en la despotisant, en la décimant d'après les loix sanguinaires de cette inquisition secrète établie par Pierre Ier dit le Grand : une telle femme, puisqu'on l'a laissée mourir sans oser la juger elle-même, doit subir du moins le châtiment que la postérité lente, mais impartiale, inflige aux scélérats heureux ou impunis. Que cette femme soit donc vouée

à l'exécration des siècles, et que sa mémoire serve à faire ouvrir les yeux aux peuples qui consentent encore à obéir à des maîtres !

IWAN III.

1740.

On a sans doute remarqué déjà que, jusqu'à ce moment, Pierre Ier n'a eu encore que des femmes pour successeurs effectifs au trône de Russie.

Un enfant de deux mois est reconnu et proclamé empereur, sous la régence de ce duc de Biren qui avoit joui le plus long-temps et en dernier des plus grandes faveurs de l'impératrice: celle-ci, en mourant, prétendit que la nation respectât le choix de son cœur, et lui obéît comme à elle-même. Biren qui ne pouvoit se dissimuler le peu de titres qu'il avoit à l'estime et à la confiance publiques, fit ce qu'il avoit vu faire à sa maîtresse avec succès. Il essaya de plaire au peuple et à la noblesse par des remises d'impôts et par des pensions. Il vida aussi quelques prisons; mais il ne put rendre à la vie les onze mille victimes qu'il s'étoit immolées pendant ses neuf années

de faveur sous le règne précédent, sans compter les dix-sept mille déportés par ses ordres dans la Sibérie.

Le père et la mère de l'empereur, tuteurs et régens-nés de leur enfant, rougirent à leurs propres yeux, de voir leur place occupée près du trône par un étranger, le complice de tous les crimes du règne précédent. Ils n'eurent pas de peine à s'attacher un parti. Biren fut enlevé, la nuit, de son palais : lui et sa famille, qui naguère disposoient de tout l'empire, furent séquestrés ; on leur laissa à peine les moyens d'exister. Le procès fut fait au régent, et la peine de mort prononcée contre lui à l'unanimité, commuée en un exil, ou plutôt en une prison sans fin.

La princesse Anne de Brunswick est enfin régente de son fils, Iwan III. Elle rappelle des exilés : c'est une navette de cour. L'idole du jour s'élève sur les débris de l'idole de la veille, pour être renversée à son tour par celle du lendemain. Quelques mois se passent, assez paisiblement ; mais la princesse Anne, en punissant un usurpateur de la régence, usurpoit elle-même une place à laquelle la princesse Elisabeth avoit plus de

droit qu'elle. On dit qu'Élisabeth, toute à ses plaisirs, ne pensoit pas à faire valoir ses droits; mais des ambitieux ou des mécontens subalternes prirent soin de l'en avertir. Un autre règne va commencer.

ÉLISABETH PÉTROUNA.

Règne de 20 ans.

C'ÉTOIT la seconde fille de Pierre Ier. A la mort de son père, se trouvant livrée à elle-même, elle vivoit le plus souvent loin de la cour. Retirée à Prokofski, village aux environs de Moskou, elle croissoit en force et en beauté, comme en âge, s'abandonnant pour ainsi dire au seul instinct de son cœur, ou plutôt de ses sens : les caresses d'un amant sembloient la flatter davantage que tous les prestiges de l'ambition. Le plaisir étoit son dieu ; et elle en cueilloit la fleur par-tout où elle la rencontroit sur ses pas, peu difficile sur le choix et ne se piquant point de constance. Les autres princesses ses parentes ne contrarioient pas ses goûts, et se trouvoient trop heureuses de ce qu'elle vouloit bien se contenter de si peu : c'étoit une rivale de moins.

Une fois pourtant, on voulut la marier à un évêque de Lubeck ; mais Elisabeth, par son peu d'empressement, et même par sa répugnance, n'alla pas plus loin que les fiançailles.

Elle éprouva une puissante commotion, en apprenant que la régente se disposoit à se faire proclamer impératrice. Le charme attaché à ce dernier mot, agit assez puissamment sur son esprit, pour laisser entrevoir qu'on pouvoit essayer d'une révolution à laquelle elle se prêteroit volontiers, pourvu qu'on lui en épargnât les embarras. On n'exigea d'elle que de la dissimulation. Elle s'y montra habile plus qu'on ne croyoit, d'après l'air de détachement des grandeurs qu'elle avoit affecté jusqu'alors.

La régente, instruite de quelque mouvement, fait venir Elisabeth au palais : c'étoit le 5 décembre 1741. « On dit que vous conspirez contre l'empereur et contre moi. Un parti, assure-t-on, se forme pour vous mettre sur le trône ; et vous ne le désavouez - pas, ajoute-t-on ».

— « Moi ! répondit Elisabeth avec sang-froid et ingénuité : eh bien ! si ma conduite est suspecte à votre altesse impériale, que

ne vous assurez-vous de ma personne »!

Ces paroles, dites avec une vérité et une candeur apparentes, produisirent l'effet attendu. La régente l'embrassa, et lui permit de se retirer en liberté.

Elisabeth, du même pas, vole pour raconter l'aventure aux conjurés ; et la nuit même, à la tête des grenadiers qu'elle va chercher elle-même à leur caserne, elle se rend maîtresse de la chancellerie, se revêt de l'ordre de Sainte-Catherine, après avoir adressé une dévote et courte prière à la Vierge-Marie, et fait enlever sous ses yeux la régente et son mari, plongés dans un profond sommeil. On ne leur laisse pas le temps de s'habiller ; demi-nus, on les jette dans des traîneaux, et on constitue prisonnière dans le palais d'Elisabeth toute la famille ducale, le jeune Iwan tout le premier. Tout fut achevé dans cette nuit mémorable ; et ce qui doit le plus étonner, c'est que cette révolution ne coûta pas une goutte de sang. Il est vrai que le peuple en Russie en est à un point de stupidité si grande qu'elle touche à la raison. Puisqu'il consent à avoir des maîtres, peu lui importe qui ; il se repose sur eux-mêmes du soin d'en être délivré, quand

il est las de voir toujours les mêmes visages. Les sénateurs et les ordres de l'état se hâtèrent de confirmer le choix des grenadiers ; et voilà qu'Elisabeth se proclame elle-même, dans deux manifestes, *grande dame et impératrice de Russie*. Comme c'est l'ordinaire, elle ouvrit les cachots à d'anciens prisonniers d'état, pour y jeter de nouvelles victimes ; une commission est établie pour les immoler juridiquement. Cachée dans un cabinet voisin, elle assistoit aux jugemens, qui ne se rendoient pas sans qu'elle n'eût été consultée d'un clin-d'œil par les membres de cet aréopage tout dévoué. Elle fit grâce de la vie, même aux plus coupables ; mais l'exil en Sibérie et la confiscation des biens furent prononcés contre tous. Nous verrons par las uite à quoi il faut attribuer cette clémence et cette modération qu'on a fait sonner si haut. A son avénement au trône, on assure qu'elle prononça le vœu de ne faire mourir personne pendant son règne, et qu'elle tint parole. On saura comment et par quel motif.

Mais les historiens russes, aussi timides, aussi lâches, aussi serviles que ceux des autres nations, ne nous disent pas qu'Elisabeth

sur le trône, toute à ses plaisirs, uniquement occupée de ses volages amours, laissoit encombrer les prisons de prévenus, sans les faire juger; des milliers de victimes, immolées à ses soupçons, périrent dans le fond des cachots, en attendant les preuves des délits qu'on leur imputoit. A peu près autant que sous le règne précédent, vingt mille proscrits allèrent périr de froid et de besoin dans les déserts de la Sibérie, et moururent en maudissant la prétendue clémence d'Elisabeth. On ne nous dit pas que les travaux publics auxquels on appliquoit les condamnés à mort, étoient des supplices plus affreux, et une mort lente bien plus redoutée que la peine capitale. Joseph II, cet empereur philosophe d'Allemagne, prit modèle sur Elisabeth Pétrouna. On ne nous dit pas que la sensible Elisabeth, en abolissant la peine de mort, laissa subsister celle des battoks et du knout, dont on meurt quelques jours après si l'on n'est pas né robuste, et qu'elle eut la cruauté d'y faire passer des femmes. On ne nous dit pas qu'elle laissa subsister le supplice des questions ordinaires et extraordinaires. Les détails de ces différentes formes préparatoires de justice en

Russie, font frémir. Ce sont des tourmens inouis, des douleurs inexprimables, que le billot, le gibet, et même la roue, sont loin de faire souffrir aux criminels.

Le knout est une courroie de cuir, épaisse et dure, longue de trois pieds et demi, attachée à un bâton de deux pieds, par le moyen d'un anneau qui le fait jouer comme un fléau. Il faut ajouter que ce fouet est carré ; les côtés en sont tranchans. Le patient, la chemise levée, est mis sur le dos d'un valet de l'exécuteur : celui-ci frappe avec tant de force que le sang coule à chaque coup, et qu'il se fait sur la peau une élévation ou ampoule de la grosseur d'un doigt. Les maîtres des hautes-œuvres en Russie sont si adroits, qu'il arrive rarement qu'ils frappent deux coups sur le même endroit ; ils les appliquent l'un à côté de l'autre, depuis le haut des épaules jusque bien par-delà les reins.

Voici une autre manière encore plus atroce de donner le knout. On lie les deux mains du malheureux derrière le dos : au moyen d'une corde qui tient à ses mains, on l'élève en l'air, pendant qu'il a un poids fort pesant attaché aux jambes ; ainsi hissé, ses épaules se démettent, ses bras viennent par-dessus sa tête.

C'est dans cet état, déjà si horrible, que le malheureux reçoit le knout : la peau et même les chairs volent de toutes parts. On laisse un espace de temps entre chaque coup, pour faire souffrir davantage.

Quelquefois, quand le patient est robuste et paroît en état de supporter de nouveaux tourmens, on lui lie les pieds et les mains, et on l'attache comme sur une broche à un long bâton qu'on tient par les deux bouts : dans cette attitude, on l'approche devant un petit bûcher, pour lui rôtir le dos déjà coupé par les lanières ensanglantées du knout.

Les battoks sont un peu moins cruels. On inflige ce dernier châtiment dont on se ressent toute la vie, si on ne meurt pas de suite, pour les délits les plus légers ; et le plus mince gentilhomme russe a le droit de le faire endurer aux paysans de sa terre, sans distinction d'âge, ni de sexe.

Pardon, honorables lecteurs, de ces détails affreux ; mais il s'agit de peindre l'histoire et les mœurs d'un peuple. Elles se retrouvent en grande partie dans le genre de supplices qu'il se laisse infliger.

Ceux qui ne sont étrangers à l'histoire d'aucun peuple ancien ou moderne, ont pu

remarquer combien les supplices abâtardissent l'espèce humaine. Plus il y en a dans une contrée, plus ils y sont atroces, moins il y a de vertus et de mœurs dans ce pays. Rien ne prouve mieux l'immoralité et le peu de génie du législateur, que l'atrocité des supplices qu'il invente ou qu'il conserve.

Une princesse sensible, humaine, telle qu'on voudroit nous le faire croire d'Elisabeth, se seroit hâtée de retirer aux seigneurs russes l'atroce privilége des battoks, et eût défendu à la justice l'usage du knout. Pétrouna, loin de penser à cette réforme, s'amusoit quelquefois de ces supplices et y assistoit. Une impératrice, jalouse de passer pour avoir beaucoup d'équité et de modération, eût renoncé aussi à la confiscation des biens de ceux à qui elle accordoit la vie, et n'eût point enveloppé les familles dans la proscription des individus.

Jadis on vit des évêques qui, pour ne pas enfreindre les canons de l'église qui leur défendoient de verser le sang humain, même à la guerre, s'armer d'une lourde massue pleine de nœuds, en guise d'épée, et écraser la tête de leurs ennemis, au lieu de les égorger. Elisabeth disoit avoir horreur du sang et res-

pecter la vie des hommes. Pour ne point faus-ser son serment, elle défendit qu'on dressât un seul échafaud ; mais, au lieu de se délivrer des prévenus de conspiration contr'elle par un seul coup de la main du bourreau, elle ordonnoit qu'on mît leurs corps en lambeaux, ou qu'on les laissât expirer lentement et graduellement dans des travaux publics, accablans et inutiles ; ou bien qu'on les plongeât vivans dans des tombeaux infects, c'est-à-dire dans les cachots des forteresses ; ou bien enfin qu'on les jetât sur les monceaux de glace des déserts inhabitables de l'horrible Sibérie. C'est ce dernier supplice que sa clémence impériale infligea à la régente et à toute sa famille, après leur avoir solennellement promis de les renvoyer dans leur duché. C'est ainsi qu'elle faisoit grâce aux usurpateurs d'un trône qu'elle usurpa elle-même à leur exemple.

Peu de princesses furent plus populaires qu'Elisabeth avec les soldats. Moitié tempérament, moitié ambition, dès ses premiers ans, elle hantoit les casernes, pendant des journées entières, et quelquefois une partie des nuits : c'est en passant par les corps-de garde, qu'elle se fraya une route au trône.

Et cependant, dans son manifeste du 2 février

vrier 1742, espèce d'acte d'accusation dressé sous ses yeux contre les principaux de l'état de la régence précédente, elle reproche comme un crime capital au brave général Munich d'avoir puni des officiers de l'armée, sans égard pour leur rang, et d'avoir fait subir à l'état-major les mêmes châtimens qu'on inflige aux simples soldats. « Il a eu l'audace, dit l'ingrate Elisabeth dans ce manifeste, il a eu l'audace, pendant la première campagne de Crimée, de faire porter des mousquets à plusieurs colonels issus d'anciennes familles russes, et leur a fait faire le tour de l'armée pour les exposer à la risée des soldats : quelques-uns de ces colonels étoient même liés et garrottés... Il a été convaincu de tous ces délits, et s'en est avoué coupable ».

Ces actes de discipline militaire et de justice impartiale, dont en effet le général Munich avoit droit de se glorifier, et qui lui eussent mérité les suffrages du sénat romain dans le bon temps de la république, parurent, aux yeux des sénateurs d'Elisabeth, dignes du dernier supplice : ils condamnèrent le coupable et ses complices à être écartelés. L'impératrice, bien conseillée, lui fit remise non-seulement de cette peine, mais même de la ques-

tion. « Nous avons bien voulu, par un effet de notre générosité habituelle, de notre tendresse maternelle et de la clémence naturelle qui nous a été donnée de Dieu, commuer la peine de mort en un exil, ordonnant qu'ils soient envoyés comme prisonniers en divers endroits. Nous permettons à leurs femmes de les suivre, si elles le jugent à propos, et voulons que tous leurs biens soient confisqués ».

On s'est beaucoup étendu en louanges sur ce dispositif; on a beaucoup vanté l'humanité d'une impératrice envers les complices de l'usurpateur du trône, comme s'il y avoit beaucoup de générosité à confisquer les biens de gens qui avoient rendu de signalés services à l'état, mais qui n'avoient pu deviner qu'Elisabeth Pétrouna, consumant ses plus beaux jours dans les casernes des gardes du corps, approchoit du trône de quelques degrés de plus que la princesse Anne, mère et régente d'Iwan. Elisabeth croyoit-elle donc accorder une grâce insigne à Munich et aux autres citoyens de marque, en leur épargnant la question du knout pour avouer un attentat devenu crime par un attentat plus grand encore, mais plus heureux ? Les condamnés

d'ailleurs avoient pour complice toute la Russie. Que ne disoit-elle qu'elle vouloit bien, pour cette fois, dispenser des battoks la nation entière !

On assure qu'Elisabeth, en permettant aux épouses de suivre leurs maris condamnés à l'exil, espéroit bien qu'elles n'en profiteroient pas, et qu'elles préféreroient aux horreurs de la Sibérie les plaisirs faciles de sa cour. Il n'en fut rien. Toutes ces femmes russes accompagnèrent leurs époux, et aimèrent mieux aller avec eux languir et périr lentement au milieu des glaces, que de se rendre les complices de tous les débordemens de l'impératrice ; car ses mœurs ne s'amendèrent point sous la couronne impériale. Elisabeth en eut un secret dépit qu'elle dissimula mal. Elle auroit voulu pouvoir citer un grand exemple, pour justifier la haine qu'elle portoit aux nœuds sacrés du mariage, et les excès auxquels elle se livroit en conséquence de ses principes.

Pour jeter un voile sur les turpitudes de sa vie domestique, elle continua de publier avec affectation de belles ordonnances : une entr'autres fit beaucoup de sensation. Elle défendoit, sous des peines très-rigoureuses, à

tous les Russes de maltraiter en aucune manière quelqu'étranger que ce fût. Cette loi, conforme à la justice naturelle, au droit des gens et aux devoirs de l'hospitalité, n'étoit pas très-nécessaire ; du moins Elisabeth ne devoit pas s'en contenter. Il y avoit quelque chose de plus urgent ; c'étoit d'interdire aux riches et aux gentilshommes russes les indignes traitemens dont ils accabloient journellement leurs valets et leurs vassaux. Les nobles s'arrogeoient le droit, et ils l'exerçoient avec un despotisme révoltant, de battre, même de mutiler les paysans sous le plus léger prétexte. Ils avoient presque le droit de vie et de mort sur eux. Depuis même que l'impératrice avoit déclaré d'un ton hypocrite qu'elle renonçoit au souverain pouvoir de condamner au dernier supplice les criminels, les seigneurs dans leurs terres s'en dédommageoient, en traitant avec plus d'inhumanité encore les misérables qu'ils n'avoient plus l'espoir de faire périr en justice. Ils se permettoient tout, excepté la peine de mort, envers leurs censitaires. Il eût été juste et beau à une grande princesse de profiter de son ascendant pour limiter l'autorité monstrueuse de la caste des nobles, et même pour arracher à

la glèbe des millions d'hommes encore bruts comme le sol qu'ils cultivoient, mais laborieux et paisibles. Que de bénédictions elle eût reçues dans toutes les provinces de l'empire ! mais cette femme, à qui on accordoit une ame si tendre, ne savoit pas même se faire aimer; elle qui, dit-on, portoit tous ses sujets dans son cœur, elle leur préféra constamment les étrangers et les soldats. Ces deux classes d'hommes eurent toujours sa prédilection. Avec les soldats, elle s'étoit élevée au premier rang ; en ménageant les étrangers, elle s'assuroit un appui contre sa propre nation dont elle ne cessa de se défier ; car elle se rendoit justice, et c'étoit là son tourment. Montée au trône par la route de la dissimulation, de la perfidie, elle craignit qu'on ne lui jouât le même tour qu'elle avoit employé contre la princesse Anne, sa devancière. Pour faire oublier l'illégitimité de son avénement, elle afficha tous les principes philantropiques ; mais elle n'eut garde de rien tenter en faveur de l'affranchissement du peuple serf dont elle se disoit la bonne souveraine ; en sorte qu'aux saints noms d'humanité, de clémence, de générosité, de tendresse maternelle, la Russie ne discontinua pas d'être

courbée et de gémir sous un joug pesant ; et la princesse qui redoutoit dans la personne d'un mari un maître et un despote, ne craignit rien tant que de cesser de l'être de tout ce grand peuple. Elle étoit parvenue au faîte de l'ambition par un crime ; elle ne pouvoit s'y soutenir qu'avec la même politique, pour s'épargner la honte et le tourment d'en descendre, victime des mêmes forfaits qu'elle s'étoit permis ; car pouvoit-elle se dissimuler n'avoir d'autres titres que ceux de la force et de la ruse ? Le succès seul, et il falloit soutenir cette heureuse chance, le succès seul la justifioit et empêchoit bien des têtes stupides d'analyser une conduite condamnée d'avance au tribunal de l'équité naturelle. Elisabeth n'avoit même aucun prétexte pour se comporter ainsi. La nation ne l'avoit point appelée à régner ; mais, dans ces contrées demi-barbares, le peuple est-il consulté, lors de pareilles révolutions ? L'usurpatrice crut avoir mis le bon droit de son côté, en recevant le serment du sénat, de la noblesse et des principaux corps de l'armée ; comme si des sénateurs, des gentilshommes et des soldats constituoient toute une nation et avoient les pouvoirs suffisans pour la représenter.

Sacrée impératrice dans la cathédrale de Moskou, le 25 avril 1741, couronnée le 6 mai 1742, ces cérémonies augustes et l'itérative des sermens de tous les ordres de l'état ne rassurèrent pas tout-à-fait Elisabeth sur les suites d'une révolution qui plaçoit la couronne sur sa tête; elle ne cessa, tout le reste de son règne, de redouter une destinée pareille à celle des princes qu'elle dépossédа; et elle avoit raison.

Tandis que ses armées portoient au loin son nom sur l'aile de la victoire, on ourdissoit autour d'elle, et pour ainsi dire sous ses yeux, des trames du genre de celle qui lui avoit si bien réussi. Une des plus belles femmes de toutes les Russies, attachée par les liens de l'amour et du sang à deux exilés, conduisit cette intrigue, dont le tissu étoit trop peu adroit pour n'être pas démêlé bientôt. Elisabeth ne fut point fâchée de l'événement, pour se livrer à une jouissance après laquelle elle soupiroit depuis long-temps. Elle avoit la prétention de passer pour la plus belle femme de l'Europe. De toutes les beautés qui pouvoient lui disputer le pas, la belle Lapoukhin étoit la rivale la plus dangereuse; les charmes de cette dame russe surpassoient ceux de l'im-

pératrice : ce délit étoit impardonnable. Elisabeth sauta de joie, quand elle apprit que la belle Lapoukhin trempoit dans la conspiration. Elle se repentit d'abord du vœu solennel qu'elle avoit prononcé avec tant d'éclat de ne faire mourir personne sous son règne ; mais le supplice du knout la rassura. « Ma rivale, se dit-elle, ne périra point ; mais je lui laisserai une existence pire que la mort ; elle survivra à sa beauté ». Elisabeth recommanda cette affaire à sa chancellerie secrète, espèce d'inquisition politique imaginée par Pierre Ier, et à laquelle Elisabeth n'eut garde de toucher, quand elle s'occupa d'un réglement de justice qu'elle qualifioit de réforme. Tous les conjurés furent condamnés à subir le knout, la perte de la langue et l'exil ; car, en renonçant à ce que les princes appellent la plus belle de leurs prérogatives, le droit de vie et de mort sur leurs sujets, Pétrouna, outre le knout qu'elle n'abolit point, conserva les mutilations ordonnées dans certains cas par le code criminel, sorti de la main des premiers princes de la Moscovie barbare. La malheureuse Lapoukhin fut donc appliquée avec sa famille et ses autres complices à la plus horrible question. Cette affreuse

exécution eut lieu dans toute sa rigueur. On se doutoit que l'impératrice elle-même, derrière un rideau, seroit présente et savoureroit goutte à goutte le plaisir de la vengeance, si cher aux femmes jalouses, et sur-tout aux reines et aux impératrices, dont la vanité et l'amour-propre sont blessés. Elisabeth compta tous les coups qui déchiroient et mettoient en pièces le corps de sa belle rivale. Les morceaux de chair volèrent jusqu'à elle ; elle ne quitta le lieu de cette scène sanglante, que quand elle se fut bien assurée par ses propres yeux que les traits du visage de sa rivale, décomposés par la douleur, ne pourroient plus à l'avenir lui disputer l'hommage dû à la beauté. On ajoute que l'impératrice ne fit point grâce à sa rivale du supplice de la langue arrachée. Cette furie couronnée voulut se satisfaire une bonne fois de la contrainte où sa politique timide la retenoit sur la manifestation des goûts sanguinaires de son cœur. On ménagea les tourmens de l'infortunée victime de manière qu'elle pût aller expirer, loin de la cour, dans l'exil qui lui étoit prescrit, afin de ne pas démentir le vœu de l'impératrice. La patiente n'expira point sous le fouet des bourreaux ; on lui laissa assez de force

pour l'obliger, en partant, de rendre des actions de grâce à la clémence et à la générosité de sa bonne souveraine.

Délivrée de la seule rivale qu'elle avoit à redouter, Elisabeth se distrait de ses remords dans les bras du plaisir. Elle reçoit quelques hommages de Lovendahl et de Maurice de Saxe, les deux héros de l'Europe à cette époque, et qui consentirent un moment à courtiser l'impératrice, dans l'espoir de passer, de la couche de la princesse, sur le trône impérial : mais la princesse que le besoin des sens ne maîtrisoit pas assez pour lui faire oublier ses intérêts, vit le piége et ne traita qu'en amans deux princes qui avoient des vues plus relevées et plus sérieuses. Ils désertent la cour de Pétersbourg, et abandonnent Elisabeth à la foule des amis subalternes dont il fallut bien qu'elle se contentât, pour passer en France et y devenir les plus grands capitaines du siècle, n'ayant pu atteindre jusqu'à une couronne.

Pétrouna n'eut pas beaucoup de peine à les oublier, livrée d'ailleurs à des chagrins d'un autre genre. Punie par le souvenir même de son élévation, l'image de la révolution qu'elle avoit provoquée elle-même pour se tirer de

l'obscurité, assiégeoit sans cesse ses esprits. Elle avoit continuellement à la bouche ce proverbe de toute antiquité et de tout pays : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît.* Malgré le système de modération qu'elle s'étoit arrangé dans sa tête pour opposer au système de terreur qui ne réussit pas toujours aux princes, elle croyoit, à chaque instant du jour et de la nuit, voir revenir la princesse Anne pour lui redemander le sceptre qu'elle lui avoit enlevé, et le lui redemander à la tête de ces mêmes troupes, en présence de ce même peuple dont elle avoit dirigé la marche dans la nuit du 5 au 6 décembre 1741.

« J'ai promis, se disoit-elle, de ne point étayer avec des échafauds le trône où je suis montée avec des sentences d'exil ; mais le peuple est inconstant, le soldat insatiable. Tous mes ennemis ne sont point en Sibérie ; ils veillent autour de moi peut-être, quand je parois dormir. Sans renoncer au caractère de clémence que j'ai su me donner, suivons les conseils de mon chancelier Bestucheff. Celle qui m'a précédée dans la place que j'occupe y seroit encore, si elle n'avoit pas dédaigné ces mêmes précautions de prudence. Joi-

gnons-y un grand zèle pour la religion, pour la religion dans tous ses détails; ce sont ces détails qui captivent le peuple dont la vue est nécessairement bornée ».

D'après ce beau plan, la douce, la clémente Elisabeth va se conduire précisément comme Louis XI et Tibère, aux assassinats juridiques près. Les amis de la justice n'apprendront point sans une douce satisfaction, qu'Elisabeth devint son plus cruel bourreau en devenant le plus insupportable despote de la Russie. Timide, ombrageuse, défiante, ses favoris les plus chers lui étoient suspects. Cette femme voluptueuse, au milieu de ses jouissances, sembloit voir un poignard suspendu sur sa couche amoureuse. Elle ne passoit pas deux nuits de suite dans le même appartement; elle ne mangeoit point aux mêmes heures; elle s'étudioit à dérober ses actions les plus indifférentes, et ne vouloit pas qu'on sût au dehors rien de ce qui se faisoit dans l'intérieur de ses châteaux.

Cette vie misérable n'étoit que le léger châtiment de ses crimes, et nous n'en aurions rien dit, si elle seule en eût souffert: mais Elisabeth, par une suite nécessaire de cet épouvantail qu'elle avoit sans cesse présent à

ses regards, tourmentoit la nation entière. Pourquoi se cache-t-elle? disoit-on; quand on ne médite que le bien-être commun, on se donne en public. Pourquoi s'enferme-t-elle avec son chancelier ? sans doute pour imaginer de sinistres complots contre le peuple. Elle se dit humaine et juste; que craint donc Elisabeth ?

Elisabeth, jalouse d'avoir pour elle le clergé, comme elle avoit encore les gens de guerre, soudoyoit une armée d'espions répandus au sein des familles, pour savoir si, dans l'enceinte des maisons, les particuliers ne se permettoient rien contre la discipline ecclésiastique. Le rite grec oblige les Russes à observer régulièrement quatre carêmes dans toute leur rigueur. La chair des animaux n'est pas seulement défendue; le lait, le beurre et les œufs sont encore interdits sévèrement. Elisabeth se faisoit rendre un compte exact et circonstancié de toute infraction aux loix de l'église. Le violateur de quelqu'abstinence étoit aussitôt connu, traduit devant les tribunaux, et condamné au knout et à une amende. Malheur à ceux qui, dans l'ivresse, laissoient échapper quelques mots sentant l'hérésie ! On les mettoit dans l'impuissance de récidiver, en leur arrachant

la langue ; comme blasphémateurs. Il n'y avoit point d'échafauds de dressés, il est vrai ; mais le sang couloit sous les baguettes ou les lanières du bourreau, et l'horrible tenaille s'ouvroit au moindre mot prononcé devant un dénonciateur déguisé : en sorte qu'un chef de famille, un maître de maison n'osoit manger un œuf, ou se livrer aux douceurs de la conversation, en présence de ses serviteurs, de ses voisins, même de ses parens et de ses amis.

Elisabeth avoit promulgué une ordonnance qui défendoit de prendre du tabac dans les églises. Un valet de la chapelle de la cour jouissoit du droit de confisquer toutes les tabatières qui s'ouvroient dans le lieu saint, au profit de l'auguste impératrice : un tiers du prix étoit la récompense du zélé délateur. Le maréchal Razoumowski crut pouvoir se cacher assez adroitement pour éluder la loi ; mais il ne put éviter l'œil intéressé de l'inexorable sacristain. Celui-ci vint lui demander sa boîte ; c'étoit un riche présent d'Elisabeth elle-même. Razoumowski la réclame. La princesse ordonne que la tabatière soit rendue ; mais en même temps elle compulse les registres de ses dépenses, pour savoir la somme

qu'elle avoit coûté, et condamne le maréchal à payer pareille somme au sacristain.

Le sang ne ruisseloit point dans les places publiques, comme du temps de Pierre Ier; mais l'affreuse chancellerie secrète subsistoit toujours. Des listes de proscription y sont portées chaque soir; et chaque famille craint à toute heure de voir arriver un ordre d'enlèvement de quelques-uns de ses membres. On n'ose s'arrêter dans les carrefours, pour se parler avec l'intimité de la confiance. Les effusions de l'amitié peuvent être traduites comme des secrets de conspirateurs; et la plus légère observation sur le gouvernement, la plus innocente plaisanterie sur les amours d'Elisabeth, comme des crimes d'état. A la plus petite indisposition de l'impératrice, on appréhendoit d'en demander des nouvelles. Cette curiosité étoit regardée comme le vœu public de se voir bientôt délivré d'une femme soupçonneuse et vindicative. Les tyrans croient toujours qu'on s'occupe d'eux et de leur châtiment : on le devroit du moins, et joindre aussitôt l'action juridique à la parole accusatrice.

Une garde nombreuse et farouche veilloit nuit et jour dans les avenues du palais où

séjournoit Elisabeth, pour en repousser les citoyens qui s'approchoient trop, et pour faire rebrousser chemin à ceux qui étoient vêtus de deuil. La couleur noire aperçue des fenêtres du château, rembrunissoit l'imagination de l'impératrice, et lui rappeloit son heure dernière : c'étoit l'un de ses plus cruels tourmens ; l'idée de la mort empoisonnoit les plus doux passe-temps de sa vie.

A tous ces détails qui caractérisent si bien un despote, qu'on ajoute les petitesses de la superstition la plus bornée, dont nous ne parlerions pas, si elle n'étoit un nouveau crime dans la personne de l'impératrice, puisqu'elle influençoit la marche du gouvernement d'une manière trop souvent funeste. En voici un exemple :

Les opérations d'une campagne contre le roi de Prusse si habile à profiter des circonstances, traînoient en longueur. Elisabeth fait rédiger un ordre du cabinet, pour ses généraux, de ne plus temporiser avec un ennemi actif, infatigable. Il n'y a plus qu'à signer. Une mouche vint à tomber dans l'encrier, au moment où la princesse y plonge la plume ; elle frémit à ce sinistre présage : la plume lui échappe d'entre les doigts ; l'ordre

ne sera point expédié ; une mouche arrête le mouvement rapide qu'on alloit donner aux armées, et décide peut-être de la destinée de toute une province.

On doit s'attendre à tout, et n'être étonné de rien, quand un peuple entier est assez lâche pour se mettre à la merci d'un individu, homme ou femme, n'importe ; car un despote mâle se laisse diriger par ses favorites ; un tyran femelle, par ses favoris.

Elisabeth ne montroit pas plus de sagesse et de discernement dans la distribution de ses grâces que de ses rigueurs. Ingrate comme le sont tous ces nains couronnés qui pensent qu'on est trop heureux de les servir, elle fit éprouver à son médecin Lestocq, le principal agent de son élévation, les mêmes traitemens qu'à son ministre Bestucheff, qui ne contribua pas peu à déterminer en elle le penchant qu'elle avoit à la tyrannie, et par conséquent à lui faire mériter la haine secrète de la nation.

Il existe une correspondance officielle d'Elisabeth et de Louis XV, curieuse pour l'observateur des singularités humaines. Les deux monarques s'y caressent à qui mieux mieux. « Madame ma sœur, écrit le roi à l'impéra-

trice, le dessein que votre majesté a conçu d'être la médiatrice des puissances en guerre, est un nouveau sujet de vous admirer..... Mes peuples que j'aime et dont je me flatte d'être aimé, vous devront la conservation du sang qu'ils sont toujours prêts de répandre pour ma cause... Tous les autres princes devront y concourir. Leur humanité, leur compassion pour les malheurs de tant de provinces, leur respect pour vos vertus les engageront à vous déférer ce titre : *Médiatrice de l'Europe* ».

La modestie n'est pas le vice des rois: mais, il faut le dire, on en fait des dieux; est-il étonnant qu'ils se croient plus que des hommes? Ces deux monarques contemporains en offrent la preuve; les Russes disoient: *Elisabeth la clémente*; les Français disoient: *Louis le bien-aimé*. Ces deux nations n'avoient pas assez de voix pour chanter les vertus d'Elisabeth et de Louis XV; mais l'histoire impartiale de leur règne donne un démenti formel aux deux peuples, ou plutôt aux esclaves de cour qui osoient se dire les interprètes de plusieurs millions d'hommes trompés ou souffrans. Les Russes et les Français n'ont cependant point attendu le trépas

des deux princes pour s'apercevoir qu'ils avoient été dupes de leur hypocrisie, et que les vertus et l'humanité de l'un et de l'autre n'étoient que de faux-semblans pour despotiser avec impunité. Peu de scélérats [1] couronnés ont eu moins de mœurs que Louis XV et Pétrouna, et ont contrasté davantage avec les glorieux surnoms qu'on leur prodigua.

Enfin, le 5 janvier 1762, Elisabeth mourut après vingt ans de règne, et cinquante-un d'une existence mélangée de peines et de plaisirs, de débauches et de crimes. Moins voluptueuse et moins timide, elle eût surpassé les tyrans les plus féroces; mais elle soutint son caractère de dissimulation ou de tartuferie politique avec assez de constance

[1] Quelques écrivains polis nous reprocheront, sans doute, la fréquence de ces sortes d'épithètes : *scélérats*, *monstres*, *ogres*, *tyrans*, *despotes*, *bouchers et mangeurs d'hommes*.... etc. Nous avouons très-volontiers ce tort littéraire; mais, pour notre justification, nous citerons ce mot d'un personnage fameux : *La vérité est toujours brutale.*

Jérémie le prophète ne traitoit pas les princes avec moins de brutalité; il les appeloit crument *prædones gentium*, ch. IV, v. 7.

Sénèque qualifie de *latrocinia* les conquêtes d'Alexandre.

pour en imposer quelque temps au peuple qui l'environnoit, et pour laisser après elle une mémoire honorable, que la postérité, enfin mieux instruite, doit se hâter de rectifier, en revisant l'histoire.

Résumons-nous : une femme qui se prostitue à des soldats pour monter sur le trône ; qui en précipite avec inhumanité ceux qui y étoient assis, et, contre sa foi jurée, les relègue au fond de la Sibérie pour y périr de froid et de besoin ; qui s'engage solennellement à ne faire mourir personne, afin de se livrer en toute sécurité au plaisir d'ordonner les tortures, les emprisonnemens, l'exil et la confiscation des biens contre ceux qui lui déplaisent ; qui fait déchirer en lambeaux, sous le fouet des exécuteurs, une autre femme dont le principal délit étoit d'être plus jolie qu'elle ; qui s'acquitte envers ses bienfaiteurs par des sentences de proscription ; qui, tout en prêchant l'humanité, fait la guerre pendant plusieurs années ; une femme intolérante et soupçonneuse, qui établit autour d'elle une inquisition religieuse [1] et politique, et qui laisse pourrir dans les cachots des milliers

[1] Bien avant les beaux jours de la civilisation, on ignoroit tous ces fléaux. « Pendant assez long-temps, dans

de victimes dénoncées comme suspectes, et invoquant la mort qui leur est refusée par un raffinement de cruauté qu'on appelle à la cour russe *tendresse maternelle* et *clémence impériale :* un tel règne est-il celui de l'humanité? une telle femme n'est-elle pas digne de figurer entre Tibère et Messaline? Elisabeth, d'ailleurs, n'avoit aucune de ces grandes qualités qui pallient les grands attentats. Elle qui affichoit la générosité et la justice, que n'accordoit-elle le pardon, que la saine politique d'ailleurs lui conseilloit, au général Munich et à d'autres, accusés d'un délit dont elle-même étoit coupable avant eux! Tout leur crime consistoit à l'avoir imité. Il y a de la lâcheté de punir dans autrui une faute qu'on a commise soi-même.

Elisabeth a prouvé que le sceptre du pouvoir absolu est encore un plus grand fléau entre les mains d'une femme que dans celles d'un homme. Un prince qui a des maîtresses, est moins à redouter pour une nation, qu'une souveraine qui a des amans.

Les femmes qui ont gouverné jusqu'à ce jour, tant en Russie qu'ailleurs, n'ont point

plus d'une province de la Russie, dit Voltaire, toute espèce de religion étoit inconnue ».

justifié Condorcet du reproche que ce philosophe fait au premier des deux sexes d'avoir constamment interdit à l'autre l'exercice des droits civils. *Voyez* Journal de 1789 *in-8°*.

PIERRE III.

Règne de quelques mois.

C'EST le neveu de l'impératrice qui précède. Sa tante le fit venir à la cour et élever près d'elle. Il auroit pu prendre de meilleurs exemples par-tout ailleurs. Il s'y maria en 1746, et ne devint père qu'en 1751. On dit qu'il reçut à dessein une éducation extrêmement imparfaite et négligée. A l'exemple de son célèbre aïeul, on le laissoit s'abandonner à ses goûts les plus grossiers : on dit aussi qu'en dépit de ceux qui étoient intéressés à ce qu'il devînt un prince nul, il eut quelqu'étincelle du génie de Pierre Ier, et se forma lui-même dans la retraite au grand art de régner. On lui remarqua des inclinations guerrières ; et il sentit de bonne heure qu'il avoit besoin de quelques qualités pour se soutenir sur un trône envié et suspendu au bord d'un abîme. Dès les premiers jours de son avénement,

il voulut aussi faire le réformateur. Il avoit des vues sévères sur le clergé ; il commença par mettre de son côté la noblesse, en brisant les chaînes qui l'obligeoient à ramper sur les marches du trône. Il se rendit en même temps le peuple favorable, en abolissant la chancellerie inquisitoriale dont on étoit redevable à son aïeul, et qu'Elisabeth avoit eu soin de conserver. Il voulut essayer des changemens sur ses troupes, et les modeler sur les soldats prussiens ; mais il falloit être ce Frédéric, qu'il avoit choisi pour son idole. La cour, où étoient ses plus grands ennemis, ne vit pas, sans un secret plaisir, que le prince s'enferroit lui-même, et alloit au-devant du coup qu'une main qui lui fut chère d'abord, lui préparoit dans l'ombre et le mystère. En remettant au peuple plusieurs impôts, Pierre III s'adressa au clergé pour remplir le vide du trésor public. Toucher aux revenus ecclésiastiques, et obliger les prêtres à reprendre des mœurs, furent deux griefs qu'on ne lui pardonna pas. Les mécontens autour de lui s'étendirent au loin. Trop jeune encore, trop peu expérimenté pour lutter de forfaits avec sa famille, il se vit bientôt enlever la couronne et la vie. Mais ce crime appar-

tient au règne suivant : n'anticipons pas.

Cependant, malgré la juste défiance qu'il avoit de lui-même, il eut des momens de présomption dignes d'un despote. Il répondoit à celui de ses conseillers qui lui parloit trop long-temps raison : « En voilà assez ! tais-toi ! tu es un imbécille [1] ». Un grand pouvoir dénature les plus heureuses dispositions de l'esprit et du cœur.

Le jour même de son avénement au trône, il avoit déjà laissé échapper, dans une proclamation, un mouvement de suffisance assez mal-adroit : il notifie à la nation russe qu'il se propose non-seulement de marcher sur les traces du sage monarque son aïeul, Pierre-le-Grand, mais même de porter encore plus haut la prospérité de ses fils et fidèles sujets. Les jeunes princes ne doutent de rien.

On se rappelle qu'il fut l'objet d'un vœu, qu'on ne répéta point pour sa femme devenue impératrice. L'ordre de la noblesse manifesta l'intention d'élever à Pierre III une statue d'or. Ce monument n'eut pas lieu, on s'en doute ; mais l'expression de ce vœu magnifique et rare irrita la vanité d'une

[1] *Voyez* pag. 45 des *Fragmens historiques sur Pierre III et Catherine II.* Paris, 1797.

femme qui rougissoit d'appartenir au plus inepte des hommes. Un mot confidentiel qu'il laissa échapper dans une circonstance, acheva de le perdre : « Les troupes russes m'appellent leur père ; elles disent qu'elles aiment mieux être gouvernées par un homme que par une femme ».

Mais Catherine II étoit plus homme que Pierre III. Ce prince n'avoit point une politique pénétrante. Il eut la mal-adresse de ne voir en lui qu'un mari trompé, au lieu de l'empereur. Cette gaucherie fut l'une des causes secrètes de sa mort hâtive, en le portant à publier une déclaration solennelle par laquelle il apprenoit à l'empire ce qu'on soupçonnoit déjà ; c'est-à-dire que le grand-duc n'étoit pas son fils.

Orloff se garda bien de démentir cette assertion, qui pouvoit le conduire à la tutelle du successeur de Pierre III, empoisonné, puis étranglé.

Quand un prince n'est pas un grand homme, il a tort de révéler aux yeux de la nation qu'il gouverne, les crimes domestiques dont il est le jouet ; il n'en devient que plus méprisable, et ne fait qu'aigrir la faction à laquelle il se trouve en butte.

CATHERINE II.

Règne de 35 ans.

Voila donc le sceptre russe tout-à-fait tombé en quenouille : il ne fait que passer dans la main des hommes ; celle des femmes a le secret de le retenir, après l'avoir teint de sang. Renchérissant sur Catherine Iere, dont elle adopte les principes et les mœurs avec le nom, nous allons voir celle-ci précipiter dans le tombeau de leur père Pierre III et Iwan VI, pour régner seule sur un peuple bien digne de tels maîtres. Les prémices de son despotisme justifié par le succès, et légitimé par le silence de la nation, sont deux assassinats, dont l'un sur son mari détrôné, l'autre sur un prince dépouillé, et captif depuis vingt ans. C'est sous ces auspices que s'annonce le nouveau règne de Catherine II ; et ces hardis forfaits, restés impunis, ont trouvé des apologistes jusqu'en France. De prétendus philosophes se sont faits les chevaliers de la vertu d'une femme, la plus audacieuse peut-être de toutes celles qui portèrent un diadème.

Il paroît que l'infortuné Pierre III se doutoit d'un complot au commencement du mois de juin ; car il commanda la construction de plusieurs corps-de-garde dans les carrefours de Pétersbourg, et fit disposer des chaînes et des barrières dans presque toutes les rues. Le 29 du même mois, Catherine étoit assise déjà sur le trône russe, vacant par la renonciation de l'empereur, son mari. Il se montra digne de son sort, par la lâcheté de sa conduite dans cette catastrophe : mais ses torts ne justifient point les attentats de ses ennemis. Ils furent bien mieux servis. Depuis longtemps cette trame s'ourdissoit chez la nièce du chancelier, jeune femme de dix-neuf ans, toute dévouée à l'impératrice. Orloff, officier aux gardes, en partageoit l'intimité ; c'étoit le Ganymède de cette cour dissolue. Ces trois mauvais génies s'étoient associé des complices pris dans tous les rangs : on étoit à peu près sûr du peuple et des soldats, qu'on avoit d'avance disposés aux événemens, en lâchant parmi eux des chefs de file et des espions bien payés.

Après avoir tout concerté, Catherine, le 8 juillet 1762, étoit retirée à Pétershoff, attendant le moment de paroître. Déguisée, elle

arrive le 9 à Pétersbourg, dans une voiture qu'on lui envoya avec une escorte de confiance. A sept heures du matin, elle se montre au quartier des gardes : là, une multitude, gagnée à force d'argent, la salue impératrice, et souveraine unique de toutes les Russies. A neuf heures, elle s'achemine à l'église pour y entendre le *Te deum*. Après-midi, revêtue de l'uniforme des gardes, qu'on lui tenoit prêt depuis plusieurs jours, elle monte à cheval, passe ses troupes en revue, et, sans perdre de temps, va droit au-devant de son époux pour s'emparer de sa personne. De son côté, Pierre, pour parer un coup aussi inopiné, mendioit des secours chez les puissances voisines, et principalement à la Pologne [1]. Il s'embarque, pour tenter fortune auprès de la flotte qui étoit à Cronstadt ; il y trouve le canon du port braqué sur son yacht.

Dans cette extrémité, perdant la tête, il s'oublie jusqu'à écrire à Catherine. Pour réponse, un officier général se présente à lui, le dépouille de son cordon, et le conduit à Pétershoff, où il est enfermé provisoirement

[1] Une vieille tradition, appuyée de quelques monumens, assigne une même souche aux deux nations, polonaise et russe.

dans le même appartement qu'il occupoit du temps qu'il n'étoit que grand-duc. Le 10, à sept heures du soir, on ne parloit plus de lui ; Catherine II régnoit comme après plusieurs années de possession. Le 11, elle rentre dans Pétersbourg comme si de rien n'étoit ; et le 12, elle va siéger au sénat, et vider elle-même d'anciens procès. Le 13, elle conféra à la nièce du chancelier, qui l'avoit si bien servie, l'ordre de Sainte-Catherine, et à son cher Orloff celui de Saint-Alexandre ; en sorte que l'attentat fut déterminé, accompli, récompensé en trois ou quatre jours : la nouvelle impératrice n'en resta pas là.

N'oublions pas de dire que Bestucheff, ce ministre habile et complaisant d'Elisabeth, qui avoit aplani à cette princesse la route au despotisme, et que Pierre III avoit exilé, d'après le vœu public, est aussitôt rappelé, et rentre dans sa fortune et dans ses emplois.

Catherine II est expéditive. Le 18 juillet au matin, elle publie dans toutes les rues de Pétersbourg une déclaration qu'il faut consigner ici ; on y verra tout le cynisme du crime heureux :

« Nous, Catherine II, par la grâce de Dieu,

impératrice et autocratrice de toutes les Russies.... etc. »

Que n'affichoit-elle tout de suite :

Catherine II, par la grâce de Dieu, usurpatrice du trône, et meurtrière de l'empereur, mon mari !

« Le 7e jour, après notre avénement au trône, nous avons reçu la nouvelle que le ci-devant empereur Pierre III, par un accident hémorroïdal, auquel il étoit quelquefois sujet, se trouvoit attaqué d'une violente colique ».

Peut-on se jouer avec plus d'impudence de la crédulité d'un peuple stupide ?

« Pour ne point manquer à notre devoir de chrétienne, et au saint commandement, par lequel nous sommes obligés à la conservation de la vie de notre prochain ».

De notre prochain ! C'est ainsi qu'elle désigne son mari, dont elle a deux enfans : et qu'on dise après cela que la religion sert de frein aux scélérats et aux tyrans !...

« Nous avons aussitôt ordonné de lui envoyer tout ce qui étoit nécessaire pour prévenir les suites dangereuses de cet accident, et soigner sa santé à l'aide de la médecine ».

L'impudeur est ici portée à son comble.

Catherine fait entendre clairement qu'elle accorde une grâce à Pierre III, en daignant s'occuper d'une existence qu'il avoit mérité de perdre sur l'échafaud, ou tout au moins dans sa prison. Et pourquoi ne pas dire tout crument : *J'ai empoisonné mon mari?*

« Mais, *à notre grand regret et affliction*, nous reçûmes, hier soir, de nouveaux avis, portant que, par permission du Tout-puissant, il étoit décédé ».

Tous les crimes se tiennent par la main ; quand on en a commis un, les autres vont de suite. L'assassin de son mari devoit être hypocrite et impudente tout à la fois, et ajouter l'ironie à l'effronterie. Un sourire involontaire, précurseur de l'exécration universelle, dut accompagner la lecture de ces paroles : *A notre grand regret et affliction.* Et Catherine, après ce coup atroce, a joui en paix, pendant longues années, du fruit de sa scélératesse! Où est donc cette justice éternelle, qui distribue à chacun les châtimens qui lui sont dus? Continuons notre tâche pénible.

« C'est pourquoi nous avons ordonné de transporter son corps au monastère de Newsky, pour y être inhumé ; et en même temps nous excitons et exhortons tous nos fidèles

sujets, par notre parole impériale et maternelle (que n'ajoutoit-on, *et maritale ?*), pour qu'en oubliant tout le mal passé, ils rendent à son corps les derniers honneurs, et prient sincèrement Dieu pour le repos de son ame, prenant, en attendant, cette fin inopinée pour un effet de la providence divine, qui, par des vues impénétrables, prépare à nous, à notre trône, et à toute la patrie, des voies uniquement connues à sa sainte volonté. Fait à Pétersbourg, le 7 juillet 1762 ».

Et c'est à la face de l'Europe, au milieu du dix-huitième siècle, que les princes osoient *déclarer* ainsi leurs forfaits, et les avouer comme des actes émanés du ciel même! .... La déclaration cafarde ci-dessus trouva pourtant quelques incrédules; et dans les commencemens d'un nouveau règne, rien n'est à négliger. On ne disoit presque rien sur l'usurpation de la couronne : une femme ambitieuse qui écarte son mari du trône pour s'y trouver seule, ne paroissoit pas une chose contre laquelle il fallût tant se récrier. Quand un mari se laisse ainsi traiter par sa compagne, il n'a que ce qu'il mérite; il n'est plus digne du souverain pouvoir. Mais on eut quelque peine à digérer cette *violente colique*

survenue

survenue par *accident* à Pierre III, précisément le septième jour après la révolution. Pourquoi se défaire si vîte de ce prince ? il avoit paru se résigner de si bonne grâce ! On trouva de l'atrocité à une telle conduite ; et dans plus d'une bonne maison de Pétersbourg, on étoit scandalisé de voir les faveurs de la cour pleuvoir sur les têtes criminelles d'un Orloff et de la nièce du chancelier, pour prix de leurs turpitudes. C'est pour répondre à ces bruits qui prenoient le caractère du murmure, que Catherine fit rédiger un long manifeste, bien captieux, bien faux, où elle *daigne* se justifier. Dans cette diatribe ministérielle, on traite Pierre III d'imbécille et d'ingrat ; on critique avec humeur toutes les opérations de son règne de quelques mois ; on y fait entendre qu'on n'a usé que de représailles, en se défaisant d'un prince qui avoit conjuré d'avance la perte de l'impératrice sa femme, et qui avoit projeté d'écarter son propre fils du trône : en un mot, on le voue au mépris de ceux qui auroient pu conserver quelqu'intérêt pour lui. Un des plus grands délits qu'on lui reproche, c'est d'avoir pu penser, et même manifester l'opinion, que la puissance souveraine dont il

étoit revêtu, n'avoit point été établie par Dieu, qu'il la tenoit des seules mains du hasard.

La nature de ce reproche est remarquable. Catherine sentoit toutes les conséquences du principe qu'établissoit Pierre III. Si ce n'est plus par la grâce de Dieu que les monarques sont monarques, ce ne peut être que par celle du peuple. Les hommes d'état ont toujours mieux aimé avoir affaire au premier qu'au second.

Dans ce même manifeste, rédigé sans doute par Orloff et la nièce du chancelier, Catherine ne craint pas de parler des mauvaises mœurs de son mari ; elle!... c'étoit Messaline insultant à Claude.

Ce compte rendu fut publié pendant l'intervalle de temps qui sépara l'accident mortel de Pierre III et ses funérailles. Pour aller au-devant du soupçon, l'impératrice fit exposer le corps sur un lit de parade; et pour entretenir l'animosité nationale contre la mémoire de l'empereur défunt, elle prit la précaution de faire revêtir le cadavre de l'uniforme du régiment des gardes holstenoises. Pendant trois jours, ce spectacle fut offert au peuple ; les Russes eurent la liberté, suivant

une vieille coutume, de baiser sur la bouche leur ancien maître. D'habiles chirurgiens furent chargés de préparer le corps à cette exposition publique, et d'empêcher la nature d'être trop indiscrète, c'est-à-dire de laisser apercevoir les traces d'une mort un peu hâtée : d'ailleurs, la multitude n'y voit pas de près ; on ne lui laissa pas le temps de satisfaire sa curiosité, plus vive que sa douleur.

Ces préliminaires heureusement terminés, Catherine eut le front de notifier son avénement à la couronne aux principales cours de l'Europe. Par-tout on s'empressa de la reconnoître comme légitime impératrice. Pas un monarque ne réclama, et ne montra le moindre scrupule d'appeler du nom de sœur une femme meurtrière de son mari. Ces attentats domestiques sont à peine remarqués des princes ; habitués à ces coups d'état, ils approuvent dans les autres ce qu'ils se sentent disposés à se permettre eux-mêmes à la première occasion. Tous envoyèrent complimenter Catherine, et s'empressèrent de fraterniser avec elle. Ceci, nous dira-t-on, n'est que d'étiquette... Une telle conduite en est-elle moins vile, moins atroce, moins révoltante ? Pendant combien de temps encore l'étiquette aura-

t-elle le droit d'outrager la nature, et de caresser les mains teintes du sang de ses proches ?

Des Tartares du mont Caucase étoient en route pour venir rendre leurs hommages à Pierre III. Il ne fut pas difficile de leur faire accroire que Catherine II valoit, aussi-bien que son mari, les frais de leur voyage : ils furent admis à baiser le bas de la robe de l'impératrice. Mieux instruits, il se seroit peut-être trouvé parmi eux un vengeur. Quelle belle page ils eussent fourni à l'histoire, si l'un d'eux, admis à l'audience de sa majesté impériale, tirant un javelot caché sous la fourrure qui le couvroit, en eût percé le sein de sa majesté, en lui disant : « Meurs à ton tour, femme impudique, ambitieuse et meurtrière ; c'est le plus bel hommage que nous puissions rendre aux manes de ton mari, et à toute l'humanité que ton forfait révolte » !

Un excès de précaution outre-passa le but de Catherine ; elle défendit à tout habitant de la Russie de conserver dans sa maison ou sur sa personne une image de son mari : il fut enjoint de porter cette image dans un dépôt indiqué. Cette prudence extrême ne fit qu'éveiller le soupçon.

Le même effet résulta du long manifeste [1] que cette princesse eut le soin de publier à l'occasion de la catastrophe qui abrégea les jours du jeune prince Iwan, en 1764. Jusque dans les gazettes, on osa imprimer des remarques critiques sur la conduite de Catherine. Un journaliste anglais qui s'intituloit *un Anglais libre*, commence ainsi son article : « L'assassinat du prince Iwan, avoué dans le manifeste de l'impératrice de Russie, est un de ces événemens qu'on devroit croire impossibles dans un siècle policé et chez toute nation qui n'est pas plongée dans la barbarie... »

Cette pièce hardie est terminée par quatre demandes, adressées à sa majesté impériale Catherine elle-même. En voici les deux premières :

« I. Son esprit est-il bien tranquille et à l'aise ?

» II. S'imagine-t-elle que la tranquillité et la sûreté puissent l'accompagner sur un trône où elle est montée par des marches si terribles (l'assassinat de Pierre III et d'Iwan VI)» ?

On observera que ces remarques d'un *Anglais libre* furent tout aussitôt traduites en français.

[1] Du 17 août 1764.

Catherine, plus adroite que certains hommes d'état, ne retint pas long-temps dans les cachots les principaux serviteurs de Pierre III; elle se hâta de se les attacher, en leur rendant la liberté et des places. Elle plaça de préférence ceux qui avoient montré le plus de zèle pour la personne de l'empereur défunt. Voilà comme il lui falloit des hommes, bien soumis, bien fidèles, bien esclaves.

Elle s'occupa ensuite du peuple; c'est-à-dire elle s'étudia à gagner sa confiance. Il avoit vu de mauvais œil le grand nombre d'étrangers employés en Russie au préjudice des nationaux; elle réforma cet abus. Une autre ordonnance fut publiée pour rétablir incessamment l'équilibre entre les revenus et les dépenses de la cour. Nous verrons dans la suite comme elle tint parole.

Elle n'oublia pas sa sûreté personnelle. De beaux manifestes, redigés avec art, imposent au gros d'une nation, et peuvent influencer jusqu'à un certain point l'opinion publique: mais une compagnie de soixante chevaliers-gardes, composée d'anciens officiers choisis avec soin, et confiée au commandement d'un chambellan sur qui on pût compter dans une crise, rassure encore davantage une princesse

qui a quelques reproches à se faire et à craindre de la part des plus clair-voyans ou des moins endurans.

C'est pour ne pas éveiller le soupçon à peine assoupi, que Catherine II, à son couronnement au Kremlin ou palais des czars à Moskou, ne permit pas à son fils, le grand-duc, de paroître au milieu d'une cérémonie aussi pompeuse. La vue du jeune Pétrowitz eût rappelé le souvenir de son père, et d'un événement sinistre dont on cherchoit à effacer jusqu'aux dernières traces. L'impératrice prétexta un accès fébrile à son fils, pour l'éloigner du sacre de l'impératrice sa mère.

La jeune princesse d'Achkoff qui se donna tant de mouvement pour amener son auguste maîtresse à ce jour tant désiré, fut nommée par elle, à cette occasion, dame à portrait. Ganymède Orloff obtint le titre de comte, comme si le crime titré n'étoit pas toujours le crime.

Remarquons, à la honte de l'espèce humaine, que les scélérats ont été toujours plus vîte et mieux récompensés que les honnêtes gens: mais il y a cette différence entre le vice et la vertu ; c'est que la vertu se paie par ses mains : une bonne action porte avec elle

son salaire. Il faut des cordons, des parchemins, des clefs de chambellans pour payer les complices d'un forfait. L'ambition ouvre la route du crime ; on ne s'y engageroit pas, s'il n'y avoit pas au bout de cette odieuse carrière les faveurs de la cour : aussi tous les délateurs, tous les espions en chef, tous les agens principaux de la révolution russe furent créés gentilshommes de la chambre de l'impératrice, le jour de son couronnement. C'étoit leur dire : « Servez-moi bien dans tous mes déportemens, et le prix est tout prêt ; comptez sur ma reconnoissance ». Tel est l'infame trafic usité dans les palais.

Des médailles d'or représentant l'effigie de la czarine, furent distribuées aux courtisans ; et ils se firent un honneur de les porter à leur cou, sur leur estomac. Ainsi la femme qui, en bonne justice, eût dû périr sur l'échafaud, fait trophée de ses forfaits, et trouve des hommes pour composer le cortége et le triomphe du crime couronné.

La religion qui avoit servi de premier prétexte à la catastrophe de Pierre III, devoit aussi jouer un bout de rôle dans cette scène politique. A peine couronnée, Catherine n'eut garde de se soustraire à l'usage antique

qui exigeoit d'elle un pélerinage lointain. Il ne s'est pas trouvé dans l'hermitage désigné pour cette pieuse étiquette, un nouvel Ambroise pour dire à la princesse si digne de figurer avec Théodose : « Catherine ! le dieu des cœurs purs a horreur des dons offerts par ta main souillée du sang de ton époux. Hors d'ici, profane ! la vertu repentante a seule ici ses entrées ».

Bien loin de s'attendre à ces justes reproches, Catherine dut tressaillir de joie, quand le vieux feld-maréchal Munich, un genou en terre devant elle, vint lui rendre hommage l'un des premiers, en ces termes : « Je viens offrir à votre majesté le reste de mes jours ; l'espérance flatteuse de les finir au service de mon maître s'est évanouie. Recevez mes hommages ; ils sont dignes peut-être de votre supériorité divine. Que le dieu de nos pères bénisse votre règne » !

Qu'un vieux courtisan est chose vile et dégoûtante ! Et l'on remarquera que Pierre III étoit l'élève de Munich.

On pourroit diviser l'histoire de la vie de Catherine en deux parts : ses crimes privés et ses forfaits publics. Ceux-ci tourmentèrent la Perse, la Chine, le Japon et l'Europe.

Cette femme appesantit son sceptre ensanglanté sur la Tartarie, la Crimée, la Curlande, et principalement sur la Pologne. Son machiavélisme, profondément combiné, fit voter à la diète polonaise de 1773 des déterminations telles, qu'il devoit nécessairement s'ensuivre la ruine entière de cette belle et malheureuse contrée.

On peut mettre sur la liste des crimes publics de Catherine II, la récompense qu'elle accorda au vil Kischenskoi, pour avoir vexé de toutes les manières les Calmoucks, et forcé cette nation à s'expatrier au nombre de huit cent mille.

Rangera-t-on dans la série des fautes personnelles de cette femme puissante, l'anecdote qu'on va lire ?

Malgré le faste et les prétentions de la cour impériale de Pétersbourg, il ne se trouvoit pas un seul Russe capable d'enseigner dans sa langue l'histoire et la géographie à ses compatriotes. Catherine invite un savant d'Allemagne à se charger de cette besogne. Il arrive, et professe avec succès ; mais ce littérateur n'est point un courtisan. Il ose contrarier son auguste maîtresse adoptive. Celle-ci feint de lui savoir gré de cette fran-

chise ; mais, sans égard pour l'homme de lettres allemand, elle le prive de la chaire qu'il remplissoit avec distinction, et s'embarrasse peu du progrès des lumières en Russie ; avant tout, il lui faut des panégyristes. Et voilà comme elle fut la protectrice des sciences et des arts : c'étoit chez elle pur charlatanisme. Elle donnoit tout à l'extérieur, à la vanité, pour remplir les gazettes de son nom.

Elle paya fort cher l'insertion de l'article suivant dans un calendrier allemand : « De Pétersbourg, pour l'année 1796 : Catherine a érigé jusqu'à trois cent quarante villes ».

Pourquoi le rédacteur ne disoit-il pas autant de villes qu'il y a de jours dans l'année ?

Mais il n'eut garde d'observer en note, que ce qu'on décore du nom pompeux de ville en Russie, n'est le plus souvent qu'un groupe de quelques chaumières, ou même la simple indication de quelques rues tracées par des fossés.

Catherine affichoit l'égalité dans l'intérieur de son palais ; les dames de cour qui se levoient à son arrivée au salon, étoient condamnées à une amende que l'impératrice exigeoit elle-même, et qu'elle laissoit tomber dans un tronc : mais les flatteurs se laissoient taxer.

Rien n'étoit plus aimable que cette princesse ; malheureusement, cette amabilité ne s'étendoit pas au-delà des murs de Pétersbourg. Les jours de cérémonial, elle avoit la patience de poser, pendant une heure, sur un coussin de velours, sa main, pour être baisée par le premier venu. Le dernier paysan de ses états pouvoit se procurer cette faveur.

Les savans, les beaux-esprits et les philosophes eurent part aussi à cette urbanité impériale. On connoît la correspondance de Catherine avec Voltaire, Diderot, d'Alembert et tant d'autres ; mais les belles-lettres n'ont point la vertu d'effacer les taches de sang.

L'exemple de Catherine est peut-être la satire la plus complète que l'on puisse faire des sciences et des arts. Le discours de J.-J. Rousseau n'en approche pas. Il est très-vraisemblable que, si cette femme n'eût point reçu ce qu'on appelle dans le grand monde une excellente éducation, elle n'eût jamais monté sur le trône des Russes : du moins elle eût été plus difficile sur le choix de la route à tenir pour y arriver, et des moyens à mettre en œuvre pour s'y maintenir. Les lettres comblèrent la mesure du mal qu'elles avoient occasionné déjà ; les basses adulations des

lettrés envers une impératrice qui se piquoit de l'être elle-même [1], la sauvèrent des remords qui auroient pu amender la dernière moitié de sa vie. Mais cette princesse adultère et maricide, loin de rougir de ces deux qualifications odieuses, eut le front de vouloir y associer le plus sacré, le plus sublime de tous les titres, celui de législateur, du moment qu'elle se vit l'objet de tous les éloges académiques de l'Europe.

Catherine II législatrice! ..... C'est le phénomène historique le plus remarquable de tout le dix-huitième siècle. Elle convoqua en effet au vieux palais des czars une assemblée législative, composée de cinq cents députés, que présida un lieutenant-général de ses armées, *Bibikou*. C'est là que lui furent décernés, par acclamation, les titres de *semper augusta*, toujours auguste; *populorum conservatrix*, conservatrice des peuples; *bono publico nata*, née pour le bonheur public; *seris nepotibus colenda*, digne des hommages de la postérité la plus reculée; *legislatrix humanissima*, législatrice pleine d'humanité, etc.

Ce dernier titre est fondé sur un principe

[1] Plusieurs petits ouvrages dramatiques portent le nom de Catherine II. Cette princesse, dit-on, traduisit tout un chapitre du *Bélisaire* de Marmontel.

émané de la bouche même de Catherine II : « Il faut, disoit-elle, adoucir le sort de ceux qui vivent dans la dépendance » : en sorte que les loix de cette princesse sanctionnoient son despotisme ; mais du moins les formes en étoient philantropiques.

Catherine II eut véritablement la prétention de voir son nom inscrit parmi ceux des législateurs. Rien ne flatta davantage son excessive vanité, qu'une épître du roi de Prusse, où elle put lire en toutes lettres : « Aucune femme n'avoit été législatrice ; cette gloire étoit réservée à l'impératrice de Russie, qui la mérite... Les anciens auroient placé votre majesté impériale entre Lycurgue et Solon... »

Catherine accolée à Lycurgue et à Solon par Frédéric....!

Et voici quelques-unes des *instructions* données par Catherine elle-même, pour servir de base au code qui la place entre Solon et Lycurgue :

« Le souverain de l'empire de Russie jouit d'une autorité illimitée.

» Un empire étendu suppose naturellement un pouvoir illimité dans la personne qui gouverne.

» Il est avantageux d'obéir aux loix sous un seul maître.

» C'est dans le prince que gît la source de tout pouvoir politique et civil.

» Les pouvoirs intermédiaires, subordonnés et dépendans du pouvoir suprême, constituent le gouvernement ».

Le *code Catherine* fut promulgué l'an 1776; le *code Frédéric* le fut quelques années après. Ainsi l'Europe moderne, plus heureuse que l'antiquité, vit s'élever deux législateurs à la fois; mais elle n'en devint pas plus sage. Les mauvais exemples que donnoient le roi prussien et l'impératrice russe, détruisoient les belles leçons de philantropie consignées avec emphase dans leur législation.

Cette princesse affichoit depuis long-temps un goût vif pour les lettres et la philosophie; mais ce goût dut se ralentir aux premiers symptômes de la révolution française, quand on lui fit entendre que cet orage politique avoit pour cause première l'émancipation de la pensée.

Elle sembla abjurer la religion des esprits-forts, pour retourner à celle des prêtres: elle se ressouvint quelles obligations elle avoit à ceux-ci, lors de sa révolte contre son mari et contre l'état: ils firent pour elle au moins autant que les soldats. Les troupes, sans le

clergé, ne donnent qu'un demi-succès en politique.

Ce fut un pope [1] qui obligea le serviteur de confiance de l'infortuné Pierre, de promettre, la main posée sur une croix, qu'il ne révéleroit jamais de quelle part son maître reçut la coupe qui l'empoisonna. Les circonstances de cet horrible attentat font frémir. Périsse à jamais l'histoire, si elle ne devoit conserver à la postérité que des noms semblables à ceux d'Orloff et de Catherine II, ou des coups d'état, tels que les assassinats du czar Pierre III et du prince Iwan!

Et trois ans après le dernier de ces deux crimes, de graves législateurs terminent l'assemblée des états de la Russie, par décerner, d'une voix unanime, les titres de *sage et prudente mère de la patrie*, à l'impératrice Catherine II!...

Quatre années après cette superbe acclamation (en 1771), cette prudente mère de la patrie s'immola, par le ministère d'Orloff, une troisième victime dans la personne d'une dernière fille de l'impératrice Elisabeth [2].

[1] Prêtre grec.

[2] Faudroit-il y joindre encore la première femme de son propre fils, le grand-duc?...

En

En vérité, il est des momens où l'homme honnête rougit d'appartenir à l'espèce humaine.

Nous ne suivrons pas Catherine dans les guerres opiniâtres, entreprises pour sa seule vanité, contre les Tartares, les Turcs, les Polonais [1]. Cette législatrice, toujours armée, vouloit, comme un autre Mahomet, forcer ses voisins à recevoir ses loix, et punissoit du glaive ceux qui ne se rendoient pas tributaires de sa législation. Elle prétendit plus encore; elle s'obstina à donner l'un de ses favoris pour roi à une nation indépendante, et offrit la première à l'Europe le scandale de lotir une puissance en trois parts, sans rencontrer de contradicteurs chez les autres peuples, lâches témoins de ce partage [2].

[1] C'étoit bien abusivement que la Pologne s'intituloit *république* : il n'y a point de république de 700 mille pas géométriques de long, sur 680 mille de large. L'étendue des états démocratiques de la Grèce n'avoit point le dixième de cette grandeur.

[2] La république de Pologne ne méritoit point ce traitement. Ce n'est pas à dire pour cela que le Polonais soit digne, plus que l'habitant de toute autre région, de cette démocratie, le *gouvernement des anges*, suivant un écrivain célèbre. La liberté, osons le répéter après l'aigle de Genève, n'est encore un fruit mûr pour aucun peuple

Nous ne parlerons pas de cette souveraineté de la Crimée, vendue par celui qui en étoit revêtu, à l'insatiable Catherine II. L'histoire doit-elle s'empresser beaucoup d'apprendre aux races futures que, dans le dix-huitième siècle, les peuples se laissoient acheter par une poignée d'ambitieux trafiquant de l'espèce humaine comme du plus vil bétail?

Nous ne parlerons pas plus d'un voyage que Catherine projeta en Chine, à l'imitation de celui du czar Pierre Ier en France et dans les principales cours de l'Europe. Le gouvernement chinois, moins hospitalier que les autres contrées du globe, ne laissant pressentir rien de flatteur pour l'amour-propre de l'impératrice, il fallut que cette princesse se contentât de hasarder l'envoi de quelques jeunes Russes, enfans perdus dans les lisières d'un prêtre. Le grand-duc et sa femme devoient être mieux reçus à Paris, et le furent en effet.

Nous ne parlerons pas davantage des révoltes fréquentes qui agitèrent le brillant règne de Catherine II; nous descendrons encore

de la terre. La liberté est l'apanage d'un petit nombre d'hommes de choix. La multitude humaine aura encore besoin long-temps de lisières et de garde-fous.

moins dans les détails peu dignes de l'histoire, qui caractérisent l'administration politique de cette femme. Fidelle aux goûts de son sexe, elle donnoit tout à l'extérieur, aux dépens des mœurs et de la félicité publique.

Nous ne dirons qu'un mot touchant les impôts dont Catherine aggrava le poids sur la tête de ses sujets, pour subvenir au faste de sa cour et aux frais de guerre : cette souveraine avoit intérêt de rayer de la liste des puissances une nation, dans les vieilles chartes de laquelle on lit encore aujourd'hui le dispositif suivant :

« Le prince s'engagera à ne lever aucune imposition sur la personne et l'héritage des Polonais au-delà de ce qui avoit été perçu dans tous les temps par ses prédécesseurs ».

On lit aussi dans les *Conventa pacta* de ce même peuple, la clause suivante : « Les Polonais sont libérés de leur serment de fidélité, si le roi manque à ses engagemens ».

Le voisinage d'une nation de cette trempe étoit un reproche tacite, et la satire de l'administration de l'autocratrice de la Russie.

C'est sur-tout aux Russes qu'il faut appliquer ce passage de Tacite : *Fœmina dominatur; in tantum non modò à libertate, sed*

etiam à servitute degenerant. (Mor. Germ.)

« . . . Ils sont dégénérés de la servitude elle-même, par leur assujettissement au joug des femmes ».

Nos contemporains savent le reste de la vie et du règne de Catherine *la Grande ;* et la postérité ne l'ignorera pas sans doute : assez d'autres plumes se sont empressées de transcrire tous ces faits ; la nôtre est trop fatiguée de la tâche pénible qu'elle a remplie. Il nous répugne de continuer ; nous en avons dit assez pour montrer combien l'étude de l'histoire est affligeante, pour peu qu'on ait à cœur la gloire de l'espèce humaine. Peut-être faudroit-il attendre qu'elle se régénérât, pour reprendre la rédaction de ses annales, sans en rougir.

N. B. L'histoire de la Russie offrant une somme de crimes beaucoup plus considérable à proportion que celle des autres contrées, par respect pour un peuple plus à plaindre qu'à flétrir, nous avons cru devoir rédiger ses annales d'après l'ordre et la durée des règnes. Les souverains d'un empire sont seuls responsables de tout ce qui s'y passe ; principalement quand leurs sujets, demeurés pour ainsi dire étrangers aux progrès de la civilisation du reste de l'Europe, n'ont jamais eu assez d'instruction pour surveiller les hommes d'état placés à leur tête.

N. B. *La Pièce suivante n'est pas un hors-d'œuvre : comme Paul Ier a calqué sa conduite sur les Avis de sa mère, la publicité de ces Avis suppléera au silence que nous avons cru devoir garder sur le règne de ce Prince, dont les cendres sont encore tièdes.*

LES BONS
ET
DERNIERS AVIS
DE CATHERINE II
A PAUL Ier,

TROUVÉS PARMI LES PAPIERS DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, APRÈS SA MORT.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

UN Homme de lettres Russe, attaché au service intérieur de la Cour de Pétersbourg, nous a fait passer copie du Manuscrit impérial, qu'il s'est procuré avec beaucoup de peine. L'importance du sujet, le grand caractère public de l'Auteur, les circonstances du moment, et la constante amitié qui nous lie, malgré les distances, l'ont déterminé à cette démarche hardie. Il s'est mis d'avance à l'abri des événemens.

Des hommes timides nous déconseilloient de publier la Traduction de ce Monument de la Diplomatie secrète Russe; mais nous nous sommes rappelé la réimpression du Traité *du Prince*, par N. Machiavel.

LES BONS
ET
DERNIERS AVIS
DE CATHERINE II
A PAUL Ier,

TROUVÉS PARMI LES PAPIERS DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, APRÈS SA MORT.

MON très-digne, très-honoré et très-cher fils !

Votre mère, l'autocratrice de toutes les Russies, ne sera plus, quand cet écrit vous parviendra. Mes dernières volontés sont qu'il vous soit remis aussitôt après ma mort. Je vous laisse l'héritage le plus vaste de l'Europe, comme il en est le plus brillant. Mon sang, qui coule dans vos veines, devroit me rassurer assez ; mais la tendre sollicitude que j'ai toujours manifestée pour mes peuples, et

les comptes que j'ai à rendre à la divine Providence, dont j'ai tant de fois éprouvé les faveurs insignes, semblent exiger de moi que je dépose en vos mains ces sages conseils, fruits d'une longue et heureuse expérience. J'ai régné, je puis le dire, avec gloire et avec justice; et j'emporte avec moi dans la tombe, l'honorable conviction d'avoir procuré à mes sujets le degré de bonheur et de liberté dont ils étoient susceptibles, et dont ils ne pouvoient abuser pour leur ruine et pour la mienne. Pierre-le-Grand, mon très-honoré et à jamais illustre prédécesseur, a été le Romulus de la Russie; j'ai cru devoir en être le Numa, autant que les événemens le permettoient. Pierre Ier a jeté les véritables fondemens de l'empire russe; Catherine II a élevé l'édifice et l'a décoré : Paul Ier est appelé à le consolider. Mon fils, il faut que le trône où vous allez me remplacer, obtienne de l'Europe et du monde entier, l'étonnement, l'admiration et la reconnoissance. Vous mettrez la dernière main à l'œuvre de votre mère. Je me flatte de survivre dans mon fils. L'aigle généreuse n'enfante point le timide passereau.

Je vous dois des conseils, comme mère, comme impératrice, et sur-tout comme con

temporaine d'une révolution politique lointaine, qui pourroit nous atteindre, si on lui laisse continuer les pas de géant qu'elle a déjà faits depuis sept années [1]. Plus que jamais, mon fils, l'art de régner va devenir difficile; plus que jamais la couronne attirera les orages : la mienne a su les dissiper tous. Apprenez de moi la science de conjurer les tempêtes populaires; prévenez-les, en portant la guerre au loin : tout vous sera permis, tant que vos armes seront victorieuses.

Dans la ménagerie des hommes de lettres que j'ai fait venir à ma cour, j'ai parfois trouvé quelques bons avis : j'ai appris de *mes savans*, que jadis l'Egypte, à son époque la plus florissante, fermoit l'entrée de ses ports et de ses frontières à tous les étrangers; et que c'est en partie pour cela qu'on l'a honorée du titre de *sage*. Faites de même : comme un bon père de famille, qui ne laisse pénétrer dans sa maison que ce qu'il croit avantageux à ses enfans, veillez à ce qu'aucun livre, aucune gazette, pas même une caricature, n'entre en Russie sans votre permission. Un peuple bien gouverné, ne doit penser que d'après son prince. Vos sujets ne doivent rien

[1] Catherine mourut le 9 novembre 1796.

apprendre que sous votre autorisation ; vous seul savez le degré de lumières qui leur convient. Pour leur propre tranquillité et pour votre repos, il ne faut pas qu'ils soient trop instruits, ou instruits trop tôt : c'est à vous à en décider. Un philosophe de mon siècle, le seul peut-être qui ait paru peu sensible à mes caresses, l'ours de Genève, n'a-t-il pas prouvé dans un beau discours, combien le progrès des sciences nuit à celui des mœurs ? Jean-Jacques a raison ; et ce qui se passe depuis plusieurs années, ne le confirme que trop. On ne peut faire ce qu'on veut d'un peuple raisonneur. Sans leur dévotion à S. Nicolas, et leur dévouement à ma personne, mes soldats n'auroient point fait pâlir le Croissant, et ne m'auroient point débarrassée de la république de Pologne [1].

A chacune des douanes de votre empire, établissez donc une censure sévère des livres venant de l'étranger. Je pourrois vous citer

[1] Catherine-la-Grande feroit-elle allusion à ces marchands qui, sans doute autorisés secrètement, vendoient à vil prix de gros couteaux aux paysans polonais du culte grec, pour s'en servir à l'effet de faire triompher la religion grecque non-unie, dont l'autocrate de Russie est le chef ?

tel livre, qui a fait plus de mal à un gouvernement qu'une bataille perdue, ou une province conquise. Je connois les gens de lettres ; je les ai appelés autour de moi pour les voir de plus près. Craignez qu'ils ne forment un état au milieu de l'état. Si le foible et infortuné Louis XVI, lors des états-généraux de France, n'avoit point commis l'insigne imprudence d'un appel aux savans et aux publicistes, pour prendre leurs avis sur le déplorable état de ses finances, le malheureux prince régneroit encore. Mon fils, j'insiste sur ce point, parce que je le crois capital ; et j'y reviendrai peut-être. Emparez-vous de l'opinion publique ; tenez-la, pour ainsi dire, à vos gages : sachez la diriger dans le sens qui vous convient ; vous ferez des miracles, tant qu'elle sera pour vous : sur-tout, empêchez-la de divaguer ; subordonnez-la à la religion ; qu'elles aillent toujours ensemble ! et que la pensée marche toujours entre des censeurs et des prêtres ! Ne souffrez, dans tous vos états, qu'un seul papier-nouvelle ; et gardez-vous de trop alimenter la curiosité du peuple : il est des événemens qu'il ne doit pas même soupçonner. Loin de ses regards la relation de toutes ces révoltes, qui ont fait le

malheur des contrées les plus florissantes. Enlevez à sa connoissance tous ces mauvais exemples que ne cesse de donner au reste de l'Europe cette nation naguère si polie, si soumise, si aimante et si aimable. Malheur à vous, mon fils, si vos sujets apprennent qu'on peut manquer de respect, et désobéir impunément à un monarque! Si, malgré vos soins, les Russes sont instruits de toutes ces scènes scandaleuses et déplorables, ne manquez pas de faire peindre, sous les couleurs les plus hideuses, le portrait de tous ces démagogues ambitieux et remuans, à qui le joug de la loi pèse, de tous ces novateurs politiques, qui font du bruit pour être aperçus.

Réservez à votre seul usage et pour vos loisirs, tous ces beaux traités philosophiques, dont le seul fruit est de porter l'inquiétude dans les esprits foibles, et l'amour de l'indépendance dans les cerveaux exaltés; circonscrivez les études de vos sujets dans les bornes de la morale domestique; faites prêcher, d'un bout de votre empire à l'autre, les vertus sociales et de famille. Ne laissez pas au peuple le temps de réfléchir; il n'est pas fait pour cela: qu'il ne franchisse jamais le cercle des travaux manuels! il ne faut pas que le peuple

pense : rien de plus pénible à gouverner, quand il veut qu'on lui rende compte. Qu'il travaille, et se taise !

La plume qui ose tout écrire, a fait plus de mal au monde, et sur-tout aux gouvernemens, que le canon. Envoyez en Sibérie le premier écrivain qui voudra trancher de l'homme d'état. Protégez les poètes, les auteurs tragiques, les romanciers, les historiens mêmes des temps passés : honorez les géomètres, les naturalistes ; mais proscrivez tous ces penseurs, tous ces faiseurs de républiques platoniciennes, qui touchent d'une main profane à la diplomatie des cours. J'ai permis à Diderot de me parler avec franchise ; mais je lui aurois défendu de publier dans mes états, par la voie de l'impression, les vérités hardies qu'il m'a débitées, en me frappant le genou de sa main dans son enthousiasme philosophique. D'ailleurs, j'avois besoin un moment de cette sorte de gens ; ils furent les premiers échos de ma renommée. Quelques bienfaits m'ont valu de leur part les titres les plus pompeux : ils m'ont proclamée la Sémiramis du Nord ; et ma conduite, je pense, n'a point démenti leurs éloges. Toutes ces trompettes de réputation ont fait jaillir

sur mon trône un nouvel éclat, qui en a imposé : c'est tout ce que je voulois. J'avois quelques foiblesses à couvrir : les grands politiques peuvent s'en permettre. Qu'importe aux gouvernés, quand ils sont heureux, la conduite privée de leurs gouvernans [1] !

Mon fils ! un scandale d'une bien plus haute importance a lieu en Europe. J'espère que, fidèle à mes plans, l'aigle russe déploiera ses ailes puissantes, pour aller s'abattre sur cette contrée coupable, où le sang d'un roi a coulé sous la main de son peuple. Mon fils, jurez sur ma tombe, jurez aux manes de votre mère, que vous remplirez mes promesses. J'en ai différé l'accomplissement, par des raisons politiques que vous saurez apprécier. Que vos armées ne s'ébranlent, pour cette expédition lointaine, qu'à l'époque de la décadence de cette république naissante, et qui s'affoiblit dès son aurore ! Laissez-lui commettre tous les crimes dans son enceinte et hors de ses frontières : quand elle aura envahi, dépouillé, ravagé tous ses voisins ;

[1] A la diète, en pleine séance, le représentant polonais *Niemcewicz*, osa bien désigner Catherine II sous le titre de *Messaline du Nord*. Elle s'en plaint dans une déclaration du 18 mai 1792.

quand

quand elle en sera devenue l'exécration ; quand, appauvrie par ses triomphes, épuisée par ses victoires, en proie à l'anarchie, elle ne saura pas mieux se gouverner que gouverner les autres ; mon fils, le moment est venu de fondre sur elle. Remettez aux mains du vainqueur [1] de Warsovie [2], la foudre vengeresse des droits du trône : que ce nouveau Bélisaire ne trouve point en vous un autre Justinien ! et c'est ainsi qu'en préservant vos états de la contagion démagogique, vous remplirez l'Europe de vos soldats et de votre gloire ; et vous n'en serez que plus absolu chez vous : c'est à quoi vous devez tendre avant tout. Car soyez comme la loi : qu'aucun ordre arbitraire n'émane de votre chancellerie ; mais que tous vos ukases soient absolus ! Ne vous laissez dominer par personne. Songez qu'un empereur représente Dieu sur la terre : or Dieu ne souffre point de contradicteurs ; il dit, et tout se fait. Au seul mouvement de vos sourcils, il faut que le méchant tremble. Vous serez donc tou-

[1] Le général Suwarow.

[2] La prise du faubourg de Prague coûta la vie à vingt mille personnes de tout âge et de tout sexe, massacrées par l'armée russe.

jours le maître de vos courtisans, ainsi que j'ai été la maîtresse de tous les miens ; et vous subordonnerez toujours vos plaisirs à la raison d'état.

Vous aurez une volonté, et elle sera irrévocable. Ce sont les tergiversations de Charles Ier et de Louis XVI, qui les conduisirent au fond de l'abîme d'une révolution politique : tous deux étoient aimés de leurs nations ; ils en furent plaints ; ils en sont regrettés : ils ne périrent pas moins, parce qu'ils ne surent point commander. En un mot, soyez ferme ; et faites écrire en lettres d'or, dans l'intérieur de votre cabinet : *Malheur aux princes foibles !* On dit encore, on dira long-temps : *Le siècle de Louis XIV ;* parce que ce monarque absolu commanda à son siècle : son siècle lui appartenoit, pour ainsi dire ; il en fit tout ce qu'il voulut, et il en disposa comme il jugea à propos. Les ennemis du gouvernement d'un seul connoissent et possèdent à fond ce secret de l'art de régner. N'en abusez pas comme eux ; vous iriez à votre perte, comme ils coururent à la leur : mais voyez jusqu'où ils portent leur absolu pouvoir ; avec quelle impudence ils font fléchir devant eux leurs propres loix : ils savent que c'est ainsi qu'on mène le vul-

gaire. Il est vrai que les actes arbitraires et tyranniques qu'ils se permettent journellement, sont tous au nom de la liberté, de l'égalité. Est-il un régime plus despotique que celui de ces magistrats démagogues ? Comme ils sont insolens du haut de leurs chaises curules ! comme ils insultent à la misère de leurs semblables, par le luxe de leurs habits, par le faste de leur représentation ! Le peuple murmure, mais il tremble.

Nous autres, rois légitimes de l'Europe, nous oserions à peine prendre le ton asiatique que ces hommes nouveaux affichent avec une sorte de sécurité. Il faut avouer, mon fils, que l'espèce humaine, dont pourtant nous faisons partie, est bien vile, et mérite bien les maux dont on l'oppresse. Qui auroit pu penser que cette nation française, si spirituelle, en viendroit à un tel degré de stupidité et d'abnégation d'elle-même, qu'on la verroit courber la tête sous un joug souillé de sang et de boue, et mille fois plus dur que celui qu'elle portoit depuis tant de siècles ? Le récit des événemens qui marquèrent les premiers jours de cette révolution, me donna, j'en fais l'aveu, quelques inquiétudes. Une administration douce, honnête, paternelle,

pouvoit faire idolâtrer cette démocratie. Malgré la connoissance que je croyois avoir acquise du cœur humain, je craignis un moment la réalité de ces principes philosophiques, que nos sages beaux-esprits modernes vinrent étaler jusque dans ma cour. J'aurois dû penser que ces beaux rêves peuvent séduire la tourbe des hommes bien intentionnés ; mais aussi qu'ils peuvent devenir, dans les mains de quelques ambitieux obscurs, un lévier capable de remuer un empire qui n'a pour chef qu'un honnête homme, et produire une crise affreuse, mais qui doit tôt ou tard tourner à la gloire et à l'avantage des anciens gouvernemens.

Tous ces Platons à tête creuse, sont habiles à crayonner une belle théorie politique ; mais, grâce à la divine Providence, qui veut le repos du monde, ce sont des enfans dans la pratique. C'est ce que je disois à Diderot, bien avant d'avoir pour moi une grande et fatale expérience. Heureusement, tous ces coryphées en démagogie ont si peu de talens et tant de vanité ; ils ignorent si complètement l'art d'en imposer long-temps au commun de leurs semblables ; ils font, au contraire, détester leur nouveau régime si parfaitement,

que les gouvernans légitimes auroient pu, auroient dû peut-être les abandonner à leurs propres forces, à leurs seules ressources : nous aurions vu, sous peu, tous ces peuples séduits un instant, revenus de leur première ivresse, accourir vers nous, la tête de leurs magistrats insolens à la main, se précipiter à nos pieds, et nous supplier de leur rendre le joug léger et salutaire qu'ils avoient porté si long-temps sans se plaindre.

Tel étoit mon premier plan, et j'y tenois, à travers les promesses de troupes que je prodiguois aux autres puissances du Nord. Je ne voulois que temporiser ; mais je pense que puisque presque toute l'Europe s'ébranle pour la cause commune des rois et le repos des peuples, vous devez mettre bientôt dans la balance politique le poids de vos armées et de votre crédit. Je vous lègue donc cette généreuse expédition à faire.

D'ailleurs, cette expédition vous est conseillée par une saine politique. Il n'est pas bon que vous laissiez long-temps oisifs vos peuples et vos soldats : tenez-les, au contraire, sans cesse en haleine. Le commun des hommes aime le mouvement : craignez pour vous l'ennui ou l'inaction de vos sujets ; la stagna-

tion des esprits et des corps engendre les maladies physiques et morales. Donnez un écoulement à la population de vos états ; les eaux dormantes se gâtent et causent la peste. Un grand administrateur, semblable au fermier qui vanne souvent son grain pour le conserver pur, doit aussi vanner son peuple. La guerre au dehors n'est pas toujours un fléau ; elle préserve l'intérieur d'agitations et de révoltes ; elle offre de l'emploi à quantité d'hommes que la police a beaucoup de peine à contenir au sein des grandes villes. La guerre donne en outre beaucoup d'importance au prince ; et il ne sauroit en avoir trop. Mon fils ! faites-vous respecter ; montrez-vous extrêmement jaloux des honneurs suprêmes : d'abord ils vous sont tous dûs ; ensuite le peuple ne sauroit trop vous en rendre : il n'y a rien sur la terre au-dessus d'un souverain, qui joint à l'éclat de sa naissance celui de ses vertus. Il faut que tous vos sujets, frappés de l'idée que Pierre Ier et Catherine II respirent en vous, se prosternent de leur propre mouvement, du plus loin qu'ils vous apercevront. Vous balancez dans vos mains leurs fortunes, leur réputation, leur existence. Le repos dont ils jouissent est votre ouvrage : ils

ne respirent que par vous ; qu'ils ne respirent aussi que pour vous ! Plus vous sentirez votre dignité, plus ils sentiront le besoin et le devoir de vous rendre les hommages qui vous sont dus. Un noble orgueil sied aux princes. N'ayez de popularité que ce qu'il en faut pour tempérer la majesté de l'empire : qu'une fierté décente serve de barrière entre vous et les hommes que vous avez à gouverner ! Il faut enfin que les Russes vous croient un être placé au-dessous de Dieu seul, mais au-dessus de tous les hommes : sans cette magie du trône, que Louis XVI ne soupçonnoit pas, vous ne ferez rien de grand. Je vous cite souvent ce monarque, parce qu'il a été la victime de la mollesse de son esprit : plus absolu, osons le dire, plus sûr de lui-même, plus pénétré de la force de l'auguste caractère de souverain dont il étoit revêtu, il auroit tiré son peuple du gouffre des finances, sans en devenir lui-même la victime expiatoire : par sa condescendance hors de saison, il a compromis la royauté. Mon fils, soutenez-la dans toute sa plénitude, dans toute sa vigueur ; c'est l'un de vos devoirs, et en même temps c'est votre sauve-garde.

La popularité n'est pas toujours un rempart

pour le prince, par la raison qu'il n'y a rien de plus inconstant ni de plus ingrat que la multitude. A la popularité, cette vertu des magistrats démagogues, qui souvent en ont été les premières victimes, préférez ces attentions, ces prévenances dont j'ai toujours été prodigue envers, non pas mes courtisans, mais les officiers de mes troupes, qui m'ont bien et fidellement servie. Après le talent de faire un bon emploi des hommes, il en est un non moins recommandable, c'est celui de distribuer avec grâce les faveurs et les récompenses : on s'attache les hommes dont on a besoin, par ces petits détails que je n'ai jamais cru au-dessous de moi. Une ligne écrite de votre main, peut faire des prodiges dans de certaines circonstances. Ne négligez point ces petites ressources; c'est l'un des secrets de l'art de régner. Un rouble donné à propos aux soldats, un mot adressé à leur général, m'ont valu plusieurs fois des victoires. Les hommes sont ainsi faits; il faut savoir tirer parti de leur vanité ou de leurs besoins.

Mais que vos troupes soient le principal objet de vos prédilections. De temps immémorial, rien ne se fait plus sur ce globe que par la force : nous ne régnons que par nos soldats.

De tous les gouvernemens, le régime militaire est le plus certain. Avant tout, faites-vous aimer de vos troupes.

Le peuple n'est rien ; le soldat est tout. Soyez-en le père ; mais préservez à jamais votre vaste empire de ces confédérations armées, qui ont conduit la Pologne à l'impuissance de se gouverner elle-même, et de former un corps d'état dans l'Europe. Sévissez avec non moins de rigueur et de prudence contre les premiers symptômes de ces autres confédérations non armées, qu'on appelle *clubs* en Angleterre, et qui, sous le nom de *sociétés* ou *cercles patriotiques*, ont attiré sur la France ce déluge de crimes et de calamités, dont elle ne pourra se relever qu'en tendant la main à un roi. Faites plus, rompez sans ménagement avec toute autre puissance voisine qui en toléreroit chez elle, et qui, à la faveur des relations commerciales, viendroit inoculer aux Russes le mal français. Il vaut mieux que vous comptiez un allié de moins ; il vaut mieux que vous ayez un ennemi de plus au dehors de votre empire que dans son sein. Il n'y a pas à balancer, si vous avez à cœur le calme de vos sujets et leur prospérité. Un club, mon fils, n'est pas même

la boîte de Pandore ; c'est bien pis : l'espérance du moins étoit au fond de celle-ci. Une société populaire déverseroit sur tous vos états tous les maux politiques, et vous enlèveroit la ressource d'y porter remède. Tout un peuple mal instruit, abandonné à lui-même, est l'auteur de sa propre ruine, et cause celle de tout ce qui l'entoure. Le mal est bien plus grand, et fait des progrès bien plus rapides, quand ce même peuple, rassemblé tous les soirs pour dire son avis sur la conduite de ses gouvernans, est électrisé par des mains invisibles et machinatrices de révolutions. On ne peut calculer les excès où toutes ces têtes volcanisées peuvent se porter.

Fermez donc vos ports à tout vaisseau de guerre ou de commerce, venant d'une contrée assez mal gouvernée, pour souffrir dans son sein des rassemblemens politiques. Les chefs de ces confédérations ne peuvent qu'avoir de sinistres intentions. Du moment que les hommes en société ont donné leur confiance à des souverains, cette confiance doit être entière. Vos sujets doivent payer, et dormir tranquilles : vous veillez pour eux. L'équipage d'un vaisseau boit et se divertit sur la foi du pilote : le pilote ne doit point

souffrir qu'aucune main profane touche au gouvernail. La manœuvre doit être dirigée par un seul. Le monde physique n'a une marche réglée, ses oscillations même ne tournent à son avantage, que parce que la suprême Providence lui a donné la première impulsion et le conserve, sans permettre aux foibles mortels de lui adresser des avis. Il en est de même d'un vaste empire comme le vôtre : jetez à fond de cale ou à la mer tous ceux qui portent un œil téméraire sur votre administration, et oseroient vouloir rompre cette unité d'action, de force et d'autorité, qui a fait jusqu'à ce jour la splendeur de la Russie. Mon fils, vous gouvernerez toujours d'après les loix de la justice ; mais vous ne souffrirez jamais qu'aucune corporation patriotique ou autre, vous dicte des loix. Faites coudre la bouche au premier de vos sujets qui ne craindroit pas d'élever une voix téméraire, et de porter un œil curieux sur le cabinet de Pétersbourg : l'impénétrabilité est la sauve-garde d'un bon gouvernement, et la nation russe s'en est bien trouvée.

Soyez irrémissible ; point de grâce aux clubs, pas plus qu'aux forfaits ! Exercez la justice dans toute sa sévérité ; la justice est le

premier joyau de la couronne des rois. Prévenez le crime, s'il vous est possible ; punissez-le du moins sans délai : que le châtiment, d'un bout de vos états à l'autre, talonne le crime. Dans les républiques, les magistrats démagogues sauvent le coupable, dans la crainte d'être eux-mêmes les premiers compromis dans les révélations de l'accusé : voilà pourquoi toutes ces démocraties dont on nous parle, anciennes ou modernes, car je ne mets presqu'aucune différence entr'elles, ont dégénéré bientôt en cavernes de brigands. Les scélérats heureux doivent nécessairement montrer de l'indulgence à leurs semblables moins adroits. L'impunité est un devoir pour eux ; elle n'est un scandale affligeant que pour la foule des citoyens honnêtes, mais sans énergie, qui, pour avoir la paix domestique, obéissent à des tyrans qu'ils méprisent ou qu'ils abhorrent. Mon fils, soyez grand justicier. Oui, soyez le génie du mal pour les méchans, le génie du bien pour les bons. Prévoyez les besoins de vos peuples : le soupir d'un infortuné, une larme de la mère de famille dans la misère, vont grossir dans le ciel la foudre sur la tête du souverain. Faites donc que sur toute la face de votre empire, on ne puisse

rencontrer un malheureux. Purgez le sol où vous régnez, de la mendicité, cette plaie honteuse des états : qu'ils soient en cela, comme sur tout le reste, en parfait contraste avec le sol de ces républiques, où le voyageur, à chaque pas, est importuné ou attendri par le spectacle de l'indigence, sous les loix de l'égalité. Ces vils magistrats du peuple écrivent fastueusement le mot *égalité* en tête de leurs décrets, et il n'y a pas de pays où il se fasse des fortunes plus monstrueuses, plus révoltantes. Des familles sans nombre perdent leur antique patrimoine, au nom de la sainte propriété. La nation la plus nombreuse de l'Europe, et qui en fut la plus éclairée, s'épuise, et consent à mendier, pour subvenir au faste, à la lubricité, à la rapacité d'une poignée de parvenus, qui n'ont d'autre talent que l'intrigue et l'impudeur. Mon fils, il semble que l'Être suprême permette ces attentats, pour faire ouvrir les yeux aux peuples, et les mettre à même de juger entre la démagogie et l'autorité légitime. Ces magistrats inhabiles ne voient donc pas que le parallèle ne peut tourner à leur avantage. Ce n'est pas en faisant exécrer leur nouveau régime, qu'ils parviendront à détacher les cœurs du gouver-

nement paternel de la monarchie. Laissons-les faire, mon fils; continuons d'être plus sages qu'eux, et plus prévoyans sur les besoins de nos peuples.

Surveillez le clergé, cette autre corporation, moins dangereuse que les clubs, mais qui ne respire qu'ambition. Mon fils, le gouvernement d'un empire, je vous le répète, doit être calqué sur celui du monde. La nature se sert des plus viles matières, des agens les plus dangereux, pour arriver à ses fins. Vous ne pouvez vous passer de prêtres ni d'espions; mais tenez-les dans votre étroite dépendance : usez de ces instrumens avec précaution; payez-les bien, ils vous seront dévoués.

Ne craignez point d'être taxé d'égoïsme et d'ingratitude. C'est un principe reçu dans les monarchies comme dans les républiques : les citoyens doivent tout faire pour le prince et la patrie; mais la patrie et le prince ne leur doivent rien : on travaille pour soi, en travaillant pour son pays. La raison d'état doit faire taire, dans le cœur d'un monarque, le souvenir des services qu'on lui a rendus, si ces services, par la suite, cessent d'être utiles. Le salut public avant tout, et par-dessus tout.

La reconnoissance est une vertu, sans doute, mais qu'il faut subordonner au grand intérêt général. A la hauteur où nous sommes placés, mon fils, nous ne devons avoir égard qu'à l'ensemble : et c'est encore ici le cas de se modeler sur la nature, qui semble abandonner à eux-mêmes les êtres dont elle n'a plus besoin. Familiarisez-vous, mon fils, avec ces conceptions fortes, ces vastes aperçus, qui seuls préservent les grands états et leurs chefs, d'une ruine prochaine ou d'une chute honteuse.

Le sang-froid, dans les grandes crises politiques, est le caractéristique d'un prince qui a du génie, et qui, placé au-dessus des événemens, comme il l'est au-dessus du reste des hommes, semble inaccessible à toutes les commotions, et paroît commander lui-même aux tempêtes, qu'elles soient son ouvrage ou non. Mais outre que le sang-froid en impose, il donne aussi l'avantage de pouvoir délibérer et de prendre une détermination. Je lui dois l'existence et l'empire. C'est le sang-froid qui fait les héros : Charles XII, qui n'en étoit point susceptible, est inscrit dans le temple de la gloire, au-dessous de Pierre-le-Grand.

Je vous ai dit que le soldat est tout pour

un gouvernement ; j'aurois dû vous ajouter aussitôt, mais sans argent, point de soldats. C'est le défaut d'argent qui fut tout à la fois la cause et l'occasion de la longue éclipse de la monarchie en France, comme en Angleterre sous Charles Ier : c'est le défaut d'argent qui de même fera avorter dans son berceau la prétendue république française. Le grand Frédéric connoissoit toute la force de cet agent universel en politique. Le roi de Prusse actuel est loin de penser autrement. Appliquez-vous donc à mettre vos finances sur un pied respectable : je leur donnai tous mes soins ; mais que ce soit toujours avec grandeur ; et soyez plutôt prodigue, que d'écouter les conseils d'une économie mesquine et à courte vue : masquez-la du moins sous l'appareil d'un luxe asiatique. La parcimonie, la simplicité ne siéent qu'à une république de pasteurs, tels que les Suisses. Un faste, sagement ordonné, convient à un trône élevé sur plusieurs nations à la fois. Ne soyez pas moins habile que les prêtres ; ils n'attirent la foule autour de leurs autels, que par la pompe des décorations, et l'éclat de leurs ornemens sacerdotaux. Il faut de même, et avec plus de raison, que la couronne impériale ressemble aux

rayons

rayons du soleil; que les Russes ne puissent la fixer sans baisser les yeux! D'ailleurs, le luxe est le père nourricier du commerce et de l'industrie; il occupe beaucoup de bras; il rend la foule des artisans dépendante de la cour, qui ne la laisse point oisive. Procurer du travail à la classe ouvrière, est un bienfait pour elle. En France, l'une des choses qui s'opposent le plus puissamment à l'affermissement de la république naissante, c'est que le nouveau régime ne peut soutenir la concurrence avec l'ancien, quant aux occasions de faire vivre le menu peuple, en le faisant travailler. On regrette ce temps heureux, cet âge d'or de la France, où, malgré sa grande population, il y avait à peine assez de bras pour fournir aux caprices bienfaiteurs du luxe de la cour et des grandes villes. Le luxe seul alimentait Paris et Lyon. Le peuple en France fut beaucoup plus sensible à la chute du luxe qu'à la fondation de la liberté. Soutenez donc le luxe; un grand empire ne peut s'en passer, celui de Russie moins que tout autre. Placés à l'extrémité de l'Europe, sans le luxe nous passerions pour des barbares. Les envoyés des cours, stupéfaits de la magnificence du palais impérial, s'en retournèrent, emportant

avec eux la plus haute idée du cabinet de Pétersbourg. Le faste du trône ne contribua pas peu à lui mériter la plus haute considération. Marie-Thérèse fut jalouse de Catherine, et le grand Frédéric brigua mon alliance. Des spectacles et des fêtes couvrent de bien honteuses nudités. Déployez donc, mon fils, de la munificenee en tout, principalement quand il s'agit de rendre l'hospitalité à des princes qui, dans leurs jours prospères, n'ont rien épargné quant aux honneurs que vous avez reçus d'eux pendant vos voyages.

Cet appareil d'une cour brillante, fera ressortir davantage votre amour sévère pour la justice : car, mon fils, vous serez de mon sentiment; la législation criminelle de l'impératrice Elisabeth ne vous en imposera pas. Il est beau de promettre, comme elle, de ne condamner personne à mort pendant tout un règne : mais ce vœu si respectable, si digne des ames sensibles, est-il politique, est-il même praticable? Hélas! mon fils, il est prématuré : long-temps encore il nous faudra gouverner les peuples avec une verge de fer[1].

[1] « Si votre devise est une abeille, vous avez une terrible ruche ». (*Lettre de Voltaire à l'Impératrice Catherine II.*)

La balance ne suffit plus à Thémis ; pour contenir les coupables par la terreur et le châtiment, il faut armer sa main d'une hache vengeresse et répressive. La peine de mort plus souvent appliquée eût prévenu bien des massacres.

Sans renoncer à ce puissant coërcitif, il est en votre pouvoir mille moyens d'aller au-devant des crimes, et de vous mettre dans l'heureuse impuissance de punir. Employez toutes vos ressources, et elles sont immenses, à hâter les progrès de la civilisation. Je vous laisse quantité de beaux établissemens fondés dans cet esprit : multipliez-les encore. Aux forfaits atroces de l'homme sauvage faites succéder les défauts aimables du citadin.... etc.

(*Le reste manque.*)

N. B. Alexandre I.er, qui vient de succéder à Paul I.er, a déjà plus fait que son aïeule Catherine-la-Grande, en rendant au peuple russe une partie des droits civils.

On se rappelle que, le 3 octobre 1784, jour anniversaire du couronnement de l'impératrice, sa majesté impériale, à cette occa-

sion, fit présent de 3,600 paysans au prince de Würtemberg.

La même princesse et son successeur accueillirent avec pareille munificence la plupart des chefs de l'émigration française.

On lit, dans la Gazette allemande de Pétersbourg, n.° 35, année 1797, l'annonce suivante :

« On *vendra* dans une maison de campagne, sur la route de Czarsko-Zélo, à la 6.e werste, un *serf*, habile cordonnier, avec sa *femme* et ses *enfans*. »

A la fin du dix-huitième siècle, l'espèce humaine n'était donc encore qu'un vil bétail!

Alexandre I.er fera sans doute cesser tout-à-fait ce scandale politique. On doit tout espérer d'un prince ami des hommes, qui commence sous les auspices de la justice et de l'humanité, et qui a permis la libre entrée des livres dans ses vastes Etats.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

QUELQUES *Idées sur la Composition de l'Histoire.* Page j

PRÉLIMINAIRE. 1

Obrin, premier Duc de la Russie. 4

Rurich, second Duc. 10

Igor I^er. 16

Swiatoslas. 21

Volodimir I^er. 28

Jaroslas I^er. 33

Isiaslas I^er. 39

Volodimir II. 45

Jaropolc. 47

André. 49

Romain. 50

Romain II. 52

Constantin. 53

Gleb. 54

Michel, Grand-Duc de Russie. Ibid.

George IV. 56

Jean, ou Iwan I^er. 57

Siméon. 58

Démétrius III. Ibid.

Basile I^er. 60

Iwan, dit le Grand. Page 61
Basile IV. 66
Iwan, surnommé le Tyran. 73
Fédor, ou Théodore Ier. 120
Boris Godunou. 121
Théodore II. 136
Griscza, ou le Faux Démétrius. 140
Basile Suiski. 146
Interrègne de 1610 *à* 1613. 154
Michel Romanou. 159
Alexis. 164
Théodore III. 182
Sophie, Jean et Pierre. 185
Pierre Ier et Jean. 192
Pierre Ier, dit le Grand. 198
Catherine Iere. 274
Pierre II. 282
Anne Iwanouna. 283
Iwan III. 294
Élisabeth Pétrouna. 296
Pierre III. 326
Catherine II. 330
Préface de l'Éditeur. 360
Les bons et derniers Avis de Catherine II à Paul Ier, trouvés parmi les Papiers de l'Impératrice de Russie, après sa mort. 361

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.



Voyages qui se trouvent chez le même Libraire.

Voyage dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie, fait dans le années 1792, 1793 et 1794, par lord *Macartney*, ambassadeur du roi d'Angleterre auprès de l'empereur de la Chine, traduit de l'anglais, avec des notes, par *J. Castéra*, auteur de l'histoire de Catherine II. Cette troisième édition est augmentée d'un volume de texte, et de 34 nouvelles planches, 5 vol. *in*-8.; avec une collection de 37 planches et 4 cartes, dessinées à Londres, et supérieurement gravées en taille-douce par *J. B. P. Tardieu.* 28 f.

On vend séparément le tome V, de 400 pages *in*-8., avec 32 nouvelles planches qui s'adaptent à la première édition, en 4 volumes. 10 f. 50 c.

Voyage en Chine, formant le complément du voyage de lord Macartney, contenant des observations et des descriptions faites pendant le séjour de l'auteur dans le palais impérial de *Yuenmin-Yuen*, et en traversant l'empire chinois, de Pekin à Canton; par *John Barrow*, attaché à l'ambassade anglaise en Chine, en qualité d'astronome et de mécanicien, et depuis secrétaire de lord Macartney au cap de Bonne-Espérance:

Suivi de la relation de l'ambassade, envoyée en 1719 à Pekin par *Pierre premier*, empereur de Russie:

Traduits de l'anglais, avec des notes, par *J. Castéra*, traducteur du voyage de lord *Macartney*, en Chine et en Tartarie;

3 vol. *in*-8. de 1300 pages, avec un atlas *in*-4. de 22 planches. 20 f.

Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique, fait par ordre du Gouvernement pendant les années IX et X (1801 et 1802), avec l'histoire de la traversée du capitaine *Baudin* jusqu'au port Louis de l'île Maurice; par *J. B. G. M. Bory de Saint-Vincent*, officier d'état-major, naturaliste en chef sur la corvette *le Naturaliste*, dans l'expédition de découvertes, commandée par le capitaine *Baudin*;

3 vol. *in*-8. de 1360 pages, avec un vol. grand *in*-4. de 58 planches, contenant des cartes géographiques et physiques, des vues maritimes, sites, animaux, plantes, minéraux, volcans. 48 f.

Les voyageurs en Suisse, par M. *de Lantier*, auteur des voyages d'Anténor, 3 gros vol. *in*-8., avec le portrait de l'auteur, gravé par *Gaucher*. 15 f.

Voyages d'Anténor en Grèce et en Asie, avec des notions sur l'Egypte, manuscrit grec trouvé à Herculanum, traduit par M. *de Lantier*; huitième édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur, 3 vol. *in*-8., avec 3 très-jolies gravures. 11 f.

— Les mêmes voyages, en 5 vol. *in*-18, septième édition, avec 5 jolies gravures. 6 f.

Voyages dans l'Asie Mineure et en Grèce, dans les années 1764, 65 et 66, par le docteur *Richard Chandler*; traduits de l'anglais, avec des notes, par MM. *Servois* et *Barbié Dubocage*, avec deux cartes et un plan de la ville d'Athènes, 3 vol. *in*-8., 1806. 18 f.

Voyage aux Indes Occidentales et à la Chine, fait par ordre de Louis XVI; par *Sonnerat*, 4 vol. *in*-8. et atlas *in*-4. de 140 planches; nouvelle édition. 60 f.

Voyage dans les Alpes; par *de Saussure*, 4 vol. *in*-4., avec figures. 50 f.

Ambassade au Thibet et au Boutan, contenant des détails très-curieux sur les mœurs, la religion, les productions et le commerce du Thibet, du Boutan et des états voisins; et une notice sur le

événemens qui s'y sont passés jusqu'en 1793, par M. *Samuel Turner*, chargé de cette ambassade; traduit de l'anglais avec des notes, par *J. Castéra*, 2 vol. *in*-8., avec un volume *in*-4. sur grand-raisin, contenant 13 planches, vues, monumens, hiéroglyphes, plans, animaux, cartes géographiques, etc. dessinés sur les lieux, et gravés en taille-douce par *Tardieu* l'aîné. 12 f.

Relation de l'ambassade anglaise, envoyée en 1795 dans le royaume d'Ava ou l'empire des Birmans, par le major *Michel Symes*, chargé de cette ambassade; suivie d'un voyage fait en 1790 à Colombo, dans l'île de Ceylan et à la baie de Da Lagoa, sur la côte orientale de l'Afrique; — de la description de l'île de Carnicobar et des ruines de Mavilipouram: traduits de l'anglais, avec des notes, par *J. Castéra*, 3 vol. *in*-8., avec un volume grand *in*-4., contenant 50 belles planches, vues marines, plans, portraits, costumes, monumens, hiéroglyphes, plantes, animaux, cartes géographiques, gravés en taille-douce; par *J. B. P. Tardieu* l'aîné. *Niquet*, *Delignon*, *Delvaux*; dessinés sur lieux et sous les yeux de l'ambassadeur. 24 f.

Voyage en Italie de M. l'abbé *Barthelemy*, de l'Académie française, et auteur du Voyage d'Anacharsis, imprimé sur ses lettres originales écrites au comte de Caylus; seconde édition, augmentée d'une notice sur la vie de madame de Choiseul, avec un appendice où se trouvent des morceaux inédits de *Winckelmann*, publié par *A. Sérieys*, bibliothécaire du Prytanée, et communiqué pendant l'impression au Sénateur, neveu de cet académicien, et à M. de Cotte, son compagnon de voyage en Italie; un volume *in*-8., avec une planche. 5 f.

Voyage dans la Haute et Basse-Egypte, fait par ordre de l'ancien Gouvernement (sous Louis XVI), et contenant des observations de tous genres; par *C. S. Sonnini*, ancien officier et ingénieur de la marine française, membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires, et l'un des collaborateurs de Buffon pour la partie ornithologique, 3 vol. *in*-8., avec un vol. *in*-4., renfermant une collection de 40 planches, gravées en taille-douce par *J. Tardieu*, contenant des portraits, vues, plans, carte géographique, antiquités, plantes, animaux, etc. dessinés sur les lieux, sous les yeux de l'auteur. 21 f.

Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guiane, contenant la relation de cinq années de courses et d'observations faites dans cette contrée intéressante et peu connue, avec des détails curieux sur les Indiens de la Guiane et les Nègres; par le capitaine *J. G. Stedman*; traduit de l'anglais par *P. F. Henry*; suivi du tableau de la colonie française de Cayenne, par le traducteur; 3 vol. *in*-8., avec un vol. *in*-4., renfermant une collection de 44 planches gravées en taille-douce, contenant des vues marines, cartes géographiques, plans, portraits, costumes, animaux, plantes, etc. dessinés sur les lieux par *J. G. Stedman*. 28 f.

Contes en prose et en vers, suivis de pièces fugitives, du poëme d'Erminie, et de Métastase à Naples; par M. *de Lautier*, auteur des voyages d'Anténor; seconde édition, 2 vol. *in*-8; édition soignée, avec 3 jolies gravures. 6 fr.

Anecdotes intéressantes et secrètes, tirées des archives de la Russie; par un voyageur qui a séjourné pendant treize ans dans cet Empire, 6 vol. *in*-12. 12 f.

Longitude ... du Méridien de l'Isle de Fer.

CARTE GÉNÉRALE DE LA RUSSIE

ECHELLES.

Verstes de Russie selon M. de Lisle de 104 ½ au Degré.

Milles Germanique de 15 au Degré.

Lieues communes de France de 25 au Degré.

Longitude ... du Méridien ... de Paris.

Dressée par Marinal.

Ecrit par Mlle Pelicier.

Gravé par Tardieu l'Aîné Rue de Sorbonne N° 387.